This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

157. c. 2.

POÉSIES CHOISIES

ET PIÈCES INÉDITES

DE

Alexis Piron

TIRAGE A PETIT NOMBRE

Ad. Lalauze sc

Imp. A. Quantin

POÉSIES CHOISIES

ET PIÈCES INÉDITES

DE

Alexis Piron

Avec une Notice bio-bibliographique

PAR

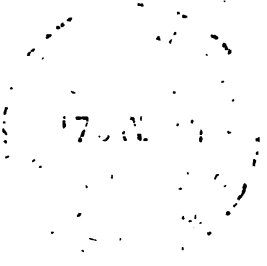
HONORÉ BONHOMME

PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT

1879



NOTICE SUR LA VIE

ET LES ŒUVRES D'ALEXIS PIRON

..... J'entre en verve, et le feu prend aux poudres.
Il part de moi des traits, des éclairs et des foudres.
(La Métromanie, act. I, scène VI.*)*

I

N *commençant cette étude sur Piron nous n'imiterons pas Sainte-Beuve qui, en terminant un travail analogue, fit mine de se signer et de prendre une attitude d'exorciste, comme si le personnage que nous allons aborder était possédé du démon. Hélas! la plume de notre académicien a remué de bien d'autres* diableries, *puisque diableries il y a, en exaltant, en caressant certains écrivains, certaines célébrités politiques et autres*

dont la vie n'a rien offert d'édifiant à aucun moment, tandis que celle de notre vieux poète bourguignon, — sauf une faute difficile à oublier parce que c'est malheureusement un chef-d'œuvre, — a été, si on l'envisage à un point de vue d'ensemble, un reflet de nos anciennes mœurs, en même temps qu'un exemple à proposer à son siècle et au nôtre, car c'était — comme disent les épitaphes, souvent avec moins de vérité, — un excellent fils, un mari dévoué, un ami sûr et fidèle que maître Alexis[1]. *En fin de compte, a-t-il donc commis un crime irrémissible pour avoir composé, à l'âge de vingt ans, et répondant à un défi porté par son ami Jehannin, — un grave conseiller du parlement de Dijon, — une ode qu'il a « expiée, pour parler son langage, par soixante ans d'une vie irréprochable et un repentir sincère et public*[2] *» ?*

1. Nous noterons ici pour mémoire que, dans son article sur Piron, Sainte-Beuve a copié mot à mot, sans en indiquer la source, des pages entières de l'une de mes publications, dont il rendait compte. Obligé enfin de citer cette publication, il a dit en passant et comme pour l'acquit de sa conscience, que c'était un *livre utile*. Mais il m'avait écrit précédemment que ce même livre « compterait et resterait dans l'histoire littéraire du XVIIIe siècle ». Apparemment que, dans l'intervalle, l'ouvrage en question avait baissé de valeur. C'est là un petit échantillon des mille espièglerie de notre critique, dont je me propose de publier plus tard, pour l'édification de la jeune littérature, les lettres qu'il m'a personnellement adressées. Du reste, je ne puis que me féliciter d'avoir été discuté par un Aristarque dont la dent dédaigneuse, comme celle du rat d'Horace, ne mordait pas volontiers à tous les mets, tout en faisant cependant mes réserves quant à la manière quelque peu étrange dont il a rendu la physionomie de Piron et celle de Collé.

2. Dans plusieurs endroits de ses ouvrages, il a exprimé le

Mais Voltaire, comme nous l'avons dit ailleurs, mais La Fontaine, mais J.-B. Rousseau n'ont-ils pas encouru une plus haute responsabilité, un blâme plus sévère, le premier en flétrissant une des figures les plus touchantes, les plus pures de notre histoire, le second en composant certains contes que l'on connaît, et le dernier en mettant dans son bagage des épigrammes qu'on voudrait ne pas connaître? On dirait que, pour nous, ces insanités, ces élucubrations plus ou moins maladives n'ont jamais existé; nous prononçons, sans sourciller le nom de Voltaire, celui de La Fontaine et de J.-B. Rousseau, et en cela nous avons raison; mais où nous avons tort, c'est de réserver nos rigueurs pour Piron, qui cependant a le droit d'invoquer ses vingt ans pour se faire pardonner une faute que les trois autres ont commise avec préméditation et récidive dans la maturité de l'âge et du talent.

Fontenelle pensait probablement comme nous quand il a dit, lors de la candidature de notre poète à l'Académie : « Si Piron a fait la fameuse ode, il faut bien le gronder, mais l'admettre; s'il ne l'a pas faite, fermons-lui notre porte. » Notre siècle se montre plus sévère que le philosophe normand, et si nous ouvrons notre porte à Piron, c'est une porte dérobée. En d'autres termes, maître Alexis

même repentir, soit en prose, soit en vers. Il a dit, sous cette dernière forme :

> *« Je ne mis à l'hymne folle,*
> *Jeunesse et vin de concert,*
> *Que le temps de la parole*
> *Et qui celui du dessert. »*

Il a écrit ailleurs :

> *Je n'ai point oublié les torts de ma jeunesse,*
> *Ni pour m'en repentir attendu la vieillesse...*

n'a pu parvenir à se faire prendre au sérieux ; quelques efforts qu'il ait tentés, quelques ouvrages estimables qu'il ait publiés depuis sa maudite ode, nous semblons vouloir persister, dans l'intérêt secret de notre plaisir, à le réduire définitivement au rôle de poète licencieux.

Mais, dira-t-on, il ne s'en est pas tenu à ce coup d'essai, et l'on a de lui des contes, des chansons et des épigrammes qui ne le cèdent guère, pour la crudité du ton, à leur sœur aînée.

L'objection serait fondée si l'on s'en rapportait à un recueil qui a été publié après sa mort et souvent réimprimé sous le titre de : Poésies badines d'Alexis Piron. *Mais rien n'établit l'authenticité de toutes ces compositions honteuses, qui lui ont été attribuées alors qu'il ne pouvait les désavouer et confondre les calomniateurs, lesquels avaient beau jeu en présence de la réputation de l'auteur et du silence de la tombe* [1]. *D'ailleurs, en admettant que certaines de ces productions soient véritablement de Piron, — ce que, pour notre part, nous avons des motifs de croire, — peut-on oublier que Piron a vécu et écrit pendant la période la plus dissolue de notre histoire, lorsqu'il était de mode et même du* bel air *d'afficher l'esprit de libertinage? Avec son organisation passionnée, incandescente, il n'a pu traverser impunément la Régence et le règne de Louis XV. Des*

1. En vue de séparer les pièces faussement attribuées à Piron de celles dont il est véritablement l'auteur, M. Courtat s'est livré à de patientes et intelligentes investigations ; mais nous ne croyons pas qu'elles aient abouti, en raison des difficultés sans nombre qui se dressent généralement devant les tentatives de ce genre.

natures plus fortement trempées y ont succombé, et Piron a cru n'avoir rien de mieux à faire que d'en prendre un reflet chaud et coloré, en vrai Bourguignon salé *qu'il était.*

Mais nous ne nous arrêterons pas plus longtemps à ces faits, dont il convient de laisser l'appréciation à l'impartialité, à la conscience éclairée du lecteur. Nous voulons uniquement aujourd'hui publier un volume de poésies choisies parmi celles que nous a laissées Piron, dont il importe avant tout de compléter la physionomie, au point de vue humain comme sous le rapport littéraire.

Possesseur des manuscrits autographes de ce dernier de nos Gaulois et ayant publié successivement trois volumes de ses œuvres inédites *(prose et vers)*[1], *il nous sera facile de tracer son portrait en pied, en nous faisant des emprunts à nous-même et en résumant l'ensemble de nos travaux antérieurs, sans négliger d'utiliser, chemin faisant, les données intéressantes que présentent les auteurs contemporains et les écrivains de nos jours qui se sont occupés spécialement du vieux poète bourguignon.*

Né à Dijon le 9 *juillet* 1689, *Alexis Piron était fils d'Aimé Piron*[2], *apothicaire et poète comme lui, mais à*

1. *Œuvres inédites de Piron* (*prose et vers*), accompagnées de lettres également inédites adressées à Piron par Mlles Quinault et de Bar. Publiées sur les manuscrits autographes, avec introduction et notes. Paris, Poulet-Malassis, 1859, in-8° et in-18. — *Voyages de Piron à Beaune.* Seule relation complète et en partie inédite, publiée sur les manuscrits autographes originaux; avec introduction et notes. Paris, 1863, Jules Gay, in-32. — *Complément des Œuvres inédites de Piron* (*prose et vers*), publiées sur les manuscrits autographes, avec introduction et notes. Paris, 1866, Sartorius, in-18.

2. La mère de Piron se nommait Anne Dubois, fille de

ses heures, et qui a composé dans le patois bourguignon, concurremment avec son compatriote et ami La Monnaie, des poèmes, des chansons, surtout des noëls[1], *dont une édition nouvelle a été donnée en* 1858 *par M. Mignard, de Dijon.*

Malgré son goût prononcé pour la satire, telle qu'on la faisait au bon vieux temps, — satire goguenarde et sceptique, comme on sait, — peut-être même à cause de ce goût-là et par esprit d'expiation, le père d'Alexis devint en vieillissant sévère et dévot; mais il avait encore de temps en temps des accès de belle humeur, ainsi que le prouve l'anecdote suivante, que nous plaçons ici parce qu'elle est peu connue et qu'elle renferme un pronostic piquant sur les inclinations juvéniles d'Alexis.

Voulant connaître au vrai le caractère de ses trois fils, le bonhomme inventa un moyen de contrôle, une espèce de critérium *aussi profond que lumineux. Il les enivra tous les trois, persuadé qu'il était sans doute que, selon le proverbe : « La vérité devait se trouver dans le vin. » Le voilà donc à l'œuvre, excitant ces jeunes têtes à de copieuses libations et retournant ainsi le rôle des filles de Loth, mais dans un but plus moral. Le lendemain, après que nos trois gaillards eurent cuvé leurs fumées bourguignonnes, il parla ainsi à chacun d'eux : « Toi, dit-il à l'aîné, qui, après avoir bu s'était endormi avec des grognements sourds, toi,* tu as le vin d'un porc[2]. » *Puis,*

Jean Dubois, sculpteur habile dont les travaux décorent les églises de Dijon, surtout celle de Notre-Dame.

1. *Noëls d'Aimé Piron,* en partie inédits. Dijon, Lamarche, 1858, in-18.

2. Ce fils aîné entra plus tard dans les ordres.

s'adressant à Jean, son second fils, dont l'ivresse avait été provocante et batailleuse, il lui dit : « Tu as le vin d'un lion[1]. » *Enfin, vint le tour d'Alexis, qui, pendant l'éclipse de sa raison, avait fait mille gentillesses, mille tours de passe-passe et s'était répandu en saillies plus folles, plus étourdissantes les unes que les autres :* « *Quant à toi, lui dit le vieillard,* tu as le vin d'un singe[2]. »

Ce brevet d'intelligence bouffonne si plaisamment octroyé à Binbin, — nom mignard bourguignon donné à Alexis et qu'il s'appliqua lui-même en badinant à différents âges, — ce brevet d'intelligence, disons-nous, ne l'empêcha pas d'être déclaré peu après, par des pédants de collège, atteint et convaincu « *d'une incapacité totale et perpétuelle* ». *Bien entendu, il n'accepta pas ce second horoscope, et à l'âge de douze à treize ans, il répondit fièrement à un ami qui s'enrôlait dans les dragons, en promettant de parvenir à la gloire des héros antiques :* « *Reviens un Achille, en moi tu trouveras un Homère, pour chanter tes exploits. — Hélas! ajoute tristement Piron, nous avons atteint notre but à peu près l'un comme l'autre; avec un bras de moins et quarante-cinq ans de plus, le pauvre garçon est mort soldat aux Invalides.* »

Sans suivre Piron dans les différentes phases de sa jeunesse, nous dirons qu'il entra d'abord, en qualité de secrétaire, chez un financier bel esprit qui, selon Rigoley de Juvigny[3], *avait la manie de faire des vers qu'il don-*

1. Hélas! loin de devenir un *lion*, le pauvre Jean devint un placide apothicaire, inoffensif par caractère, sinon par état.

2. V. *Les Piron*, par Auguste de *** (Mastaing), 1844. Brochure in-8° de 32 pages. Batignolles, Hennuyer, 1844.

3. Conseiller honoraire au parlement de Metz; né en Bour-

nait à copier à Piron, et celui-ci n'était ni assez bas flatteur pour les trouver bons, ni assez prudent pour se taire. Aussi bien il ne recevait du financier que deux cents livres de gages par an, et Gil Blas, qui était mieux rétribué chez l'archevêque de Grenade, ne trouvait pas les homélies meilleures. Binbin quitta donc bientôt le financier métromane, et ne se sentant aucune vocation, contre le vœu de sa famille, ni pour les ordres ni pour l'état de médecin, il alla étudier le droit à Besançon, d'où il revint avec le titre d'avocat; mais un dérangement survenu dans la fortune paternelle ne lui permit pas de poursuivre la carrière du barreau : il prétendit que « la profession d'avocat était trop noble pour être compatible avec le besoin d'un écu », besoin qu'il connut trop souvent, hélas! dans le cours de sa vie[1].

gogne et mort à Paris en 1788 dans un âge avancé. Ami de Piron, qui lui légua tous ses manuscrits et dont il publia les *Œuvres complètes* (1776, 7 vol. in-8°). Juvigny s'est assez bien acquitté de sa double tâche d'éditeur et d'ami, et La Harpe a été beaucoup trop sévère à son égard; mais on sait que le bilieux auteur du *Cours de littérature* se vengeait par là des épigrammes nombreuses que Juvigny avait introduites dans son édition. Toutefois, on peut reprocher à ce dernier d'avoir écourté, sous le prétexte qu'étant trop longues elles avaient trouvé des censeurs, les préfaces dont Piron avait fait précéder, dans l'édition donnée par lui-même en 1758, chacune de ses pièces de théâtre jouées à la Comédie française; mutilation d'autant plus regrettable que Piron ne s'est jamais mieux peint que dans ces sortes d'écrits.

1. Piron était assez fort en droit, et longtemps après avoir abandonné le barreau, il aidait ses amis de ses conseils désintéressés. Il existe à la Bibliothèque de Dijon plusieurs volumes in-folio de jurisprudence écrits de sa main.

C'est vers ce temps que, désœuvré, sans position et incertain sur le choix d'un état, il résolut de se rendre à Paris pour tenter fortune; mais avant de quitter Dijon, l'occasion s'offrit d'exercer sa verve érotique, et alors il commit *la maudite ode. Peu après, une autre occasion se présenta de donner carrière à sa causticité, et il s'empressa de la saisir. Nous voulons parler de sa fameuse querelle avec les habitants de la petite ville de Beaune, querelle qui donna lieu à un feu croisé d'épigrammes et de couplets de toutes sortes, espèce de tournoi littéraire où les armes furent peu courtoises de part et d'autre. La guerre éclata entre eux à la suite d'un prix remporté, en* 1715, *par les chevaliers de l'Arquebuse de Beaune sur ceux de Dijon. En Bourgogne, on appelait alors les Beaunois les* ânes de Beaune, *parce que, suivant Juvigny, ces animaux y étaient très beaux et fort communs. Mais Chevignard de la Pallue, dans deux petites brochures devenues fort rares, intitulées, l'une* les Anes de Beaune, *l'autre* les Frères Lasne, *anciens commerçants de Beaune, prétend que le nom et la bonne réputation de ces riches négociants ont donné naissance au sobriquet qui est resté à leurs compatriotes. Quoi qu'il en soit de son origine, Piron exploita ce sobriquet de la manière la plus plaisante. Se promenant un jour aux environs de la ville, il se mit à abattre du bout de sa canne tous les chardons qu'il rencontrait, en disant : « Je suis en guerre avec les Beaunois, je leur coupe les vivres. »*

Le lendemain, au théâtre, un Beaunois apostropha le public en s'écriant : « Paix là! messieurs, on n'entend pas! — Ce n'est pas faute d'oreilles, » reprit Piron. « Quelle pièce donne-t-on ce soir? avait-il demandé en

entrant. — Les Fureurs de Scapin, *répondit gravement un habitant du lieu. — Ah! merci, riposta Piron; je croyais que c'étaient* les Fourberies d'Oreste. » *Et comme on le menaçait de la vengeance des Beaunois, il répondit du ton d'un héros de tragédie :*

Allez, je ne crains pas leur impuissant courroux,
Et quand je serais seul, je les *bâterais* tous.

A la sortie du théâtre, il fut assailli par vingt ou trente jeunes gens armés, et il ne dut son salut qu'à l'agilité de ses jambes. Mais il se moqua du danger qu'il avait couru par des vers mordants, par des brocards à l'emporte-pièce, dont voici un faible échantillon :

Avec Piron, de sa burlesque histoire
De francs Beaunois riaient comme des fous.
— Çà, lui dit l'un, mise à part toute gloire,
Et franchement convenez avec nous
Qu'eûtes bien chaud quand courions après vous.
— Oui, dit Piron, rien n'est plus véritable.
J'eus chaud sans doute, et même un chaud du diable.
De son haleine un seul âne eut de quoi
Réchauffer Dieu jadis dans une étable,
Et j'en mis trente hors d'haleine après moi.

II

Mais on ne vit pas de bons mots ni d'épigrammes, et ce compte réglé avec ses voisins, il partit pour Paris, où il arriva en 1719, *ayant pour toute ressource deux lettres*

de recommandation à l'adresse du comte et du chevalier de Belle-Isle, petits-fils de Fouquet. Piron avait alors trente ans. Après avoir été ballotté par ces grands seigneurs, qu'il ne parvint pas même à voir, notre poète, grâce à une belle pièce d'écriture de sa main[1]*, fut enfin admis chez le chevalier en qualité de copiste, moyennant quarante sous par jour. Ce chevalier, ainsi que son frère, étudiait l'art de la guerre dans les manuscrits de M. de Boulainvilliers, et Piron fut chargé de mettre au net ce lourd grimoire. Un valet lui apportait sa besogne et la remportait cahier par cahier. Quant au maître, dit Piron, il était « plus invisible qu'un monarque d'Orient » ; et ce qu'il y avait de pire, c'est que son argent était aussi invisible que lui. Six mois s'écoulèrent sans que Piron touchât un sou, et il y avait pour dix ans de travail. Quelle riante perspective! En désespoir de cause, une idée originale lui vint : il chargea la chienne favorite du chevalier de porter à celui-ci, attachée à son collier, une requête en vers où le pauvre Binbin affamé grimaçait le rire en demandant du pain. Cette première requête ne produisit rien; une seconde fut plus heureuse : il reçut quelque argent. Mais il quitta bientôt cette maison inhospitalière, emportant dans son cœur un levain de rancune qui fit explosion plus tard d'une façon piquante à l'égard du frère du chevalier, ce même comte de Belle-Isle, qui, devenu maréchal de France et mort en* 1761*, devait, disait-on, être inhumé à Saint-Denis, auprès du tom-*

1. L'écriture de Piron était ferme et régulière, presque aussi nette que le burin; mais elle perdit de sa régularité à mesure de l'affaiblissement de sa vue, d'où il suit qu'il a eu deux écritures offrant entre elles d'assez grandes différences.

beau de Turenne. Piron le sut et formula son épitaphe par ce vers :

Ci-gît le glorieux à côté de la gloire.

En quittant le chevalier de Belle-Isle, Piron s'était affranchi d'un travail rebutant et mal payé : c'était au mieux, mais il retombait dans une position précaire, voisine de la détresse, et quoique rien ne pouvait altérer sa gaieté naturelle, il convenait qu'il n'était pas plus avancé que le premier jour de son arrivée de Dijon, époque où il s'était écrié : « Me voilà donc à Paris, nouveau débarqué, un peu plus qu'adolescent, sans yeux[1]*, sans industrie, sans connaissances, et non seulement sans protecteurs, mais même entièrement dénué de tout ce qui contribue à s'en procurer. » Après avoir comparé gaiement sa vie à une nacelle lancée au milieu d'une mer inconnue, et jouet des vents, des flots et des écueils, il ajoute : « Elle faisait eau de tous côtés ; je me noyais quand la poésie, bien ou mal à propos, me revint à la mémoire. Je m'en saisis comme de la seule planche que je voyais flotter autour de moi dans mon naufrage*[2]*. »*

La littérature dramatique lui sourit tout d'abord ; mais il lui fallait un débouché, c'est-à-dire un théâtre pour accueillir ses pièces, et il trouvait toutes les issues fermées. Il ne pouvait songer à la Comédie française, où l'on n'arrivait presque jamais de prime-saut ; le théâtre de la Foire n'était guère plus accessible, attendu que les

1. Né avec la vue extrêmement faible, il devint aveugle sur ses derniers jours.

2. Préface de *la Métromanie*.

écrivains qui en étaient les fournisseurs (Autreau, Dorneval, Fuzelier et surtout Le Sage) s'y étaient établis en maîtres et en éloignaient les nouveaux venus. Notre poète essuya donc mille rebuffades non seulement de leur part, mais encore de celle de Francisque, entrepreneur de l'Opéra-Comique. Toutefois les rôles changèrent bientôt, et ce fut ce dernier qui, à son tour, courut en solliciteur après Piron. Voici comment. A l'instigation des comédiens français, qui à cette époque avaient déjà le monopole de l'intolérance jalouse et des tripotages de toute espèce, un arrêt parut (1722) *qui interdisait la parole aux acteurs de l'Opéra-Comique. Pour toute grâce on leur accorda qu'un personnage, un seul, parlerait sur la scène. Le Sage et Fuzelier s'étant refusés à composer des pièces dans de semblables conditions, Francisque vint, éperdu, conter ses embarras à Piron, qui, deux jours après, lui remettait* Arlequin-Deucalion, *sans se douter qu'il avait fait là un chef-d'œuvre, le genre admis.*

La pièce eut un immense succès, justifié par la variété et le tour ingénieux des saillies, non moins que par la fécondité merveilleuse que l'auteur avait répandue dans ce monologue en trois actes, véritable tour de force, feu d'artifice étourdissant d'esprit et de cette bonne grosse gaieté grivoise qui avait le privilège d'exulter nos pères, de les faire rire aux larmes, et que nous ne connaissons plus. Juvigny raconte que celles des spectatrices qui tenaient à passer pour prudes, cachaient de temps à autre leur visage derrière un large éventail; mais le diable n'y perdait rien, ces éventails étant presque transparents et ayant d'ailleurs une petite lorgnette adaptée à leur

manche, ce qui permettait aux belles scandalisées de ne rien perdre du jeu des acteurs.

Quoi qu'il en soit, ce genre de spectacle était tout à fait dans les cordes *de Piron, si l'on peut dire; sa Muse court-vêtue s'y trouvait merveilleusement à l'aise; il n'avait qu'à lui laisser la bride sur le cou, le champ libre, et il était sûr de recueillir les bravos enthousiastes des habitués du théâtre, qui, alors dans tout son éclat, était le rendez-vous des petits-maîtres, des grandes dames et des beaux esprits. A partir de cette époque et pendant une dizaine d'années, Piron, tantôt en collaboration avec Le Sage, tantôt seul, travailla pour le théâtre de la Foire. Il y donna successivement un grand nombre d'opéras-comiques, de parodies et de vaudevilles, dont plusieurs n'ont point été imprimés : ce sont ceux qu'il s'amusait à faire sur le coin de la table lorsque les entrepreneurs de l'Opéra-Comique manquaient de pièces ou de pain.*

Mais son talent s'éparpillait, s'émiettait, sa verve s'énervait, pour ainsi dire, dans ces compositions généralement banales et terre à terre, où nul essor n'était possible, où nul renom durable n'était à conquérir, et Piron semblait attendre qu'une main secourable vînt le dérober à ces espèces de fourches caudines littéraires. Mais, en attendant, la triste voix de la nécessité se faisait entendre, et il recherchait la protection des grands, leur faisait la cour dans des pièces de vers, dont on trouvera plus loin maint spécimen.

C'est même un spectacle affligeant que de le voir encenser certains personnages à écusson de médiocre importance, qui ne demandaient pas mieux que de se donner des airs de Mécène. A la vérité, c'était la mode alors.

Les poètes sacrifiaient aux favoris des cours ou de la fortune : cela mettait en relief et valait de doux sourires. Voltaire lui-même ne s'est pas fait faute de ces sortes d'hommages ; mais l'heureux Voltaire se proposait un intérêt de vanité ou de plaisir, tandis que la pauvre Muse bourguignonne obéissait presque toujours aux secrètes préoccupations du besoin. De là cet air de contrainte et de fausse gaieté qui respire parfois dans ses vers à dédicace. *Pendant un temps il vécut littéralement des miettes tombées de la table de ses protecteurs, et en cela peut-être n'a-t-il pas été assez soigneux de sa propre dignité*[1] *; mais, après tout, peut-on sérieusement lui en faire un reproche? Il manquait, comme on sait, souvent du nécessaire, et quelques-uns de ces personnages blasés et blasonnés qu'il encensait ne lui venaient en aide qu'en cédant à la fantaisie orgueilleuse de voir leur nom enchâssé dans une épître. Quelques-uns de ces étranges protecteurs, dont la nullité ou les mœurs donnaient souvent matière à la satire, s'attachaient probablement, au moyen de leurs cadeaux intéressés, à se rendre favorables les écrivains caustiques et à conjurer par là de malignes épigrammes. C'est dans ce sens qu'il faut entendre le mot énergique de Duclos, qui disait de certains grands seigneurs : « Ils*

1. A cet égard, nous ne pouvons être de l'avis de M. Édouard Fournier, d'après lequel Piron se serait simplement *laissé faire* par la bienfaisance de quelques grands seigneurs, sans l'avoir jamais sollicitée. Pour bien connaître le caractère moral de Piron, il faut lire l'ingénieuse et brillante étude que M. Cuvillier-Fleury a consacrée à notre poète, dans le tome Ier des *Historiens, poètes et romanciers*. Paris, Lévy, 1863, 2 vol. in-12.

nous craignent comme les voleurs craignent les lanternes. »

Quelques biographes ont prétendu que c'est Crébillon, le compatriote de Piron, qui arracha celui-ci au théâtre de la Foire pour le faire débuter à la Comédie française, dans un genre plus digne de lui. C'est une erreur. Piron lui-même nous apprend, dans une notule autographe placée au bas d'une de ses fables[1], *qu'il dut* « *aux avis et aux bons offices de Mademoiselle Quinault de se hasarder sur cette scène* ». *Il y débuta en* 1728 *par* les Fils ingrats, *comédie en cinq actes et en vers, pièce bâtarde, participant à la fois de la comédie et de la tragédie, et qui eut un succès fort contestable, ce qui fit dire à l'abbé Desfontaines que* « les Fils ingrats *avaient bien mérité leur nom, puisqu'ils venaient de ternir le nom de leur père* ». *Le trait était bien décoché et entrait dans le vif. Tout en se réservant de rendre plus tard au malicieux abbé la monnaie de son épigramme, Piron changea le titre de sa tragi-comédie en celui de* l'École des Pères. *Elle se releva aux représentations suivantes, de manière à encourager Piron et à lui donner le change sur sa vocation véritable. Il se crut fait pour la tragédie.*

Il est probable, d'un autre côté, que les lauriers cueillis par Voltaire dans cette voie l'empêchaient de dormir, et que s'il a chaussé le cothurne, c'est en vue d'égaler ce rival, devenu son ennemi. Ses tragédies ont pour titre : Callisthène (1730), Gustave Wasa (1733) *et* Fernand Cortez (1744). *Bien qu'il y ait incontestablement des beautés dans ces pièces, surtout dans les deux premières,*

1. Cette fable, *l'Ours et l'Hermine*, est dédiée à Mlle Quinault. Piron est l'ours, Mlle Quinault est la blanche hermine.

évidemment il a fait fausse route et forcé son talent en s'adonnant à ce genre. Maupertuis disait de Callisthène *que ce n'était pas « la représentation d'un événement en vingt-quatre heures, mais de vingt-quatre événements en une heure ». Et, selon Boindin,* Gustave Wasa *était « l'histoire des révolutions de Suède, revue et augmentée ». D'ailleurs, le vent soufflait alors à la tragédie, et il est bon de remarquer — que, dès le siècle précédent, quelques auteurs comiques, Regnard en tête, avaient vainement cherché à faire un doigt de cour à Melpomène, — style du temps; — de même, au* XVIIIe *siècle, les Boissy, les Marivaux, les Gresset, etc., tentèrent, sans plus de succès, de sacrifier sur le même autel. Il paraît que chaque auteur tenait à honneur d'avoir fait sa tragédie. Cela le complétait et couronnait son bagage, mais Piron eut le tort de la récidive.*

A ce sujet, dans une note accompagnant son Élégie sur Piron (1773, *in*-8°), *Imbert a dit avec raison, en parlant de* l'École des Pères : *« Il est singulier que Piron ait le premier introduit ce comique larmoyant qui, depuis, s'est si bien naturalisé chez nous. » En effet, La Chaussée n'est venu qu'après Piron, qui l'appelait, en se moquant : « Révérend père La Chaussée, prédicateur du Saint-Vallon ». Singulier retour des choses d'ici-bas!*

Connaissez-vous sur l'Hélicon
L'une et l'autre Thalie?
L'une est chaussée et l'autre non,
Mais c'est la plus jolie.
L'une a le rire de Vénus,
L'autre est froide et pincée :
Honneur à la belle aux pieds nus!
Nargue de la *chaussée!*

III

Mais revenons pour quelques instants à Mlle Quinault, la fine soubrette de la Comédie française, qui, de même qu'une autre femme dont nous parlerons tout à l'heure, a joué un rôle important dans la vie de Piron, d'après ce que nous ont révélé les Œuvres inédites *de ce dernier.*

Jeanne-Françoise Quinault, que l'on confond souvent avec sa sœur aînée[1], *est celle que Voltaire nomme tour à tour, dans sa Correspondance, « charmante, ingénieuse, divine Thalie », et qui lui donna, ainsi qu'à Voisenon et à La Chaussée, des sujets de comédies*[2]. *Elle réunissait à sa table, sous le titre de* Société du bout du banc, *tout ce que la cour et les lettres présentaient d'hommes aimables et distingués. Elle fut l'*amphitryonne *de ces soupers philosophiques où le plat du milieu était une écritoire dont chaque convive se servait tour à tour pour écrire un impromptu. Naturellement Piron était du nombre de ces convives et, de plus, le protégé, le favori de Mlle Quinault, qui lui avait ouvert, comme on sait,*

1. Marie-Anne Quinault, célèbre par sa beauté. Également attachée au Théâtre-Français (de 1714 à 1722), elle mourut centenaire en 1790 et s'était mariée secrètement, dit-on, au duc de Nevers, après avoir eu plusieurs amants.

2. A La Chaussée, elle donna le sujet du *Préjugé à la mode;* à Voltaire et à Voisenon, ceux de l'*Enfant prodigue* et de la *Coquette fixée.*

l'accès du Théâtre-Français. C'est que les liens les plus tendres existaient depuis quelque temps entre lui et la charmante soubrette. De poète dramatique à comédienne il n'y avait alors que la main, et ces sortes de liaisons étaient plus communes que de nos jours, où les étoiles *de la rampe ne rêvent, entre deux* répliques *ou deux* jetés-battus, *que banknotes et mariages princiers.*

Piron avait donc fait la conquête de Mlle Quinault, — style de l'époque. — Il était difficile, en effet, de le voir, de causer un instant avec lui sans éprouver comme un mouvement attractif vers sa personne. Il était de belle stature et de bonne mine; sa taille n'avait pas moins de cinq pieds huit pouces; sa face, il l'a dit lui-même, était celle du Roi de Cocagne, vive, fleurie, rubiconde [1]; *des yeux à fleur de tête, des narines dilatées et respirant le plaisir; de plus, il était aimable et galant et un esprit endiablé brochant sur le tout. Voilà pourquoi Mlle Quinault, la femme tendre et contenue, aux convenances, aux élégances parfaites, nature fine et distinguée, se prit de belle passion pour une espèce d'enfant perdu de la littérature, un des descendants de ces poètes besogneux et crottés, si inhumainement flagellés par l'aristocrate Boileau.*

Et qu'on ne croie pas que les relations de Piron avec Mlle Quinault aient été un de ces romans écrits à deux par une belle matinée de printemps, et dont, le lendemain, on a oublié jusqu'au titre; une de ces liaisons formées par le caprice, entretenues quelque temps par l'attrait de la nouveauté et qui se brisent à la première

1. V. *Œuvres inédites*, p. 309 de l'in-8°.

atteinte de la lassitude, mère du dégoût et de l'ennui. Non, cet amour a duré de longues années, et l'amitié qui y a succédé a résisté au temps et à l'absence. On la retrouve tout entière dans une lettre écrite par elle à un intervalle de vingt années de l'époque de leur liaison intime et dix ans après la retraite de Mlle Quinault du théâtre. Un tel fait est un éloge à la fois pour Piron comme pour Mlle Quinault[1].

Du reste, chacune des autres lettres qu'elle lui a adressées est un petit chef-d'œuvre de grâce, de finesse et de sentiment[2]. *On y voit qu'elle veillait avec une sollicitude qui n'était pas sans malice sur l'attitude et les propos de table de Piron, qu'elle appelle son* grand ami. *Elle le félicite lorsqu'il s'est montré décent et retenu, c'est-à-dire quand il a résisté à l'une de ces saillies à faire trembler les vitres dont il était coutumier, et elle s'en applaudit, elle en est toute fière. C'était le triomphe de la faiblesse sur la force, l'épanouissement de l'orgueil féminin affirmant son empire. Toutefois Piron n'obéissait pas sans murmure; il y avait de temps en temps chez lui des mouvements de mutinerie, une sourde révolte; il lui avait même dit qu'il la* fuirait, *à quoi elle répondait adorablement :* Où voulez-vous aller pour être mieux senti? *et trop souvent il la privait de ses lettres. Bref, le vieux lion secouait parfois sa crinière de dépit en voyant ses ongles si fortement endommagés; mais l'instant d'après, il caressait la main qui l'avait frappé et retombait dans son doux esclavage. Mlle Quinault ne se*

1. V. *Œuvres inédites*, p. 184.
2. V. *Œuvres inédites*, p. 161 à 192.

faisait pas illusion sur la solidité des concessions de ce grand enfant, sachant bien qu'aussitôt qu'elle aurait les talons tournés, le naturel reviendrait au galop et reprendrait ses allures. Aussi lui disait-elle sur un ton de doux reproche et légèrement moqueur: La Tonton[1] éloignée, le Piron reparaît.

Qu'on se représente Mlle Quinault à table, au milieu des beaux esprits, des grands seigneurs et de leurs folles maîtresses. Piron est à ses côtés. Les visages sont épanouis, les coupes s'emplissent et se vident, les joyeux propos éclatent, se croisent à l'envi. Un éclair jaillit sur le front de Piron, ses yeux étincellent, un mot libertin s'aiguise sur ses lèvres... Le trait va partir... Il part... Non!... Son attentive amie l'observe; elle a vu l'éclair, et, d'un geste, d'un regard, elle conjure la foudre.

Cette situation, saisie et interprétée par un peintre habile, pourrait faire, ce semble, le sujet du plus charmant tableau.

Ajoutons que Mlle Quinault était jolie : car pour imposer à Piron, lui dont la supériorité et la fougue imposaient à tout le monde, pour dire à cette lave jaillissante et toujours enflammée : Tu n'iras pas plus loin, *pour*

1. Sobriquet qu'on avait donné à Mlle Quinault, probablement en raison de ses formes rondes et accentuées. Toutefois, elle n'avait pas toujours été grasse et rebondie : car dans une épître adressée au comte de Livry, pièce tronquée par Juvigny et que nous avons donnée *in extenso* dans les *Œuvres inédites*, page 393, Piron dit en parlant d'elle :

..... Tonton, jadis momie,
De graisse est un peloton.
. . . . . .

commander enfin où chacun obéissait, il fallait à Mlle Quinault autre chose encore que la grâce et l'esprit : il lui fallait les séductions du corps.

La seconde femme qui, un peu plus tard, fixa Piron au point de s'en faire épouser, est Marie-Thérèse Quenaudon, plus connue sous le nom de Mlle de Bar, femme de compagnie de la marquise de Mimeure[1].

Née en 1688, *à Revigny (Meuse), de Jean Quenaudon, procureur en la prévôté dudit lieu, et de Marie Seroux, Marie-Thérèse Quenaudon était veuve en premières noces de Gatien Christophe, dit Christian, bourgeois de Paris, lorsqu'elle entra chez la marquise de Mimeure, qui lui donna le surnom de* Bar, *emprunté au nom de la ville la plus voisine du lieu de sa naissance* (Bar-le-Duc).

Mlle de Bar est sans contredit une figure des plus piquantes. Ardente, libre de frein, prompte et hardie dans ses reparties, elle avait presque autant d'esprit que Piron. Elle possédait en outre nos vieux romans de chevalerie; le langage gaulois lui était familier et les beaux esprits qui fréquentaient le salon de la marquise de Mimeure la consultaient souvent sur leurs ouvrages.

Piron se trouvait donc ainsi placé entre deux femmes d'un caractère entièrement différent, formant un parfait contraste. Si Mlle Quinault le conseillait, l'encourageait, l'armait contre lui-même, Mlle de Bar lui donnait résolument la réplique et luttait avec lui à armes presque égales.

1. Charlotte-Madeleine de Carvoisin d'Achy, mariée au marquis de Mimeure, membre de l'Académie française. D'après Voltaire, la marquise avait de l'agrément dans l'esprit.

*Piron dit, dans une de ses poésies, qu'*elle lui affila tant soit peu le bec. *Rien de plus curieux que sa Correspondance, que nous avons publiée dans les* Œuvres inédites *de son mari*[1]. *Son style est précis, coloré, vif d'allures et empreint d'une pointe de gaillardise que n'eût pas désavouée maître Alexis. C'est franc, c'est net, c'est osé. En un mot, ce que cette Correspondance renferme d'excentricités, de paradoxes, de mots risqués, de hardiesses philosophiques et autres, échappe à l'analyse. C'est l'alliance de la fantaisie et du bon sens, un enchevêtrement de pensées charmantes et d'extravagances impossibles; en d'autres termes, c'est le philosophisme du* XVIII*e siècle avec son incrédulité, sa force, sa grâce et ses folies. Piron nous apprend qu'elle avait le caractère le plus estimable, le plus égal, le plus sensé. Mais ce qu'il ne dit pas et ce que Collé, qui l'avait connue, s'empresse d'annoncer dans un de ces petits mouvements de médisance et d'envie qui lui étaient si familiers, c'est qu'elle était laide... laide à faire peur.*

Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides ?

répondrons-nous à notre malin chansonnier par un vers de Piron lui-même.

*Quoi qu'il en soit, M*lle *de Bar était âgée de cinquante-trois ans quand elle épousa Piron* (1741). *Ils se connaissaient depuis vingt ans. Pendant les quatre premières années de leur mariage ils vivaient heureux, lorsqu'un affreux revers les frappa : M*me *Piron devint folle à la suite d'une vive contrariété qu'elle éprouva. Pendant les*

1. V. *Œuvres inédites*, p. 102 à 132.

deux dernières années de son existence, sa démence prit un caractère de fureur qui la porta jusqu'à « battre son mari ». Toutefois, celui-ci ne consentit jamais à l'abandonner à des soins étrangers, et, secondé par sa nièce, dont nous parlerons tout à l'heure, il la soigna lui-même jusqu'à sa mort. « Tout le monde a été témoin, a dit Collé, de la douleur que cette mort causa à Piron et des larmes sincères et durables qu'elle lui fit répandre. »

Nous avons quelque peu insisté sur les deux amours de Piron et sur son mariage, parce que la plupart des faits qui s'y rattachent étaient généralement ignorés.

En mourant, la femme de Piron, qui avait quelque aisance, ne put lui laisser qu'une partie de ses revenus. Le surplus consistait en rentes viagères, qui s'éteignirent avec elle. De telle sorte que le pauvre Piron se retrouva à peu près au même point où il était avant son mariage. Mais dans l'intervalle, il s'était créé des protecteurs, des appuis : le comte de Livry, le duc de la Vrillière, le prince Charles, le marquis de Mimeure, et, avant tout, l'ingénieuse soubrette de la Comédie française, dont l'amitié lui restera fidèle.

Quoi qu'il en soit, un vide douloureux s'était produit dans la vie de Piron par suite de la mort de sa femme, bien qu'il eût fait venir de la Bourgogne une jeune parente, nommée Annette Soisson, que son frère Jean, l'apothicaire, lui avait envoyée pour tenir sa maison, et dont les bons soins avaient adouci les derniers moments de la pauvre folle, comme ils s'étendront sur Piron lui-même jusqu'à sa mort. Piron s'attacha d'une affection toute paternelle à cette jeune fille, devenue désormais indispensable pour lui, et qu'il appelait sa nièce, bien qu'elle ne

fût que sa cousine. Il en fit du reste son héritière, au préjudice de son neveu, Bernard Piron, qui s'en vengea en composant comme il suit l'épitaphe anticipée de son oncle :

Ci-gît le célèbre Piron,
Des poètes la rocambole,
Qui légua, nous faisant faux bond,
A Juvigny ses t.-c.
A sa catin tous ses écus,
A son neveu pas une obole.

Ce neveu, Bernard Piron, fils de l'apothicaire, fut poète comme Aimé et Alexis, mais à un degré infiniment moindre[1]. *C'est, au surplus, une physionomie très originale, mais peu connue et qui nous a paru mériter d'être placée à côté de celles de son oncle et de son grand-père. C'est pourquoi, à l'aide de documents inédits à notre disposition, nous en avons fait l'objet d'une étude spéciale, qu'on trouve dans le* Complément *des* Œuvres inédites de Piron, *de même que dans la Biographie générale de Didot*[2].

Nous nous bornerons à constater ici, sans nous y

1. L'écriture de Bernard était aussi remarquable par sa netteté que celle d'Alexis, à laquelle d'ailleurs elle ressemble beaucoup; et, comme ce dernier lui a confié la mise au net de quelques-uns de ses manuscrits (nous en avons deux copiés par lui), il s'ensuit que certains collecteurs d'autographes ont fait confusion entre l'écriture de l'oncle et celle du neveu.

2. Ce n'est pas sans étonnement que nous avons lu, ces jours derniers, dans le *Dictionnaire universel* de Larousse, cet article reproduit *mot à mot*, sans autorisation et sans indication de source. Et nous crions contre les contrefacteurs, contre les plagiaires étrangers!

arrêter autrement, que Bernard avait l'esprit très mordant, comme il le reconnaît lui-même dans ce distique, qu'il fit à l'âge de quatre-vingt-douze ans :

Malin dans mes écrits comme dans mes propos,
Il me reste une dent, et je la garde aux sots.

Après avoir eu une jeunesse très accidentée et produit des opuscules peu orthodoxes, il mourut avec les apparences d'un bon chrétien, ce qui ne l'empêcha pas de composer en cachette sa propre épitaphe que voici :

Ci-gît un libertin folâtre
Qui du plaisir fut idolâtre,
Piron, le chef des étourdis,
Et qui ne songea guère à gagner paradis.

IV

C'est ici le lieu de parler de la mésintelligence sourde qui exista toujours entre Voltaire et Piron, et dont il faut attribuer la cause à la méchanceté de l'un et à la susceptibilité de l'autre. Voltaire n'avait négligé aucune occasion de froisser Piron ou de lui nuire, soit au théâtre, soit dans ses relations privées, en tâchant, par exemple, de lui aliéner les bonnes grâces de la marquise de Mimeure, à laquelle il osa lire la fameuse ode, qu'un prêtre ne craindra pas lui-même, en haine de son auteur, de communiquer plus tard à Louis XV.

Piron avait donc des motifs sérieux de plainte contre

Voltaire, dont il se croyait du reste sincèrement et intrépidement l'égal : prétention qui fait sourire. Un jour, ayant jugé nécessaires quelques changements à sa tragédie de Fernand Cortez, *les comédiens lui citèrent, pour vaincre ses refus, l'exemple de Voltaire, qui, disaient-ils, corrigeait ses ouvrages au gré du public. « C'est bien différent, répondit Piron ; Voltaire travaille en marqueterie, moi, je jette en bronze. » Cette réponse est aussi énergique que peu modeste. Au surplus, aucune comparaison ne peut être établie entre deux poètes si différents de race, d'aspirations et d'instincts. Voltaire était un* Athénien *et Piron un* Gaulois. *Aussi bien il est juste de reconnaître que le Gaulois a un avantage incontestable sur l'Athénien, qui n'a jamais pu donner au théâtre une comédie* viable, *tandis que la* Métromanie, *« cette œuvre de génie », comme l'appelle Villemain, « vivra aussi longtemps, suivant Grimm, qu'il y aura un théâtre et du goût en France*[1] *». D'un autre côté, au témoignage du même critique, « personne n'était en état de soutenir un assaut avec Piron ; il avait la repartie terrassante, prompte comme l'éclair et plus terrible que l'attaque. C'était donc, à ce genre de combats à coups de langue, l'athlète le plus fort qui eût jamais existé nulle part.*

1. On ne saurait trop rappeler que cette pièce avait été refusée par les comédiens, comme le constate la note suivante de la main de Piron : « M. le comte de Maurepas, à qui j'ai dédié la *Métromanie*, que les comédiens avoient refusée, la fit jouer d'autorité. Ils en furent si fâchés, qu'après la nouveauté, ils furent dix ans sans la jouer ; et qu'elle seroit oubliée si Grandval n'en eût proposé la reprise, où il triompha, et triomphe encore. »

Voilà pourquoi M. de Voltaire craignait toujours la rencontre de Piron, parce que tout son brillant n'était pas à l'épreuve des traits de ce combattant redoutable ».

Or ce genre d'infériorité relative de la part de Voltaire ne devait pas peu contribuer à l'indisposer, à l'irriter contre Piron.

Du reste, il n'est pas hors de propos de rappeler ici que ce dernier avait composé la Métromanie *sous la forme d'une mystification à l'adresse de Voltaire, qui, de même que d'autres hommes de lettres, s'était enthousiasmé des poésies d'une prétendue demoiselle Malcrais de Lavigne, de la basse Bretagne, qu'il appelait la* nouvelle Sapho, *la* dixième Muse, *et à laquelle il dédia de très jolis vers, mais qui, au lieu d'être du sexe de la célèbre Lesbienne, était en réalité un gros et rusé avocat du Croisic, du nom de Desforges-Maillard, dont les compositions poétiques n'avaient été accueillies au* Mercure *que grâce au pseudonyme en question. Il vint à Paris pour remercier ses* adorateurs *et s'en faire personnellement connaître; mais leur amour-propre, cruellement blessé d'avoir été pris pour dupes, fit qu'ils ne lui trouvèrent plus ni esprit, ni talent. « Les éloges tombèrent avec le cotillon », remarque finement Piron, qui a fait dire à Francaleu, placé dans une situation à peu près analogue à celle de Desforges-Maillard, — poète nié et méconnu aussitôt que démasqué :*

Voilà de vos arrêts, messieurs les gens de goût !
L'ouvrage est peu de chose, et le nom seul fait tout.

Quels que fussent les menées *et* souterrains *à l'aide desquels, d'après Piron, Voltaire s'appliquait à* barrer *sa*

route[1], *il ne parvint point à lui* barrer *celle de l'Académie française. Piron y fut nommé tout d'une voix et succéda à Languet, archevêque de Sens; mais l'abbé d'Olivet mit obstacle à sa réception officielle en portant à Boyer, évêque de Mirepoix, la maudite ode, — son péché* mortel *et* immortel. — *Boyer eut la charité peu chrétienne d'aller en toute hâte la communiquer au roi; mais il fut puni par où il avait péché, car Louis XV, feignant de ne la point connaître, le força de la lui lire, ce qu'il fit avec force contorsions et grimaces, comme on doit le penser. Ce jour-là, Louis XV fut un grand roi; mais Piron perdit sa cause et ne fut pas admis parmi les immortels, ou les* invalides du bel esprit, *comme il les appelait. Heureusement il trouva un ami dévoué dans le président de Montesquieu, qui, par une démarche spontanée auprès de la marquise de Pompadour, lui obtint du roi, comme fiche de consolation, une pension annuelle de mille livres*[2]. *Piron prétendit d'ailleurs que son discours de réception eût été promptement fait. Il se serait levé en ôtant son chapeau et il eût dit : « Messieurs, grand merci! » Et le président du docte Aréopage aurait répondu sans se découvrir : « Monsieur, il n'y a pas de quoi. — En fin de compte, ajoutait-il en riant, il m'eût été bien difficile de faire penser trente-neuf per-*

1. *Mélanges des Bibliophiles*, t. IV. Lettres du 1er janvier 1733 au marquis de Senas d'Orgeval.

2. En annonçant cette nouvelle à son frère, le 17 août 1753, Piron lui disait :

La crosse m'a mis bas, le sceptre me relève.

Plus tard, il fit à cette occasion un couplet épigrammatique qui finit par les mêmes mots.

sonnes comme moi et j'eusse pu encore moins penser comme trente-neuf personnes. » Toutefois sa philosophie n'allait pas jusqu'à l'oubli, jusqu'au pardon des injures, et il se vengea de sa déconvenue académique par une épigramme, que quelques biographes croient avoir été dirigée contre l'évêque de Mirepoix, et qui, à notre avis, vise l'abbé d'Olivet. La voici ; c'est un modèle du genre :

Ci-gît maître Jobelin,
Suppôt du pays latin,
Juré piqueur de diphthongue ;
Endoctriné de tout point
Sur la virgule, le point,
La syllabe brève et longue ;
Sur l'accent grave et l'aigu,
Le circonflexe tortu,
L'U voyelle et l'V consonne.
Ce genre qui le charma,
Et dans lequel il prima,
Fut sa passion mignonne.
Son huile il y consuma ;
Dans ce cercle il s'enferma,
Et de son chant monotone
Tout le monde il assomma.
Du reste, il n'aima personne :
Personne aussi ne l'aima.

En définitive, tout le monde connaît l'épitaphe qu'il s'était faite et que nous possédons, écrite de sa main :

Ci-gît Piron, qui ne fut rien,
Pas même académicien.

C'est ainsi que les chagrins et les déceptions passaient à côté de lui, sans savoir par où le prendre. Sa gaieté

était toujours en haleine, intarissable, et cependant le lecteur sait qu'on se tromperait étrangement si l'on jugeait du bonheur de notre poète par cette espèce de fête perpétuelle qu'il se donnait à lui-même, à laquelle il conviait ses amis et où s'épanouissaient à l'envi son esprit et son cœur. A aucune heure de sa vie il n'a été véritablement heureux, et si, au milieu de ses tristesses secrètes, son enjouement est toujours resté le même, il le doit non à son insouciance ou à sa nature de bouffon[1], *— M. Arsène Houssaye a cru devoir lui infliger cette épithète, — mais à la fermeté de son esprit. Piron n'était ni insouciant ni bouffon. En l'étudiant de près, on lui découvre une mélancolie douce et contenue, une résignation calme et forte qui ferait honneur à plus d'un soi-disant philosophe de nos jours et dont la sévérité contrastait singulièrement avec les joies folles du dehors. Peut-être plus sensible que tout autre aux coups du sort, il portait gaiement sa misère, la regardait en face et vivait avec elle en bon compagnon. Néanmoins il était parfois impuissant à surmonter les dégoûts qui l'assiégeaient dans le silence de l'étude, et alors il en faisait la confidence à l'amitié. Il est aisé de s'en convaincre par la lecture de quelques-unes de ses lettres et par certaines pièces de vers qu'on trouvera plus loin.*

Quoi qu'il en soit, grâce à la Métromanie *et aussi, hélas! — faut-il le dire? — grâce à la fameuse ode,*

1. Nous n'ignorons pas que, dans une lettre adressée à La Harpe le 19 avril 1776, Voltaire appelle notre Bourguignon *Gilles Piron;* mais entre eux, c'était de bonne guerre, et Piron le lui rendait bien, ou le lui avait bien rendu de son vivant. car, à cette date, il n'existait plus.

ainsi qu'à quelques-unes de ses poésies fugitives et à ses bons mots, Piron s'était acquis un renom d'homme d'esprit et de talent qui devait flatter son amour-propre, sinon suffire à son ambition. La main se lasserait à retracer toutes les reparties soudaines et saisissantes, toutes les rencontres heureuses qui lui sont attribuées. Grimm a dit que Piron était « une machine à saillies, à épigrammes, à traits. En l'examinant de près, on voyait que ces traits s'entre-choquaient dans sa tête, partaient involontairement, se poussaient pêle-mêle sur ses lèvres, et qu'il ne lui était pas plus possible de ne pas dire de bons mots, de ne pas faire d'épigrammes par douzaines que de ne pas respirer ». On se rappelle que Piron ne pratiquait pas le pardon des injures; sensible aux froissements de l'amour-propre, il renvoyait le trait à qui l'avait blessé, et, chose étrange! il se faisait peu d'ennemis. Un de ses contemporains, qui, du reste, ne lui est pas toujours favorable dans ses appréciations, a écrit ceci : « Avec la facilité dangereuse dont Piron était doué de faire des épigrammes très mordantes et de s'en permettre beaucoup, il a eu l'avantage de ne point passer pour méchant. Il les composait et les récitait avec une gaieté franche qui les lui faisait pardonner. J.-B. Rousseau, avec un extérieur moins enjoué, une physionomie moins ouverte, excita plus de haine par les siennes. Il en devint la victime[1]. » *De son côté, Juvigny, qui, on s'en souvient, a vécu dans l'intimité de Piron, affirme que « sa malice était dans son esprit, non dans son cœur, que ni le fiel*

1. *Éloge de Piron. Nécrologie des hommes célèbres de France.* Paris, année 1774.

ni la calomnie n'ont empoisonné ses traits et qu'il avait la satire en horreur ».

Toutefois, pour notre part, nous avons été effrayé, lorsque nous avons publié ses Œuvres inédites, *de la quantité d'épigrammes que Piron a* éternuées, *pour employer une de ses expressions*[1], *bien que nous n'ignorions pas que cette espèce d'escrime littéraire était un besoin de l'époque, un simple jeu d'esprit qui avait gagné tous les rangs*[2].

On devrait écrire l'histoire de l'épigramme en France au XVIIIe *siècle, laquelle est peut-être plus encore celle du cœur humain que l'histoire de l'art et de la littérature.*

En effet, ce genre de polémique ardente entre des écrivains qui, généralement, ne se détestaient pas au fond et qui, à l'exemple des preux de Fontenoy, eussent échangé volontiers un salut avant d'en venir aux mains; cette passe d'armes moitié courtoise, moitié brutale, où étaient parfois également atteints l'honneur et l'amour-propre des champions; où chacun se relevait sanglant et meur-

1. Lettre de Piron au président de l'Académie de Caen, du 24 décembre 1755, insérée dans l'*Artiste* de 1830. Dans une autre lettre à Fontette, écrite un mois après, Piron disait que Voltaire était à ses derniers *hoquets* et lui à ses derniers *éternuements*. Il disait aussi de Voltaire, qui venait de communier, que c'était un homme sans caractère; qu'il craignait la grillade comme un... dindon.

2. Pour ne parler que de deux auteurs pris à partie par Piron, nous avons en portefeuille 54 épigrammes de lui contre l'abbé Desfontaines, et 32 contre Fréron : en tout 86 épigrammes, dont près des trois quarts étaient inédites et sont entrées dans nos publications de 1859 et 1866.

tri, mais gaiement et sans rancune; cette alternative singulière de colère et d'insouciance, de diffamation et d'oubli, nous semble si éloignée de nos mœurs actuelles et si instructive au point de vue du tempérament *littéraire des deux époques et du niveau moral des caractères, qu'il serait intéressant d'en marquer et d'en expliquer les différences, à l'aide d'une étude spéciale et raisonnée.*

Nous ne suivrons pas Piron dans les dernières années de sa vie, durant lesquelles il ne produisit aucun ouvrage saillant, sinon quelques poésies légères et la traduction en vers mâles et bien frappés des Psaumes de la pénitence, *ce qui revient à dire qu'il passait tour à tour du sacré au profane, et que s'il dînait encore volontiers avec les Grâces, il ne dédaignait pas de souper avec le roi David. Du reste, sa vue alors était presque éteinte. Mais il avait conservé son imagination riante et féconde, son esprit vif et prime-sautier, et, jusqu'à son dernier jour, il fut le causeur attachant et varié que nous savons et dont on aime à citer les bons mots sans pouvoir jamais les égaler.*

Il mourut à Paris le 21 *janvier* 1773, *âgé de quatre-vingt-trois ans et demi. Une chute hâta sa fin. Il laissa, avons-nous dit, ses manuscrits à Rigoley de Juvigny et son peu de bien à sa nièce, qui était mariée alors au musicien Capron, attaché à l'Opéra. Ce mariage avait été fait à l'insu de Piron; du moins Annette, par un sentiment de délicatesse, avait voulu en dérober la connaissance au vieillard, dont elle eût craint d'inquiéter la jalouse tendresse. Mais le malin bonhomme, quoique aveugle, y voyait assez clair pour deviner le secret de la petite comédie qu'on jouait autour de lui, et, de temps à autre, il disait : « Je rirai bien quand je serai mort. »*

Par ces mots il faisait allusion à son testament, qui, ouvert après son décès, portait en tête cette ligne, en majestueuses majuscules : « Je lègue à Nanette, ma nièce, femme de Capron, *etc.* »

Telle était la vengeance dont l'excellent vieillard s'était égayé par anticipation.

Personnification sincère de la gaieté gauloise, Piron a monté sa lyre au ton du fabliau et reproduit dans ses chants, avec autant de bonheur que d'originalité, la franchise un peu brutale et la bonhomie malicieuse de nos pères. Il s'inspire à la fois de Rabelais, de Clément Marot, de Villon, même de Montaigne, qu'il rajeunit et complète à sa manière et comme sans y prétendre. A notre sens, il est le dernier représentant de cette radieuse pléiade de poètes et de penseurs naïfs ou profonds, railleurs ou mélancoliques, qui a illustré le XVIe *siècle et dont la physionomie s'est effacée successivement sous nos mœurs positives et* affairées.

*On s'est demandé souvent si Piron mourut dans l'*impénitence finale littéraire, *c'est-à-dire s'il composa des poésies grivoises jusqu'à la fin de sa carrière.*

Nous avons vu tout à l'heure que, sur le soir de sa vie, sa muse passait volontiers du sacré au profane et qu'il s'accommodait au mieux de ce double culte. Or nous avons, écrites de sa main, des poésies égrillardes qui sont inédites et qui doivent le rester. Quelques-unes ont été transcrites dans les dernières années de son existence, — de 1760 *à* 1773, — *alors que, devenu presque aveugle, il ne pouvait écrire qu'en grossissant démesurément ses lettres et en tâtonnant pour ainsi dire. C'est là un indicateur chronologique qui ne peut tromper.*

Mais Piron a-t-il composé ces poésies à l'époque où elles ont été tirées au net ou n'a-t-il fait alors que les réunir en recueil, les ayant depuis longtemps en portefeuille, à l'état de brouillon? Telle est la question que l'on peut se poser, et, dans le dernier cas, il serait permis d'invoquer une atténuation en sa faveur : car ces gravelures seraient le regain de sa jeunesse ou, tout au plus, les reliefs de son âge mûr.

Le lecteur choisira entre ces deux hypothèses. Pour notre part, nous préférons Piron converti sur ses vieux jours aux rimes saines et polies à Piron, donnant, à plus de quatre-vingts ans, le triste spectacle d'un vieillard étourdi qui se croit encore dans l'âge des folies juvéniles et littéraires.

Au surplus, nous avons dit plus haut, en faisant pressentir que Piron avait commis d'autres irrévérences littéraires en dehors de la fameuse ode, qu'avec son organisation incandescente il n'avait pu traverser impunément la Régence et le règne de Louis XV.

Piron est un enfant de la grasse et verte Bourgogne, cette terre classique des joyeux buveurs et des bons vivants. Sa nourrice lui avait versé le vin du terroir, généreuse liqueur avec laquelle il a eu grand soin d'entretenir, à toutes les heures de sa vie, la passion, la verve, le feu sacré qui bouillonnait dans ses veines. Fidèle apôtre du plaisir, il le servait à sa manière et selon son tempérament. Chez lui, l'imagination était la qualité maîtresse; elle l'emportait dans les régions du sensualisme et le faisait païen. De là il avait la tête libertine, sans que son cœur cessât d'être honnête. Selon une expression heureuse de M. Édouard Fournier, Piron était un cynique

doublé d'un patriarche[1]. *Ses poésies décolletées ne sont point un reflet de ses mœurs, qui, à aucune époque, n'ont été dissolues et valaient mieux que celles de la plupart des hommes de lettres de son temps*[2]. *Il se rencontrait sur ce point, mais dans un sens diamétralement opposé, avec certains moralistes modernes, dont les écrits, empreints d'une haute austérité, contrastent fort avec les habitudes connues de leur vie privée. C'est un phénomène étrange, qui prouve que le talent et les mœurs sont séparés, qu'ils n'ont souvent rien de commun entre eux, et que tel qui compose des traités de vertu peut, en cachette et tout bas, courtiser le vice, et réciproquement.* Lasciva est nobis pagina, vita proba est. *Enfin, en se livrant au genre égrillard, Piron obéissait aux instincts de son esprit. La* gaudriole *était une des conditions de cette nature rabelaisienne, qui, assaisonnant tout au sel gaulois, — trop souvent au gros sel, — laissait tomber ses rimes folles sans malice, sans intention mauvaise, sans y songer, absolument comme un arbre se débarrasse des fruits qui le surchargent, sans s'inquiéter s'ils sont sains ou véreux.*

Du reste, malgré les fautes qu'il a pu commettre et la voie où il s'est complu, sa part est assez belle si, comme l'a dit Villemain, il est en tête *de tant d'hommes de talent et de beaux esprits qui ont illustré son siècle.* « *Il*

1. *Paris démoli*, p. 207.

2. Pour ne citer que deux exemples, nous dirons que Diderot, marié et père de famille, a vécu publiquement de longues années avec Mme de P*** et Mlle Voland, et que la comtesse de Rochefort disait un jour à Duclos : « Voici votre paradis : du pain, du vin, du fromage et la première venue. »

va seul, ajoute le savant et ingénieux critique, et il sera nommé quand on ne répétera plus que sept ou huit noms de ce XVIIIe *siècle, où tant d'hommes furent célèbres*[1]. »

Nous terminerons en constatant, avec M. Ludovic Lalanne, que « Piron ne fut jamais un incrédule, *et que dans ses vers, même les plus licencieux, on ne peut trouver de quoi l'accuser d'irréligion*[2] ».

Quant aux plaisanteries que, d'après Bachaumont, Piron, à l'article de la mort, aurait adressées au curé de Saint-Roch et à un autre prêtre venus successivement pour le confesser, outre que rien n'en établit l'authenticité, elles ne déposeraient en aucune façon contre son orthodoxie. Nous y verrions tout au plus le désir du malin vieillard de finir par un bon mot.

Au dire du même chroniqueur, aucun membre de l'Académie française n'assista au convoi de Piron, et, à cette occasion, un plaisant aurait fait courir le quatrain suivant :

Des Quarante, priés en vain à ton convoi,
Aucun des assistants ne vint grossir le nombre.
Ne t'en plains pas, Piron : c'est qu'ils avaient, ma foi,
Encor peur de ton ombre[3].

1. *Tableau de la littérature au* XVIIIe *siècle.*

2. *Athenæum français,* n° 5, 2 février 1852.

3. Il résulte d'une note étrange qu'on lit dans la *Correspondance* de Grimm, à la date de février 1755, que Montesquieu mourut « sans que le public s'en fût pour ainsi dire aperçu. Son convoi funéraire, ajoute-t-il, s'est fait sans personne; et Diderot est, de tous les gens de lettres, le seul qui s'y soit trouvé ».

V

Il nous reste à faire connaître le but et la composition du présent volume.

Cette publication a pour objet de remettre en lumière, sous une forme vive et saisissante, un certain nombre de poésies fugitives de Piron, — contes, épîtres, épigrammes, ponts-neufs, etc.

Nous n'avons eu que l'embarras du choix pour offrir au lecteur un bouquet varié, une gerbe verdoyante et fleurie, d'abord en glanant tour à tour dans l'édition de Rigoley de Juvigny et dans nos propres publications, c'est-à-dire dans les Œuvres inédites *et dans leur* Complément, *volumes où figurent des pièces qui jusqu'alors étaient inconnues du public; ensuite, comme surcroît d'intérêt, comme élément de curiosité tout à fait nouveau et imprévu, nous y avons ajouté quelques compositions entièrement inédites, que nous possédons et qui sont de la main même de Piron.*

En conséquence, nous avons divisé ce recueil en trois séries :

La première comprend un choix de poésies fait parmi celles que Rigoley de Juvigny a publiées en 1776.

Dans la seconde série, nous avons placé quelques-unes des poésies que nous avons publiées nous-même pour la première fois en 1859 *et* 1866, *et qui, par conséquent, ne se trouvent pas dans l'édition de Juvigny.*

Enfin, la troisième série présente un certain nombre des poésies inédites, *que nous avons en portefeuille et que nous avons choisies parmi celles qui sont assez sages pour être menées sans inconvénient dans le monde, laissant les plus folles à la maison ; car, ainsi que nous l'avons dit quelque part dans une circonstance analogue, l'inédit a ses pudeurs et le lecteur veut être respecté.*

On trouvera dans ce volume des compositions charmantes, où la verve le dispute à l'esprit, la malice à la bonhomie et l'humour au bon sens ; on y trouvera aussi des morceaux, où le nombre et l'harmonie ne résonnent pas toujours à l'oreille avec cet accord parfait, avec cette propriété élégante des termes qu'on rencontre en général dans les poètes châtiés du temps. C'est que Piron n'a rien de l'urbanité convenue des lettrés ses contemporains. Il disait de lui-même qu'il était un Scythe, *un* barbare *jeté au milieu de la nouvelle Athènes, et il est certain qu'il s'est mêlé pendant plus de cinquante ans à cette société polie et* agréablement *corrompue du* XVIIIe *siècle, sans être parvenu à adoucir les angles, les aspérités rugueuses de son langage et de son esprit. Peut-être ne l'a-t-il pas voulu, préférant rester lui-même. Il a, en effet, un langage à part,* sui generis, *un style qui lui est propre, surtout en prose, style parfois dur, martelé, présentant çà et là des longueurs, des superfétations, ce que l'on appelle des* landes. *Et, outre qu'il ne sait pas toujours s'arrêter à propos, chez lui le trait si piquant, si ingénieux, si nettement incisif, quand il s'en tient au premier jet, se dégage lent et embarrassé quand il s'y applique et le travaille. C'est dire que, abondant, énergique, étincelant d'entrain et d'audace, il a les défauts de ses brillantes*

qualités. Mais où trouver plus d'enjouement, plus de vie, plus de relief et en même temps une plus mâle philosophie que dans certains de ses écrits, dans les plus frivoles même en apparence? Il a presque toujours l'accent du cœur et le son de l'âme, *si l'on peut dire, et lorsque cette précieuse qualité lui fait défaut, — ce qui est rare, — il a l'abandon, la naïveté, la familiarité qui prennent parfois sous sa plume une teinte de tristesse douce, aussi touchante peut-être que la vraie sensibilité et, à coup sûr, plus communicative que cette sensiblerie de convention dont tant d'écrivains font abus pour cacher la sécheresse de leur cœur ou l'indigence de leur esprit.*

Nous finirons en répétant ici ce que nous avons dit ailleurs et ce qui résume notre opinion définitive sur le vieux poète gaulois, c'est que Piron est resté dans la littérature de son temps une physionomie originale, une individualité, *ce qui vaut mieux que la meilleure copie.*

VI

Piron est un des écrivains du XVIIIe *siècle dont les productions ont été le plus fréquemment imprimées en France et à l'étranger, soit ostensiblement, soit d'une manière furtive; mais dans certaines de ces publications, on a inséré des compositions qui ne sont pas de lui*[1]. *Sans*

1. A ce sujet, Quérard fait remarquer qu'une tragédie en un acte et en vers, pièce obscène et souvent imprimée sous

compter les contrefaçons, de très nombreuses éditions ont été faites sous les titres suivants : Poésies choisies, Œuvres badines, Poésies diverses, Théâtre, Œuvres complètes, Œuvres inédites, Complément des Œuvres inédites, *etc., d'où il résulte que la bibliographie de notre auteur n'est pas facile à établir. Toutefois nous y avons apporté nos soins et nous présentons avec quelque confiance au lecteur le fruit des recherches auxquelles nous nous sommes livré.*

1726. — *Lettre d'un Savoyard à un de ses amis,* au sujet de la tragédie de *Pyrrhus* (de Crébillon) et de sa critique. Paris, in-8°.

Cette lettre a été réimprimée dans le tome XIII des *Amusements du cœur et de l'esprit,* et dans le tome VII des *Œuvres complètes* de Piron.

1730. — *Callisthène,* tragédie en cinq actes. Paris, Ve Mergé, in-8°.

1732. — *La même.* La Haye, Antoine Van Dole, in-8°.

1732. — *Chiffonnier* (le) *du Parnasse,* ou *Poésies nouvelles,* de divers auteurs. Amsterdam (Paris), in-12.

1733. — *Gustave Wasa,* tragédie en cinq actes. Paris, Le Breton, in-8°.

Cette pièce a été réimprimée plusieurs fois, notamment à Utrecht, chez Étienne Néaulme. 1733, in-12, et à Paris, en 1826, chez

le nom de Piron et intitulée : la *Nouvelle Messaline,* est de Grandval. Mais Quérard lui-même attribue par erreur à Piron une parade intitulée : *le Marchand de m...,* comprise dans le *Théâtre de la Foire* (1756, 3 vol. in-12). Cette pièce est du comte de Caylus, à qui Piron a adressé, à cette occasion, une épigramme que nous avons, écrite de sa main.

Sanson, in-32. L'édition in-32 fait partie du *Répertoire dramatique en miniature.*

1734. — *Courses de Tempé* (les), pastorale en un acte et en vers. Paris, Le Breton, in-8°.

1738. — *Fils ingrats* (les), comédie en cinq actes et en vers. Paris, chez Prault fils, in-8°.

Cette pièce avait été imprimée une première fois, en 1729, chez la veuve Mergé, in-8°.

1738. — *Métromanie* (la), comédie en cinq actes et en vers. Paris, Le Breton, in-8°.

Parmi les éditions nombreuses dont cette pièce a été l'objet, nous citerons les suivantes : Paris, Duchesne, 1756, in-8°; Paris, veuve Duchesne, 1769, in-8°; Paris, Belin et Brunet, 1788, in-12, Paris, veuve Duchesne et fils, 1791, in-12; Paris, Louis, 1796, in-8°; Paris, Barba, 1818, in-8°; *ibid.*, 1827, in-32; Paris, Adolphe Delahaye, 1857, in-18; Paris, Garnier frères, 1866, in-18.

Les meilleures pièces de Piron ont été insérées dans les diverses éditions du *Répertoire du Théâtre-Français.*

1744. — *Bâtiment de Saint-Sulpice* (le), ode. Paris, Coustelier, in-8°.

1744. — *Temple de Mémoire* (le), poème allégorique. Paris, in-8°.

1744. — *Les deux Tonneaux*, poème allégorique. Paris, in-8°.

1744. — *Fêtes de l'Hymen* (les) ou *la Rose*, opéra-comique en un acte, avec le Prologue; le tout en prose, mêlé de vaudevilles. Bruxelles, sans nom d'imprimeur, in-8°.

Une réimpression a été faite en 1746, in-8°, sans noms de lieu ni d'imprimeur.

1744. — *Chansons sur le retour du roi.* Sans noms de lieu ni d'imprimeur. In-12.

1745. — *Louisiade* (la), poème héroïque, in-4°.

1748. — *Danchet aux Champs-Élysées.* In-4°.

1757. — *Fernand Cortez,* tragédie en cinq actes. Paris, Duchesne, in-8°.

1758. — *Œuvres* (de théâtre), avec figures en taille-douce, d'après les dessins de Cochin. Paris, N.-B. Duchesne, 3 vol. in-12.

Cette édition ne renferme que six pièces, qui avaient été imprimées séparément : l'*École des Pères,* ou les *Fils ingrats,* comédie; *Callisthène,* tragédie; les *Courses de Tempé,* pastorale; *Gustave Wasa,* tragédie; la *Métromanie,* comédie; *Fernand Cortez,* tragédie, et six préfaces qui n'avaient point encore paru.

1760. — *Un Vieillard à ses compatriotes,* héroïde, in-8°.

1766. — *Feu M. le Dauphin à la nation en deuil.* In-4°.

1775. — *Poésies diverses.* Neufchâtel, in-8°.

Cette édition a été réimprimée à Neufchâtel en 1793, in-8°.

1776. — *Œuvres complètes,* publiées avec un discours préliminaire et une vie de Piron, par Rigoley de Juvigny. Paris, de l'imprimerie de Michel Lambert, 7 vol. in-8°.

1776. — *Les mêmes,* même année, même imprimeur, 9 vol. in-12.

1787. — *Poésies diverses* ou *Recueil de différentes pièces de Piron,* pour servir de suite à toutes les éditions d'où l'on a supprimé les ouvrages libres de ce poète. Londres, de l'imprimerie de Williams Jackson, in-8°.

Ce volume, ou celui portant le même titre et qui a été imprimé Neufchâtel en 1775 (voir ci-dessus), se joint à l'édition des *Œuvres complètes* (c'est-à-dire des *Œuvres permises*) de Piron, publiées par Rigoley de Juvigny.

1802. — *Œuvres choisies.* Paris, Fournier, 2 vol. in-32.

Cette édition fait partie de la *Bibliothèque du voyageur.*

1806. — *Les mêmes,* précédées d'une Notice historique sur la vie et les écrits de Piron, par J.-B. Pujoulx. Paris, Guillaume, 3 vol. in-18.

1810. — *Les mêmes.* Édition stéréotype. Paris, F. Didot, 3 vol. in-18.

1811. — *Chansons joyeuses de Piron, Collé et Gallet.* Paris, Philippe, in-64.

1821. — *Œuvres choisies.* Paris, Mesnard et Desenne, 2 vol. in-18.

1823. — *Œuvres choisies,* précédées d'une Notice historique sur sa vie et des jugements de nos plus célèbres critiques. Paris, de l'imprimerie de Crapelet, Hautcœur et Gayet jeune, 2 vol. in-8°, ornés d'un portrait et d'un fac-similé.

1826. — *Les mêmes.* Paris, Lemoine, 3 vol. in-32.

1826. — *Chansons des rues sur le retour du roi Louis XV et sur son heureuse arrivée à Paris, en* 1744. Paris, de l'imprimerie de F. Didot, in-8° de 136 pages. Imprimées à trente exemplaires pour la *Société des bibliophiles.*

1829. — *Lettres de Piron à Hugues Maret, de Dijon.* Paris, de l'imprimerie F. Didot, in-8° de 8 pages. Tirées à trente exemplaires pour la *Société des bibliophiles.*

1831. — *Œuvres badines.* Paris, chez les marchands de nouveautés, in-18.

Autre édition, en 1832, précédée d'une Notice sur la vie de l'auteur.

1831. — *Voyage de Piron à Beaune,* accompagné de notes historiques et d'un préliminaire, par G. Peignot. Dijon, de l'imprimerie de Charles Brugnot, éditeur, in-8° de 52 pages.

Peignot a fait ajouter à vingt exemplaires seulement un *Compliment des dames poissardes de Paris au roi,* en 1774. Complément composé par Piron et qui avait paru déjà dans les *Mélanges de la Société des bibliophiles.*

1833. — *Œuvres badines,* édition de luxe. Paris, chez les marchands de nouveautés, in-18.

1835. — *Les mêmes.* Troyes, Baudot, in-18.

1847. — *Voyage de Piron à Beaune, Dijon, Lagier.* Paris, Ledoyen, in-8° de 96 pages.

1857. — *Œuvres choisies.* Paris, Delahaye, in-18.

1859. — *Œuvres inédites* (prose et vers), accompagnées de lettres également inédites adressées à Piron par Mlles Quinault et de Bar. Publiées sur les manuscrits autographes originaux, avec une introduction et des notes par Honoré Bonhomme. Édition ornée de trois fac-similés. Paris, Poulet-Malassis et de Broise, in-8° et in-18.

1860. — *Lettres d'Alexis Piron à M. Maret,* secrétaire de l'Académie de Dijon. Lyon, Louis Perrin, in-18 de 81 pages.

Cinq des treize lettres qui composent ce recueil avaient déjà été publiées par nous dans les *Œuvres inédites,* et d'après les originaux; un anonyme a jugé convenable de les reproduire *in extenso,* sans y être autorisé. Ces lettres sont les XXXII, XXXIV, XXXVIII, XL et XLIII des *Œuvres inédites.*

1863. — *Voyages de Piron à Beaune.* Seule relation complète et en partie inédite, accompagnée, pour la première fois, de toutes les pièces accessoires.

Publiés sur les manuscrits autographes originaux, avec une introduction et des notes par Honoré Bonhomme. Paris, chez Jules Gay, in-32.

1866. — *Complément aux Œuvres inédites* (prose et vers). Publié sur documents authentiques et manuscrits autographes, avec une introduction et des notes par Honoré Bonhomme. Paris, Ferdinand Sartorius, in-18.

1866. — *Œuvres choisies.* Paris, Garnier frères, in-18.

On cite encore deux éditions des *Œuvres choisies* de Piron, l'une sous ce titre, 2 vol. in-18, l'autre sous celui de *Chefs-d'œuvre*, 4 vol. in-18.

Quelques opuscules de Piron ont été imprimés dans les Voyages en France et autres pays. *On trouve quelques-unes de ses lettres dans les* Lettres inédites *de Buffon, J.-J. Rousseau, Voltaire et autres, adressées à l'Académie de Dijon, et accompagnées de notes historiques et d'explications par C.-X. Girault. Paris, Dijon, Delaunay et Gaulard-Marin,* 1809, *in*-18.

HONORÉ BONHOMME.

LISTE DES BUSTES

ET

DES PORTRAITS DE PIRON

Maurin ; lithographie.
Planson ; lithographie.
Hamilion, *pinx.;* Bumphry, *fecit.;* gravé par Duhamel.
H. Grevedon, *del.*
C. N. C., *del.;* Hoin, 1786.
Deveria, *del.;* Bretonnier, *sculp.*
Bernardi.
Auguste Saint-Aubin, *del.;* Billi, *sculp.*
Bovinet, *sculp.*
Delaunay, *sculp.*, d'après Caffiéri.
Delpech ; lithographie.
Galerie de Versailles ; buste.
Ribault, *sculp.*, gravé par Aug. Saint-Aubin, d'après Caffiéri.
Dessiné et gravé par Ambroise Tardieu.
Buste avec emblèmes. Dans un carré, Alexis Piron, sur des nuages ; gravure par Couché.
Deux gravures par Delvaux.

Geoffroy; gravure de Gounet.

Auguste Saint-Aubin, *del.;* Ingout junior, *sculp.*

Auguste Saint-Aubin, *pinx.;* Landon.

Deux dans un ovale, Alexis Piron. Sans nom d'artiste.

Trois dans un ovale, avec emblèmes. Sans nom d'artiste.

Un portrait en pied, in-18. Sans nom d'artiste.

Gravé sur acier par Scriven, d'après Hamilton.

Buste de Caffiéri, placé au foyer de la Comédie française.

Deveria, *del.;* Leclerc, *sculp.* en pied. Piron est assis à côté d'une vieille femme à genoux. Épisode de la madone d'Auteuil.

Piron à Auteuil, en pied, sans nom d'artiste, avec un vieillard et une vieille femme à ses côtés.

Dîner chez Piron, où figurent également à table Collé et Gallet. Jeaurat *fecit.*

Cochin; portrait de Piron jeune, de profil, in-18.

Un portait en pied, sans nom d'artiste, in-4°. Piron parle à l'abbé Desfontaines : le premier est de trois quarts, le second de profil. C'est probablement la mise en scène de cette anecdote où l'abbé, voyant Piron richement vêtu, s'écria : *Quel habit pour un tel homme!* A quoi Piron répondit, en mettant la main sur la soutane de l'abbé : *Quel homme pour un tel habit!*

LISTE

DES

PIÈCES DE THÉATRE

AUXQUELLES PIRON

A SERVI DE TEXTE OU DE PRÉTEXTE

1792. — *Piron avec ses amis* ou *les Mœurs du temps passé*. Comédie en un acte, mêlée de vaudevilles, par Deschamps. Jouée sur le théâtre du Vaudeville. Paris, imprimerie de la rue Mêlée; chez Maret, libraire, palais de l'Égalité, et chez les marchands de nouveautés; in-8° de 44 pages.

Collé et Gallet ont un rôle dans cette pièce, qui a pour canevas l'aventure bien connue des trois amis chez le commissaire.

9 fructidor an VIII. — *Piron à Beaune*, ânerie anecdotique en un acte et en prose, mêlée de couplets, par Armand Gouffé et George Duval. Représentée sur le théâtre des Troubadours en germinal et remise au théâtre Montansier-Variétés le 9 fruc-

tidor. Paris, chez André, imprimeur-libraire, rue de La Harpe; in-8° de 36 pages.

La fameuse querelle de Piron et des Beaunois a défrayé cette bluette, qui n'est pas sans sel, sans gaieté.

12 prairial an XII. — *Piron aveugle,* comédie anecdotique en un acte et en vaudevilles, par Jacquelin et Rigaud. Jouée sur le théâtre des Variétés-Montansier. Paris, chez Hugelet, imprimeur, rue des Fossés-Saint-Jacques, in-8° de 24 pages.

La donnée de cette pièce, qui est froide et plate, repose sur le mariage secret de la nièce de Piron avec le musicien Capron.

22 novembre 1806. — *Gallet* ou *le Chansonnier droguiste,* comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles, par Moreau et Francis. Représentée sur le théâtre Montansier. Paris, chez Léopold Collin, rue Gît-le-Cœur, in-8° de 50 pages.

Piron a un rôle saillant dans cette petite comédie, qui est plaisante et assez bien conduite.

9 avril 1810. — *La Vieillesse de Piron,* comédie en un acte, en prose, mêlée de vaudevilles, par Bouilly et Joseph Pain. Représentée sur le théâtre du Vaudeville. Paris, chez Barba, libraire, Palais-Royal, in-8° de 52 pages.

Collé, Panard et la nièce de Piron figurent dans cette pièce qui est lestement enlevée et qui a de nouveau pour sujet le mariage secret d'Annette Soisson.

29 juillet 1810. — *Piron chez Procope,* vaudeville en un acte, par Pélicier et Mlle Minette. Représenté sur le théâtre du Vaudeville. Paris, chez Mme Mas-

son, libraire; imprimerie de J.-B. Sajou, in-8° de 32 pages, avec portrait.

Collé et Gallet ont un rôle dans cette pièce, où il s'agit de faire renoncer un avocat beaunois, du nom de Sotenrobe, à son mariage avec la fille de Procope, qui la lui a promise et qui s'en repent. Couplets vifs, bien troussés, action piquante et gaie.

2 décembre 1811. — *Laujon de retour à l'ancien Caveau,* vaudeville en un acte, par les convives du Caveau moderne. Joué sur le théâtre du Vaudeville. Paris, chez Delavigne, in-8° de 47 pages, avec portrait.

Les auteurs se sont proposé de passer en revue et de remettre en scène les habitués les plus célèbres de l'ancien Caveau : Piron, Laujon, Collé, Panard, Voisenon, Vadé, etc., et de leur faire tenir à tous un langage qui tend à la glorification de Laujon et de ses œuvres.

4 juillet 1865. — *La Jeunesse de Piron,* comédie en un acte, par Hugot et de Bruges, mise en scène de M. A. Vizentini. Jouée sur le théâtre du Vaudeville. Paris, Dentu, in-18 de 36 pages.

Cette pièce n'a ni entrain, ni gaieté. Il s'agit de la fameuse ode dont Piron nie et accepte tour à tour la paternité, sans plus de raison dans un cas que dans l'autre. Dialogue pâle, intrigue faible, pour ne pas dire nulle.

PREMIÈRE SÉRIE

POÉSIES DIVERSES

TIRÉES DES

ŒUVRES COMPLÈTES

PUBLIÉES EN 1776

par

RIGOLEY DE JUVIGNY

ÉPITRES

ÉPITRES

A MADEMOISELLE CHÉRÉ

A Saint-Ouen, 1732.

O BEL objet désiré
Du plus amoureux des hommes !
O mon aimable Chéré,
Que n'êtes-vous où nous sommes !
Jamais plus juste désir
N'anima mon cœur sincère :
Les belles, faites pour plaire,
Sont faites pour le plaisir ;
Et c'en est ici l'asile,
De ces plaisirs tant aimés.

La paix les tient renfermés
Dans ce prieuré tranquille.
Hier, il en étoit plein :
J'en vois naître aujourd'hui mille :
Mille y renaîtront demain.
Je n'y ressens qu'un chagrin,
C'est que le temps soit mobile,
Et que son sable inhumain
Trace déjà le chemin
Qui nous ramène à la ville.

Décrirai-je ces plaisirs
Que rappelle chaque aurore,
Plus riants que les zéphyrs,
Quand ils vont caresser Flore ?
Mais pourquoi les peindre ? Hélas !
Un seul mot les rend croyables
Et vante assez leurs appas.
Ils m'ont rendu supportables
Des lieux où vous n'étiez pas.

Je veux toutefois les peindre
Pour occuper mon loisir :
Y puissé-je réussir
De manière à vous contraindre
A venir vous éclaircir
Par le propre témoignage
Des beaux yeux qu'on désira!
Des plaisirs, en ce cas-là,
Parfait seroit l'assemblage :
Les peigne alors qui pourra !

De quatre heureux personnages
Que nous nous trouvons ici,
Deux sont fous, et deux sont sages.
Providence en tout ceci;
Mélange qui, Dieu merci,
Sans relâche nous ballotte,
Et nous promène à grands pas
Du compas à la marotte,
De la marotte au compas.
Figurez-vous le tracas
D'un quatrain de cette espèce,
Et voyez courir sans cesse
La sagesse après les rats,
Les rats après la sagesse.
Tantôt les règles en jeu,
Et tantôt les purs caprices.
Voilà quant aux gens du lieu;
Voici quant à ses délices.

Sachez que premièrement
Le prioral ermitage
Consiste en un bâtiment
Mal conçu pour l'ornement,
Très bien conçu pour l'usage.
Tout s'y resserre ou s'étend
Selon son juste mérite;
C'est pour cela, dit l'ermite,
Que le réfectoire est grand,
Et la chapelle petite.
Aussi l'heureux parasite,
De la cave au galetas,

Voit cette sentence écrite :
Courte messe, et long repas.
Rien ne manque aux délicats :
Table en entremets féconde,
Cave où le nectar abonde,
Et la glacière à deux pas ;
Les lits les meilleurs du monde ;
Plume entre deux matelas,
Doux somme entre deux beaux draps ;
Un calme dont rien n'approche ;
Jamais le moindre fracas
De carrosses, ni de cloche :
Paix, bombance, liberté ;
Liberté, sans anicroche.
L'horloge, à la vérité,
Qui voudra nous le reproche !
Rarement est remonté,
Mais non pas le tournebroche.

Une autre félicité,
Après *Bénédicité*,
C'est de voir, par la fenêtre
De notre salle à manger,
Cueillir dans le potager
La fraise qui vient de naître ;
De voir la petite faux
Moissonner, à notre vue,
Là de jeunes artichauts ;
Ici la tendre laitue,
Le pourpier et l'estragon,
Qui, tout à l'heure en salade,

Va piquer, près du dindon,
L'appétit le plus malade.

Du même endroit, nous voyons
Venir l'innocence même,
Lise qui, sur des clayons,
Nous apporte de la crème,
Blanche un peu plus que sa main,
Mais moins blanche que son sein,
Et que la perle enfantine
D'un ratelier des plus nets,
Que ne touchèrent jamais
Capperon, ni Carmeline [1].

C'est elle aussi qui, le soir,
En cent postures gentilles
(Où, sans jupe ni mouchoir,
Vous seriez charmante à voir),
Dresse et redresse nos quilles :
Jeu tout des plus innocents,
Où, pour aiguiser nos dents,
Quand la faim nous abandonne,
Nous nous exerçons un temps,
Avant que le souper sonne.

Le quiller est dans un bois
Qui touche à la maisonnette,
Bois d'une beauté complète,
Triste et charmant à la fois ;

1. Fameux dentistes.

Bois qui peint ces lieux terribles,
Où loin des profanes yeux,
Nos druides et leurs dieux
Se rendoient inaccessibles
A nos crédules aïeux;
Mais dans ces cantons paisibles
Et moins superstitieux,
Bois, où l'amour a des armes
A qui l'austère pudeur
Se soumettroit sans alarmes;
Bois où, même avec douceur,
Dans les plus cruels malheurs,
L'amant verseroit des larmes;
Bois, où tout, jusqu'à l'horreur,
Pour un cœur tendre a des charmes.
Là, dans le sein du repos,
L'âme s'égare et s'oublie;
Sa douce mélancolie
Transforme des lieux si beaux
Et n'en fait qu'un seul enclos
D'Amathonte, de Paphos,
De Cythère et d'Idalie.

Jamais, en effet, l'Amour
Ne trouveroit un séjour
Plus propre à son badinage.
Qu'il y seroit amusé!
Car, je le sais par usage,
C'est un enfant avisé;
Dans un quinconce, il est sage;
Mais plus l'endroit est sauvage,

Plus il est apprivoisé.
Disparoissez, lieux superbes,
Où rien ne croît au hasard,
Où l'arbre est l'enfant de l'art,
Où le sable, au lieu des herbes,
Nous attriste le regard;
Lieux, où la folle industrie
Arrondit tout au ciseau;
Où rien aux yeux ne varie,
Où tout s'aligne au cordeau
De la froide symétrie
Et de l'ennuyeux niveau!

Ici l'auguste nature,
Dans toute sa majesté,
Offre une vive peinture
De la noble liberté.
Sublime et toujours nouvelle,
Sous l'œil elle s'embellit;
Sa variété révèle
Une ressource éternelle
Que jamais rien ne tarit;
Qu'en ce point l'art est lôin d'elle!
Son chef-d'œuvre se décrit;
Mais la beauté naturelle
Reste au-dessus du récit.

Sous l'épais et haut feuillage
De ce bois qu'ont révéré
Le temps, la hache et l'orage,
De l'engageante Chéré

Je me retrace l'image.
Ah! qu'au fond de ce bocage
Son aspect seroit charmant!
Le beau lieu! l'heureux moment!
Que de fleurs sur son passage!
Que de soupirs éloquents!
Que les gages de ma flamme
Seroient tendres et fréquents!
Mais où s'égare mon âme?
O bel objet désiré
Du plus amoureux des hommes!
O mon aimable Chéré,
Que n'êtes-vous où nous sommes!

A MONSIEUR LE COMTE

DE SAINT-FLORENTIN

Oui, mon digne, mon vrai, mon bien-aimé seigneur,
Puisqu'à vous seul je dois le bonheur de ma vie,
Bonheur qui vint d'avoir eu place en votre cœur,
Et place préférable à la place d'honneur,
Que deux fois de son gré m'offrit l'Académie,
Et que me barra deux fois
La maligne Jalousie,
Par le secours de la voix
Du prélat de *Mirepoix*,
Dupe de l'Hypocrisie
Pleurante au pied de sa croix.
Souffrez qu'à ce début, où je bats la campagne,
Je joigne le récit d'un bien plus mauvais tour,
Que dans le même temps, et dans une autre cour,
On me jouoit en Allemagne.
Ce fut en Prusse, où le roi,
Ce jour n'ayant guère à faire,
Et sachant cette misère,

Sans penser plus mal de moi,
S'enquit de mon caractère.

Sire, lui dit son chambellan,
Crâne à cervelle détraquée,
Foulant aux pieds Bible, Alcoran,
Synagogue, église, mosquée,
Tiare, éphod et turban,
Jérusalem, Genève et Rome,
Et qui, ministre de Satan,
Dans cet esprit-là nous assomme
De mille écrits affreux par an.

Sire, dit donc le charlatan,
Vous vous informez là d'un homme
Dont voilà les vers les meilleurs,
Et qui ne vaut pas qu'on le nomme.
On m'en a dit du bien d'ailleurs,
Reprit le prince débonnaire.
Oui, dit mon honnête adversaire :
Il a bien quelque esprit; mais il n'a point de mœurs.
Point de mœurs! s'écria le roi : *c'est autre affaire!*
Ne m'en imposez-vous en rien?
Car vous autres auteurs, vous ne vous aimez guère.
Je dis vrai, foi d'homme de bien!
Foi de gentilhomme ordinaire,
De chambellan et de chrétien :
Pour tout dire, foi de V***.
Se fit-il croire, ou non, par le prince étranger?
C'est pour moi lettre close, et de quoi m'affliger :
Les lettres des témoins de qui je tiens l'histoire

M'ont laissé cet os à ronger.
Je le ronge : mais sans en moins manger, ni boire.
A quel propos, Binbin, tous ces longs propos-ci,
Me direz-vous? monseigneur, le voici.
C'est qu'un propos nuisible, un fâcheux témoignage
A des ailes, va loin, fait toujours bon voyage;
Et près du sage même a parfois réussi,
Surtout l'auteur étant du ton de celui-ci,
Remuant ciel et terre, et faisant peste et rage
Contre le moindre objet qui lui fait quelque ombrage
Philosophe sans mœurs lui-même, et sans merci,
Tranchant du rare personnage,
Et prétendant doubler la noble image
Du philosophe Sans-Souci.
Quiconque est assez ridicule
Pour s'afficher un incrédule,
Et scandaleux avec ennui,
Peut, de son propre honneur, se jouer comme lui;
Se fera-t-il un scrupule
De se jouer de celui
D'autrui?
Or quel est cet autrui? C'est Binbin : c'est moi-même,
Rimeur ainsi que lui; quelquefois son rival;
Qui, n'ayant que vingt ans, par un début fatal,
Du chaste rigoriste attirant l'anathème,
Ai sur moi donné prise à qui me veut du mal.
Ma muse éternua l'amoureux décalogue,
Folâtre et bachique impromptu,
Dont tout le monde est rebattu :
Peccadille frivole, à cet âge analogue,
Qui malheureusement aux rieurs a trop plu,

Et qui, par eux, eut plus de vogue
Que le jaloux despote et moi n'eussions voulu.
L'ivresse de Noé lui fut-elle fatale ?
Son corps de pied en cap à nu
Dut causer un plus grand scandale ;
Et le bon patriarche en a-t-il moins valu ?
A toute outrance l'on m'attaque
Pour avoir à table, où tout rit,
Célébré du dieu de Lampsaque
La gloire, le culte et le rit.
Je ne mis à l'hymne folle,
Jeunesse et vin de concert,
Que le temps de la parole
Et que celui du dessert.
Tout cela de rien ne sert.
Soixante ans d'écrits sans licence,
De vie, où régna la décence,
Ne me sauroient mettre à couvert
De ce moment sans conséquence.
Binbin sans mœurs ! conscience
Qu'au moins, dans leurs faussetés
Les détracteurs effrontés
Mettent quelque vraisemblance.
Le vieux proverbe dit bien :
Qui dit trop, ne prouve rien.
Sans mœurs, moi ! quelle apparence !
Moi, qui, fou de l'innocence,
N'aimai que simplesse et ris !
Moi, dis-je, qui, solitaire,
De fanfreluches épris,
Et berger visionnaire,

Me fis en l'air des Iris,
Jugeant plus imaginaire,
La volupté mise à prix
Par le sexe mercenaire,
Dangereuse d'ordinaire :
Pourtant la seule Cypris,
Qu'idolâtrent à Paris
Le gueux, le millionnaire,
Le vert-galant, le Rigris,
L'imberbe et l'octogénaire !
Enfin moi, qui, pauvre hère,
Peu soucieux de mépris,
De gloire, ni de salaire,
Ai vécu loin du vulgaire,
Plus encor des beaux esprits,
Et presque sans luminaire,
Nez et front sur mes écrits.
Ainsi fait, *ventre-saint-gris!*
Eussé-je voulu mal faire,
Par où m'y serois-je pris ?
Mesurez donc mieux vos cris,
Méchants, ou sachez vous taire.
Que n'étiez-vous là, monseigneur !
Vous, fait pour éclairer les têtes couronnées,
Quand le subtil imposteur,
Pour un moment, vers l'erreur
Par hasard les a tournées.
Ce n'est pas lui qui parle à votre majesté,
Eussiez-vous dit au roi : c'est l'étrange manie
Qu'il a de nuire à qui ne l'a pas exalté,
Ni plié le genou devant son haut génie.

Les vrais fabricateurs de cette calomnie
Sont *Zaïre, Tancrède,* et *Mérope* en crédit,
Qui veulent mettre en interdit
Gustave et la *Métromanie.*
L'homme simple et naïf, qu'on défigure ici,
N'a pas, je l'avouerai, des vertus monacales :
Mais il en a de morales,
Qui valent bien celles-ci.
Entre autres une rare,
En ce siècle barbare,
De masques et d'ingrats;
Et votre bienfaisance
Ne m'en dédiroit pas :
C'est la reconnoissance.
Il en est plein : je suis armé
Contre qui diroit le contraire,
Car il m'a toujours plus aimé
Que le bien que j'ai pu lui faire.
En ceci, monseigneur, vous auriez attesté
La vérité constante et pure.
Sur vos bienfaits, tant grands ont-ils été,
Le bienfaiteur l'a toujours emporté.
C'est où, dès mon début, je prétendois conclure.
L'esprit, sans pour cela que le cœur en murmure,
A pesé l'un et l'autre point :
La gratitude a sa mesure,
Et l'attachement n'en a point.
La raison en est bien claire
Et facile à concevoir :
La gratitude est du devoir,
L'attachement est volontaire.

A MADAME

DE BOULLONGNE

Qui se plaignoit de l'insomnie,
et ne pouvoit s'endormir qu'un livre à la main;
en lui envoyant
une lanterne de nuit et de chevet.

Vous vous plaignez, belle Uranie,
Et ne vous plaignez pas pour rien :
C'est un grand mal que l'insomnie,
Car le sommeil est un grand bien.
Par le secours de la lecture
Vous espérez vous en tirer;
Mais vous ne pouvez ignorer
Que lire, pendant qu'elle dure,
Ne sert qu'à la faire durer.
Avouez que votre esprit l'aime,
Et, sans vous en apercevoir,
Que vous l'entretenez vous-même
Par la démangeaison extrême
Que vous avez de tout savoir.
De tout savoir! et pourquoi faire?

Qu'auriez-vous plus qu'auparavant ?
Quoi que sache le plus savant,
Vous savez mieux : vous savez plaire.
Plus d'une qui, sur ce grand point,
N'aura jamais, n'eut et n'a point
L'honneur d'être votre pareille,
Fière de ses simples attraits,
Vit satisfaite à moins de frais,
N'a d'autre souci qui l'éveille
Que celui d'avoir le teint frais,
L'œil brillant, la bouche vermeille,
Et pour cela, ne lit jamais,
Dîne, soupe, se couche en paix,
Et dort sur l'une et l'autre oreille.

Mais puisqu'enfin c'est votre goût,
Qu'aux champs, à la ville, partout,
Sans lire vous ne sauriez vivre,
Et que sur le chevet surtout,
A la main il vous faut un livre,
Pour mettre à profit les instants,
Que le sommeil tarde à se rendre,
Où, tandis qu'il est chez vos gens,
Vous vous ennuyez à l'attendre :
Je ne m'oserois plus répandre
En un trop long raisonnement,
Et je soumets mon sentiment
A la raison qui vous gouverne.
Lisez. Que j'ose seulement,
Moi, petit esprit subalterne,
En présentant cette lanterne,

Hasarder un petit conseil
Qui, si vous cherchez le sommeil,
N'est rien moins qu'une baliverne.

Attendant l'effet du pavot,
Gardez-vous au moins d'un Voltaire,
D'un Montesquieu, d'un Tannevot [1],
De tel autre qui peut trop plaire :
C'est moins remède que venin;
Morphée étant, quand on l'appelle
Avec tels appeaux à la main,
Un vrai chien de Jean de Nivelle.
De Nivelle [2], plutôt, lisez
Les vers anathématisés;
Lisez quelque pièce nouvelle,
Qu'a fait réussir la Clairon,
Quelque semblable bagatelle,
Que vend Duchesne au quarteron,
Quelque essai d'une muse obscure,
Débutante dans le *Mercure*,
Ou bien quelque autre rogaton :
Vous dormirez, je vous l'assure.

1. M. Tannevot, premier commis de M. de Boullongne dont il était aimé et estimé. C'était un parfait honnête homme, et un très bon citoyen. Il aimait la poésie et la cultivait, au milieu des opérations de finance dont il était chargé. Il nous a laissé un recueil de ses ouvrages.

2. M. Nivelle de la Chaussée, de l'Académie française.

A MONSIEUR LE CHEVALIER

DE BELLE-ISLE[1]

PREUX chevalier, que Mars et sa maîtresse
Puissent couvrir de myrte et de lauriers!
Or, écoutez un hère en grand'détresse,
Qui craint bien Dieu, puis après les huissiers.
Mon aubergiste, un de mes créanciers,
Pour qui, le plus, je me sens de tendresse
(Même deux fois par jour lui fais caresse),
Jà me reçoit si très peu volontiers,
Qu'il ferme l'huis, dès qu'il voit que j'arrive :

1. « Il y avoit plus de six mois que le chevalier de Belle-Isle m'employoit à copier je ne sais quelles vieilles rapsodies politiques, et qu'il ne me payoit pas. J'imaginai d'entourer de ces vers le collier de son chien de chasse favori, dans l'espoir que son maître s'informeroit de qui pouvoient être ces vers, et qu'il me payeroit; mais je n'entendis parler ni des vers ni du payement : ce qui m'engagea, huit ou quinze jours après, de me servir du même stratagème, qui me réussit; car je fus payé. »

Si faut-il vivre, et griffonner pour vous.
Je le voudrois ; mais comment, entre nous,
Si n'ai pécune, entend-on que je vive ?
Bien mieux : comment (je le demande à tous),
Si je ne vis, entend-on que j'écrive ?
Je ne le sais. Or, donnez-moi de quoi.
Voilà le point. Puis excusez ma muse
De vous offrir vers de pareil aloi.
Faim fait faillir : je l'ai, c'est mon excuse.
Vous déplaît-elle ? eh bien, ôtez-la moi.

A MADAME LA MARQUISE

DE MIMEURE

HIER au soir, dans mon lit peu mollet,
Pour m'endormir je lisois la légende;
Là, je voyois des miracles, Dieu sait!
Œuvre n'y font Merlin ni dame Urgande.
Bref, en courant de feuillet en feuillet,
Sautant, après, de calende en calende,
De Madeleine, au vingt-deux de juillet,
Je vois le nom. Sus! dis-je à mon génie,
Comment, demain, la fête d'Uranie!
Et rien de prêt! vite, ici, muse! à moi!
Laissez-nous là vos rabots et vos limes;
Et, bien ou mal, exerçant votre emploi,
Si raison manque, ayons du moins des rimes.

Le premier vers à peine étoit éclos
Qu'au doux filet, ma paupière attrapée
S'appesantit; mais au sein du repos,
Du même soin j'avois l'âme occupée.
J'ai cru donc être au haut de l'Hélicon

(Car un beau rêve y peut mettre Pradon).
Des saints du lieu lisant la litanie,
En lettres d'or y brilloit maint beau nom;
Sire *Arouet*, je ne vous y vis mie.
Trop bien en tête étoit écrit Valon [1],
Illustre époux de l'aimable Uranie,
A lui j'adresse aussi mon oraison,
Et je lui dis : Grand saint, près d'Apollon
Intercédez pour moi, je vous supplie.
Faites si bien qu'il me prête ce ton
Qui vous gagnoit les cœurs à la sourdine.
Pour un moment qu'il me fasse le don
De votre plume élégante et badine;
C'est pour louer et le corps et l'esprit
De la beauté dont votre cœur s'éprit.

Le héros lors, et du dieu de la Thrace,
Et de Phébus, ayant l'air éclatant,
M'est apparu. Les lauriers du Parnasse [2]
Et de la guerre ornoient son front brillant.
Va, m'a-t-il dit, n'emprunte point ma lyre
Pour le sujet qui te tient en souci.
Celle pour qui mon cœur encor soupire,
D'encens est lasse : et puis, que peut-on dire
De son esprit, que tout le monde ici,
Depuis longtemps, et ne sache et n'admire?
Pour son beau corps, on y voit mille appas.

1. Marquis de Mimeure.
2. Il était lieutenant général des armées du roi, et l'un des quarante de l'Académie française.

Mais, a-t-il dit en versant quelques larmes,
On ne voit rien ; crois-moi, n'en parle pas.
Que diroit-on qui pût suffire ? Hélas !
Moi seul je sais tout ce qu'il a de charmes !

A MONSIEUR

LE MARQUIS DE L...

Qui s'aimoit mieux avec moi
qu'avec M. de V...; pendant qu'au contraire,
la marquise aimoit mieux cent fois
M. de V... que moi.

MARQUIS, vivant en marquis,
Et non de ceux-là sans nombre,
Qu'on ne voit marcher, suivis
Que de leur malheureuse ombre,
Recevez un bon avis.

Tous les gens de haut parage,
Par un goût particulier,
Grossissent leur équipage
D'un animal singulier,
Ou domestique ou sauvage,
Ou farouche ou familier.
Déférez au bel usage :
Et pour cela, que le sage

Et glorieux Templier,
Corps aussi léger qu'une âme,
Et fourreau qu'usa la lame,
A jamais chez vous, seigneur,
Soit le poète de madame;
Et moi celui de monsieur.
Apollon vous les envoie,
Comme beaux faiseurs de feux
Et d'artifice et de joie.

Ils seroient bien malheureux
De ne pas valoir tous deux,
Deux perroquets, ou deux singes.

L'un, à travers les brouillards,
Jette parfois des comminges;
L'autre emplit l'air de pétards.
La fusée haute et superbe
Du mortier de l'un saillit :
De l'autre côté jaillit
La girandole et la gerbe;
L'un, joli newtonien,
Historien, algébriste,
Ne douta jamais de rien;
L'autre, un peu pyrrhonien,
Est bon pantagruéliste.
Cavalier ambitieux,

1. Il s'agit de l'architecte du *Temple de l'Amitié*, du *Temple de l'Amour*, du *Temple du Goût*, du *Temple de la Gloire*, et tous ces temples sont déjà tombés en ruines.

L'un piquant droit vers les cieux,
Met Pégase hors d'haleine;
L'autre va rasant la plaine,
Mais assez haut pour ne pas
Tremper ses ailes dans l'onde;
En même temps, assez bas,
Peur que la cire ne fonde.

Encore un coup de pinceau
Qui finisse le tableau,
Et l'éloge, ou la censure.
Pompeux, brillant et mignard,
Le premier, pour sa chaussure,
A les échasses de l'art;
L'autre, naïf et sans fard,
Les patins de la nature.

La marquise, et vous, marquis,
N'êtes-vous pas bien lotis?
Faites, elle et vous, fanfare
Pour deux lots si précieux.
Elle aime le beau, le rare;
Vous, le vif et le joyeux.
Eh bien, quoi de plus sortable?
A sa toilette elle aura
Quelque bribe inimitable
D'épopée ou d'opéra [1],
Et vous, de quoi rire à table.
Et quand la source faudra,

1. Il composait alors l'opéra de *Samson*.

La ressource y subviendra.
Tous deux avons nos patentes
Pour piller, à cet effet,
Lui, le trésor des Quarante[1];
Et moi celui du buffet.

Pour jetons (car en ce monde,
Chacun vit de son métier :
De son tracas, Radegonde;
Barnabas, de son psautier),
Pour jetons, chaque séance
Pourra valoir au premier
Le plus beau souris[2] de France :
Souris plein de bienséance,
Et de finesse et d'esprit;
Souris, quand il applaudit,
Vraiment doux et balsamique,
En ce que parlant aux yeux,
Seul, il dit plus et dit mieux
Qu'un éloge académique.
Du goût, enfant délicat,
Dont la gentillesse éclose
Semble ajouter à l'éclat
Des perles et de la rose,
Qui, par un juste retour,
Des attraits doublant la dose,
L'embellissent à leur tour.

1. Il venait d'être reçu à l'Académie.

2. Mme la marquise de... passait pour avoir un beau souris.

Le trop heureux coryphée
Aura de plus, à coup sûr,
D'encens très rare et très pur,
Quelque petite bouffée :
C'est tirer l'huile du mur [1].
Car, hélas ! le grand, le brave
Et l'infortuné *Gustave*
Pleure en vain pour en avoir ;
Zaïre et son *Orosmane*
Ont vidé tout l'encensoir,
En dépit du *Métromane.*
Pour autre honoraire encor
(Peste ! c'est le jeton d'or,
Celui-ci dont je m'avise !)
Il aura de la marquise,
En guise de paroli,
Quelque chansonnette exquise
Du gracieux *Goudouli* [2] :
Encor plus gai, plus joli,
Quand, de cette aimable dame,
La flexible voix met l'âme
Au petit couplet gascon,
Et d'une façon légère,
Mêle aux grâces de Cythère
Le beau feu de l'Hélicon.

C'est payer son poète en reine.
Vous fourniriez le pendant.

1. La marquise ne loue jamais que M. de V...
2. Poète gascon, dont la marquise aimait à chanter et chantait continuellement les chansons.

Le vôtre aura cependant,
Dans un seau de porcelaine,
Vin natal à son côté,
Soif de chantre, hiver, été,
Égal appétit, sans faute,
Esprit et cœur en gaîté,
Excellent visage d'hôte,
Grande chère, et liberté.

Puis, après maintes rasades
De vin blanc, jaune et clairet,
Le moka, l'eau des Barbades
Et quelques airs de *Mouret*,
Vous lui donnez l'accolade ;
Et, faisant une gambade,
Mon gaillard enfin s'évade,
Muni d'un ordre à *Miret*.

A MADAME DE TENCIN

En lui envoyant une boîte à quadrille[1].

VOTRE espèce, habitants des cieux,
Est à peu près comme la nôtre :
Et l'une, si j'en crois mes yeux,
N'est guère plus sage que l'autre.
Parmi vous, comme en ces bas lieux,
La discorde a plus d'une affaire;
On ne voit que dieux contre dieux :
Que l'un fasse tout pour le mieux,
L'autre s'applique à le défaire.
Plaire à l'un de ces dieux jaloux,
A l'autre aussitôt c'est déplaire :
Jupiter à peine est pour nous,
Que Neptune est notre adversaire.
En fait d'avis même altercas :

1. Comme Mme de Tencin était affectée de la poitrine, *Astruc*, son médecin, lui défendit ses assemblées ordinaires; en sorte que, pour se désennuyer, elle n'avait plus, les après-dînées, que quelques parties de quadrille.

Nous ne savons, à chaque pas,
Qui nous aveugle, ou nous éclaire.

Mars nous harcèle et crie à tous :
Courage, enfants ! égorgez-vous !
Vénus nous dit tout le contraire.
Aspirons-nous au feu divin
D'un poète au-dessus du vulgaire?
Bacchus nous présente du vin,
Apollon de l'eau toute claire.
Pour écrire l'histoire, en vain
Clio forme un sage écrivain;
Momus nous présente Voltaire.

Et chez vous, madame, aujourd'hui,
Pour nos péchés, et votre ennui,
C'est la même façon de faire.
Minerve, à pleine liberté,
Y veut primer à l'ordinaire;
Esculape de son côté,
A titre de dieu tutélaire,
S'ingère de la contrôler :
Celle-là vous dit de parler,
Celui-ci vous dit de vous taire;
Et de vous taire, s'il vous plaît,
Tout net, sur peine de la vie.
Au nom d'un si cher intérêt,
Madame, subissez l'arrêt,
Et taisez-vous, je vous supplie!
Que, pour un temps, Minerve plie,
Tout impérieuse qu'elle est.

Croyons quelquefois la folie;
Peut-être Esculape a raison.

Que, soumise au dieu d'Hippocrate,
Quelque temps donc votre maison,
Du sanctuaire d'Apollon,
Devienne celui d'Harpocrate :
Triste échange, à la vérité,
La lésion est manifeste;
De l'aimable société,
On sait qu'Harpocrate est la peste;
Tout cercle, à bon droit, le déteste.
Ce dieu froid et malencontreux,
Répandant la neige et la glace,
Chez vous est très mal à sa place,
Et n'est bien que chez les chartreux.
Il est vrai; mais un mois ou deux,
Pour vous ce n'est qu'une vétille.

Voilà de votre esprit heureux
Déjà la sagesse qui brille;
Déjà du lugubre Immortel,
Qui ne veut pas que l'on babille,
Vous verdissez le sombre autel
D'un joli tapis de quadrille,
Tapis riant, autour duquel
On s'amuse même en famille.

Là, le silence, maintenant
Observé les après-dînées,
Vous guérit tout en badinant,

Et prolonge vos destinées
Tout au moins d'un bon quart en sus,
C'est-à-dire d'autant d'années,
Qu'en tenant tête à vos Gracchus,
Vous auriez vécu de journées.
Trente ans de plus à s'écouler!
Madame, un pareil honoraire
Vaut bien la peine d'en parler,
Vaut bien la peine de se taire.

Suivez cet avis salutaire.
Mais quand les oiseaux dans les bois
Feront entendre leur ramage,
Vous reprendrez alors l'usage
De la parole et de la voix.
Or donc, recevez pour étrennes
Ces boëtes [1] de fiches pleines.
Laissez les vieilles à Passy;
Et de par le dieu du Silence,
Point de compliment, et défense
De dire un mot de grand merci.

A tous les coups puissiez-vous prendre!
Que votre boîte soit la mer,
Où les autres, tout cet hiver,
Comme fleuves viennent se rendre!

Votre bonheur au jeu, pourtant,
Fût-il mille fois plus constant,

1. On écrivait alors *boëte* et *boîte*, selon que la mesure du vers exigeait deux ou trois syllabes.

Madame, il ne faut pas s'attendre
Que vous gagniez jamais autant
Que l'on perdra, le seul instant
Qu'on cessera de vous entendre.

LIVRY

OU

LE VRAI PARNASSE

A M. le comte de Livry.

La Fable devient vérité.
Il est une île de Cythère,
Telle que nous la peint Homère,
Lieu par le plaisir habité
Et nullement imaginaire.
Quelque jour mon œil enchanté
La verra, cette île si chère!
Je verrai Cupidon, sa mère
Et le beau petit groupe ailé,
A qui, la semaine dernière,
Sous une pieuse bannière,
Tant de marmots ont ressemblé.
Je verrai la jambe légère,
Le flanc, la gorge et le derrière
De ce beau trio potelé,

Que ne vit jamais couturière;
Trio de beauté singulière,
Grâces, par la Fable appelé.

Oui, je vois tout cela d'avance,
Voyant ici l'équivalent,
Sans sortir de l'Ile-de-France.
Je vois le Parnasse brillant,
Je vois cette sainte montagne,
Que *Damville* et que *Samson* prend
Pour un des châteaux en Espagne,
Qu'a bâtis l'homme extravagant.

Je vois le Parnasse; il existe :
Non pas ce mont profane et triste,
Que le Turc a dans ses États;
Vil amas de terre et de roche,
Lequel, ne se respectant pas,
Souffre indifféremment l'approche
De quiconque y porte ses pas.

Mais cette montagne divine
Qui doit à l'art son origine,
Sur laquelle ont jadis brillé
Les anciens à bonne tête,
Chez qui tout moderne a pillé,
Et que par cœur Danchet répète :
Ce lieu si saint du bas au faîte,
Où, dès qu'un homme a sommeillé,
Il mérite place au lycée;
Et plus fade que Pavillon,

Se fût-il couché la Chaussée,
Se relèveroit Crébillon.

Je vois Livry; c'est le vrai Pinde.
Il n'en fut point d'autre ici-bas,
Ni du Caucase au mont Atlas,
Ni du Mançanarès à l'Inde.
C'est ici l'Hélicon tout pur :
De son beau ciel aucun nuage
N'a terni le clair et l'azur,
Depuis vingt jours et davantage,
Que j'y vis seul et convaincu
Des vérités de mon système;
Que j'y vis comme auroit vécu
L'abbé Panurge dans Thélème.
Livry, vous dis-je, est l'Hélicon.
Vous conviendrez que j'ai raison,
Quand j'aurai, comme je vais faire,
Complété ma comparaison
Par un détail qui doit vous plaire.

Du milieu d'un feuillage épais,
Où, dans l'ardente canicule,
Comme au printemps on est au frais,
S'élève un auguste palais,
Dont le superbe vestibule
De trente colonnes orné
Retrace au regard étonné
Le fameux temple de Mémoire,
Et le retrace d'autant mieux,
Que le charmant Bacchus, aux yeux

S'offrant là dans toute sa gloire,
De la part du maître des lieux,
Y fait ressouvenir de boire.

Ce vestibule traversé,
A la gauche d'un grand parterre,
Le plus riant, le mieux tracé
Dont Flore ait embelli la terre,
On monte sur le mont sacré,
D'où ruisselle une eau qui figure
Avec celle dont, à son gré,
Sévigné but après *Voiture;*
Sévigné, dont l'esprit chéri
Fit tant de chefs-d'œuvre sans peine,
Qu'elle puisa dans l'Hippocrène
Et qu'elle data de Livry.

Là, comme une belle anecdote,
On montre le tertre escarpé,
Célèbre par ces quatre *P* [1]
Du général de la calotte.

Sortant du vestibule à droite,
De chez Bacchus, chez Apollon
On descend dans une retraite,
Image du sacré vallon;
Car le Dieu des vers qui m'inspire

1. « Ma mauvaise vue m'ayant fait faire là un saut très périlleux, M. de Saint-Martin imagina d'y faire planter un poteau, sur lequel on graveroit quatre P, qui voudroient dire : *Piron, pensant, pensa périr.* »

Anime l'air qu'on y respire.
L'importune et triste raison,
Dès qu'on en foule le gazon,
S'y change en un joli délire,
Le bâton dont on s'aide, en lyre,
Et tous les soupirs en chanson.
Borée y devient un Zéphire;
S'il siffle, ce n'est que pour rire;
Ce sont des airs de violon.
Enfin, dans ce divin canton
Règne une espèce de magie,
Qui même, au rimeur bourguignon [1],
Restaurateur de l'élégie,
De *Gresset* donneroit le ton.

Si votre esprit, comme à *Piron*,
Tarde à s'élever en extase,
Sous votre main est un Pégase [2]
Qui caracole tout le long
De la haute et verte charmille;
Vous le montez par échelon,
Par degrés la veine pétille,
Et sur la monture gentille

1. L'abbé Le Blanc.

2. « Un jour dans le parc de Livry (je travaillois à *Gustave*) je m'avisai, pour élever mes idées en m'approchant du ciel, de monter au haut de la double échelle qui servoit à tondre les charmilles, et de m'y jucher à califourchon : quelqu'un m'y vit sans que je m'en aperçusse; et le lendemain, y étant remonté, je fus fort surpris d'y trouver une selle avec des étriers. »

Vous mettant à califourchon,
La rime heureuse, et sans cheville,
Se présente à vous et fourmille
Dans la moyenne région.
Si, plus quinteuse qu'une mule,
Elle osoit vous échapper là,
Tenez bon et rattrapez-la,
Ou traitez-moi de ridicule.

Est-il encor quelque incrédule
Assez dépourvu de raison
Pour nier la comparaison?
Déployons mes deux bras d'Hercule,
Étouffons l'hydre et triomphons.

A ces gens sans goût et sans tête,
Prouvons que des Bellérophons
Le cheval n'est pas une bête.
Prouvons, étant monté dessus,
Que dans mes peintures légères,
Loin d'être en proie à des chimères,
Je suis fait pour qu'il n'en soit plus.
Ils n'ont ici vu du Parnasse
Encor que le sacré coupeau,
Le vallon, la monture et l'eau :
Voici pour eux le coup de grâce.
Qu'après ce que je viens de voir,
On m'accuse encor de folie.
J'ai vu sur ce divin terroir,
J'ai vu Melpomène et Thalie,
Vu, vu, ce qu'on appelle voir,

Très bien vu : je le certifie;
Vu comme on se voit au miroir.
C'étoit Thalie et Melpomène[1].
Celle-ci se faisoit soudain
Reconnoître au noble dédain
Dont s'arme la fierté romaine;
L'autre, à son air vif et badin,
Ainsi qu'à des rats par douzaine
Qui grignotoient ses brodequins.
L'une en reine des Amazones,
Telle qu'on nous peint Talestris,
Sous ses pieds ayant des couronnes,
Et l'autre des œufs de fourmis.
Apollon étoit avec elles.
Oui, le dieu du fameux troupeau
Que nous nommons les neuf pucelles,
C'étoit le seigneur du château.
Le comte, un Apollon lui-même.
Aussi la bévue est extrême!
S'il a l'air d'un dieu, c'est de Mars :
D'accord. Mais je l'ai dans la tête :
C'est Apollon, je le répète,
Apollon, le dieu des beaux-arts.
Du moins, messieurs, cherchez le vôtre :
Quant à moi, ce que je sais bien,
C'est qu'assurément c'est le mien,
Et le mien en vaut bien un autre.

1. « Mlles Quinault et Dalicourt étoient venues ce jour-là dîner avec moi. »

A MONSIEUR

LE COMTE DE VENCE[1]

Sur une estampe de Cléopâtre dont il m'avoit fait présent.

ENFANT de Minerve et de Mars,
Comte, qui suivez à la piste
Les Mécènes et les Césars,
Aimable amateur des beaux-arts,
Généreux ami de l'artiste,
Quand vous vîtes mon cabinet
Si rangé, si riant, si net,
Un seul point vous fit quelque peine :
Ce fut, dans l'obligeant désir
Où vous étiez de l'embellir,
De voir toute l'enceinte pleine
D'estampes et de porcelaine.
Haut, bas, milieu, coins et recoins,

1. Il était académicien honoraire de l'Académie de peinture; il en protégeait les membres comme un amateur éclairé.

Au point de ne pas trouver place
A la belle estampe sous glace
Qu'aux autres, toutefois, je joins.

L'espace croît dans les besoins :
J'en ai trouvé pour Cléopâtre :
Vos yeux en seront les témoins.
Elle fait ma gloire et mes soins,
Et vraiment j'en suis idolâtre.
J'en ai vu plus d'une, au théâtre [1],
Qui parloit et qui touchoit moins.

Oh ! qu'il y faisoit bien ses foins,
Le trop heureux messire Antoine,
Quand il fourrageoit tant d'appas !
Le saint de son nom, qui fut moine,
Pour moins eût mis le froc à bas ;
Et, malgré le jeûne et la haire,
La chasteté du solitaire
Auroit, à coup sûr, fait le saut
Que tous les diables de Callot
N'ont jamais pu lui faire faire.

1. Mlle Clairon jouait alors une *Cléopâtre,* dont on ne se souvient plus.

A MONSIEUR

LE COMTE DE LA M***

Qui, en partant pour ses terres du Mans, m'en avoit promis des perdrix qu'il ne m'envoyoit pas.

AMI, je sors de table et du sein des délices.
Ce qui fut doux à faire est doux à raconter :
Laisse-moi donc me contenter.
Les dieux, en ce repas, à tous mes vœux propices,
M'ont procuré des biens capables de tenter
Les plus délicats sybarites.
Puissent tous les plaisirs, que là-bas tu médites,
Ressembler à celui que je viens de goûter !
De l'ordre, ainsi que du caprice,
Et surtout de la propreté,
Trois enfants de la volupté,
Le couvert étoit l'édifice.
De deux perdrix du Mans d'un excellent fumet,
Une couple admirable a décoré la fête ;
Comus sur la cuisson avoit eu l'œil au guet,

Bacchus avoit préparé le buffet,
Et Cupidon le tête-à-tête.
Tel qu'on voit le soleil, dans les jours les plus beaux,
Du plus haut de sa carrière,
Sur la surface des eaux
Lancer, doubler sa lumière :
Tels, autour des flacons remplis d'un jus divin,
Les flambeaux d'une nuit si belle
Lançoient une clarté rebelle,
Qui sembloit disputer au vin
Cet éclat ravissant dont un verre étincelle.
Dans le brillant cristal de ce verre enchanté,
Je m'enivrois d'un vin plus doux que l'ambroisie,
Et m'enivrois à la santé
D'une jeune et tendre beauté
Qu'aussi bien que mon vin les dieux avoient choisie.
Jusqu'où d'un fol amour ne va pas le transport !
J'ai, sur le rond d'un rouge bord,
Forcé ma belle amante à pencher son visage ;
Tandis que, l'œil fixé sur ce joli tableau,
Je buvois lentement avec un chalumeau,
Pour abreuver ainsi mon cœur de son image.
Gens sages, s'il en est, donnez-moi mon congé ;
Aux Petites-Maisons marquez ma résidence ;
Chassez-moi d'entre vous : je signe ma sentence ;
Mais gardez-vous d'aimer : je serois bien vengé.
J'aurois pourtant de l'indulgence.
Je frondois comme vous : Amour m'a corrigé.

Mon bonheur a fini par le bonheur suprême,
Bonheur qui n'est connu que du parfait amant.

Qu'on se peigne un objet simple, neuf et charmant,
Que nous adorons, qui nous aime :
D'abord d'une rigueur extrême,
Humanisé de moment en moment,
Rendu capable enfin d'un tendre emportement,
Qui tombe dans nos bras et presque de lui-même.

Tel vient d'être mon sort. O moments fortunés
Et trop tôt disparus, restez dans ma mémoire !
Mais j'entends mes sens étonnés,
Qui se plaignent qu'ici je leur en fais accroire :
« Où prends-tu, disent-ils, une si belle histoire ?
Ce repas entre deux amants ?
Ce vin, tel que les dieux seroient heureux d'en boire ?
Ces cristaux ? ces perdrix du Mans ?
Cette image abreuvante et dont tu te fais gloire ?
Où l'eus-tu, cette gloire ? Et nous, tant de bonheur ? »
Où ce fut ? Le dirai-je ? Au pays des Chimères,
Au pays des amis fidèles et sincères,
Où l'on voit des Manceaux de parole et d'honneur ;
Aux espaces imaginaires.

ÉPITRE

DE MADAME *** A MONSIEUR ***

UN JOUR DE L'AN

CHEVALIER, pour vos étrennes,
Ne regardant point aux frais
Et moins encore à mes peines,
Hier je fus au Palais.

Là, de boutique en boutique,
J'allois de chaque côté,
Cherchant quelque rareté
Qui pût être, et fût unique.

Femmes de s'égosiller,
De crier, de criailler :
A mes ètrennes nouvelles!
Et puis d'un ton radouci :
Messieurs, mesdames, ici!
Entrez, ce sont les plus belles!

Sur cela, des kyrielles
De noms encore inouïs,
De riens dignes d'un pays
Producteur de bagatelles.
J'étois à ne plus savoir,
De cent choses curieuses,
Quelle nommer, ni vouloir,
Quand à l'une des crieuses,
Quelqu'un dit : « Pourrois-je avoir
Pour étrennes une amie
Fidèle, jeune et jolie,
Qui m'aimât, non par devoir,
Mais par pure sympathie,
Et m'aimât toute sa vie?
— Plus loin, dit-elle, allez voir,
Et trouvez-en, j'en défie. »

Ce mot fut un oracle, et l'oracle ma loi;
Je revins au logis, laissant là mon emplette;
Chevalier, venez-y : vous la trouverez faite.
J'allois chercher bien loin ce que j'avois en moi.

A MADAME

LA COMTESSE DE ***

L'ANCIENNE Grèce est bien vaine;
Elle se vante étrangement
D'une je ne sais quelle Hélène,
Que lui ravit un garnement,
Et nous fait de cette fredaine
Un mémorable événement,
Qui, de guerriers couvrit la plaine,
Souleva le moite élément,
Mit en rumeur le firmament,
Et toute la terre en haleine.
Elle nous dit effrontément
Que prince, soldat, capitaine,
Du fripon convoitoient l'aubaine,
Et la convoitoient justement.
Devant les yeux on nous ramène
Ses pareilles à tout moment :
Le soleil pour une Climène
Descend ici-bas nuitamment;
Jupiter est fou d'une Alcmène,

Achille, d'une Polixène.
Laissons là le dénombrement.
Suffit que la Grèce étoit pleine,
A l'en croire pieusement,
De ce que la nature humaine,
Dans le sexe qui nous enchaîne,
A possédé de plus charmant.
Beauté, gentillesse, agrément
Étoient le fruit de son domaine,
Et l'étoient exclusivement;
De sorte que, géante ou naine,
Bergère, demoiselle ou reine,
Pour être digne d'un amant,
Devoit être Corinthienne,
D'Argos, de Sparte ou de Mycène,
De Grèce, en un mot, citoyenne,
Ou n'y prétendre aucunement.

Cette Grèce, en vérité, ment.
Sur les rivages de la Seine,
Je connois une Madeleine
Qui l'emporteroit aisément
Sur Polyxène et sur Hélène,
Sur Alcmène et le régiment
Des belles qui riment en eine;
Car toutes (et j'en fais serment)
N'étoient près d'elle, assurément,
Que des beautés à la douzaine.
Et pour clore à jamais le bec
A qui m'oseroit contredire,
D'un mot je vais prouver mon dire.

On sait qu'un statuaire grec,
Voulant en bronze, ou marbre, ou cire,
Représenter une Vénus,
A qui le plus subtil Argus,
Eût-il le savoir de *Caylus*[1],
En rien ne pût trouver à dire,
Rassembla dans son atelier
Tout ce qu'alors avoit la Grèce
En belles de plus régulier,
Et puis choisit avec adresse
Ce que chacune avoit de mieux,
Pour en composer à son aise
Un tout qui fût délicieux,
Un tout digne d'orner les cieux
Et de remplir de curieux
L'Attique et le Péloponèse.

Saisi du groupe précieux,
De trente, une seule il en forge;
D'une brune prenant les yeux,
D'une blonde, les bras, la gorge;
De l'une, le front radieux,
De l'autre, la taille céleste;
De celle-ci, l'air gracieux,
De celle-là, le maintien leste;
Là, de l'élégant, du joyeux,
Ici, du noble et du modeste;

1. M. le comte de Caylus, très habile antiquaire et conteur amusant. Voy. l'édition de ses *Contes*, publiés par Octave Uzanne. Paris, Quantin, 1879. 1 vol. in-8°.

Sourcils, cheveux, ainsi du reste,
Monsieur le sculpteur, je vous vois!
Ah! vous vous délectez au choix!
Vraiment, je le crois bien! La peste!
Vous êtes plus heureux, dix fois,
Que celui dont la main galante
Présenta la pomme brillante :
Le berger n'en jugea que trois,
Et vous en avez jugé trente.

Mais rapprochons-nous du sujet;
C'est assez battre la campagne.
Que résulte-t-il de ce fait?
Que la Grèce a perdu tout net
La primauté qu'ici l'on gagne.
Si le statuaire, en effet,
N'eût eu sous les yeux qu'une belle,
Tournée et faite comme celle
A qui s'adresse ce bouquet,
Seule elle eût suffi pour modèle.

A MADAME DE ***

Vulcain, se trouvant de loisir,
Un beau jour conçut le désir
(Dont, certes, bien nous cuit encore)
De façonner à son plaisir
Une belle, passant l'Aurore,
Capable de faire à Zéphyr
Oublier, ou mépriser Flore.
Sur sa femme, que Mars adore,
Il eut des charmes à choisir :
Aussi sut-il bien les saisir ;
Et si bien, qu'il en fit éclore
De quoi réduire un grand vizir,
Un muphti même, à l'ellébore.

Cette figure eut nom Pandore :
Boucher[1] fait de jolis morceaux,
Ce n'est que neige, lis et roses ;

1. Premier peintre du roi.

Boucher fait de bien belles choses
Et ne fait point d'objets si beaux.
Que vous dirai-je davantage?
Vulcain fit comme tout auteur,
Qui, plein de lui-même, a la rage
De montrer à tous son ouvrage,
Souvent même à plus d'un moqueur.
Mais le sien eut plus de bonheur;
De l'Olympe il eut le suffrage:
L'Olympe en fut l'admirateur.
Dès que l'objet fut en spectacle,
Chaque déesse, avare ou non,
En faisant à la belle un don,
Voulut achever le miracle.
Elle eut l'air noble de Junon,
De Minerve elle eut la sagesse,
D'Hébé l'aimable gentillesse,
Et des trois Grâces ces appas
Dont prose et vers parlent sans cesse,
Que prose et vers n'expriment pas,
Tant il y faudroit de finesse.

Pandore enfin devint déesse.
Jusque-là tout alloit fort bien:
Elle ressembloit pièce à pièce
A l'incomparable comtesse
A qui ce galant petit rien
Devoit s'adresser et s'adresse.

L'Envie entre ses dents jura
Que tout n'en iroit qu'à sa guise:

Bientôt son serment opéra.
L'Olympe dit : On m'oubliera,
Si de descendre elle s'avise
En terre, comme la voilà ;
Mêlons un peu la marchandise :
Le genre humain en pâtira.
Lors, si l'on en croit les poëtes,
On lui remit, pour notre ennui,
La plus détestable des boëtes
Que jamais droguiste ait chez lui.

Guerre, procès, peste, famine
Et cent mille autres accidents
Préparés pour notre ruine
Se trouvoient renfermés dedans :
Seulement la folle Espérance,
Pour ne pas, en toute façon,
Désespérer l'humaine engeance,
De la boîte occupa le fond.

Pandore, en effet, vint sur terre,
Ouvrit sa boîte et nous versa
Procès, famine, peste, guerre,
Or, argent, gloire *et cetera*.
C'est en cet endroit que commence
La remarquable différence
Qui se trouve, grâce au destin,
Entre Pandore et M***.
Les dieux la créèrent parfaite,
Et par une faveur secrète
Ajoutèrent à leurs présents,

De la beauté la plus complète
Les charmes les plus séduisants.

L'une fut, par un trait funeste
De la malignité céleste,
La source des calamités;
Celle-ci sans cesse dispense
Par la plus noble bienfaisance
Les trésors des prospérités.

A LA MÊME

Au sujet de son buste, exécuté en marbre, représentant l'Aurore.

DAME, en qui brillent mille charmes,
Plus sûrs de leur pouvoir divin
Que le monarque de Berlin
N'est sûr du pouvoir de ses armes;
Pour bouquet recevez ces vers,
Où je veux qu'en riant, ma muse
Vous conte un rêve qui m'amuse,
Et que je fais les yeux ouverts.

Mon bel esprit léger d'avance me transporte
A cinq ou six mille ans d'ici :
Ce temps-là sera-t-il meilleur que celui-ci,
Ou sera-t-il pire? Qu'importe?
Tout y sera du moins changé d'étrange sorte :
C'est à quoi seulement je veux rêver aussi,
Et ce que je prétends vous peindre en raccourci.
Paris n'a plus pavé, murs, fenêtre, ni porte;
Paris fut et n'est plus; hélas! tout coule ainsi!

Nous sommes encor moins : notre mémoire est morte,
L'herbe tapisse au loin le sol où nous voici.
Ville, faubourg, tout n'est que buissons, bois et plaine ;
Tout ce que nous voyons de Conflans à Surène,
Au Temps impitoyable en vain cria merci :
Rien n'est demeuré que la Seine,
Et parmi les derniers vivants,
S'il souvient de Paris encor à leurs savants,
C'est du plus loin qu'il leur souvienne.
Et comme il souvient à peu près
De la Babylone ancienne
A nos *Fourmonts* et nos *Frèrets*.
Un homme, tel alors que ceux dont les palais
Formèrent de nos jours la place de Vendôme,
Un successeur de Bourvalais[1],
Digne d'être son second tome ;
Un de ces messieurs, dis-je, au temps que j'entrevoi,
Sur ce terrain désert, aride et pacifique,
Jette les fondements d'un château magnifique
Et trace des jardins tels que ceux de *Brunoy*.
A grands frais on travaille, on creuse, on fouille, on mine ;
Un pionnier rencontre, à travers les débris
D'un palais de l'antique et superbe Paris,
Le buste d'une femme ou mortelle, ou divine ;
Mais un buste, en tous sens, d'une beauté sans prix.
Entre les pédants du pays
Cette merveille élève un schisme.
L'un date le morceau des temps du paganisme
Et soutient hautement que c'est une Vénus ;

1. Fameux fermier général.

L'autre, pour le christianisme,
Dont les saintes et saints, dit-il, lui sont connus,
Le revendique et perd haleine
A s'écrier qu'en vain on prétend le duper;
Que c'est, à ne s'y pas tromper,
La tête d'une Madeleine;
Qu'il y met la sienne à couper.
Un autre, plus tenace encore,
Voyant l'étoile du matin
Que sur son front la belle arbore,
Dans la langue du jour, qui n'est plus du latin,
Jure qu'on extravague, et que c'est une Aurore.

Le plaisant de ceci, céleste***[1],
C'est qu'un chacun raisonne juste:
Madeleine, l'Aurore et Vénus, cette fois,
Ne sont qu'une, dont ils font trois,
Car il s'agit de votre buste.

1. Nous croyons que ces astérisques cachent le nom de Mme Sabatin, maîtresse du comte de Saint-Florentin.

ENVOI D'UNE ÉCRITOIRE

A MADEMOISELLE QUINAULT

J'ENVERROIS une aiguille à la fille qui coud,
Une quenouille à la fileuse,
Une navette à cette merveilleuse
Qui fait des nœuds à table, au cercle, au lit, partout ;
Un chapelet à la religieuse ;
Mais à celle qui brille entre nos beaux esprits,
A la dixième sœur des filles de Mémoire,
Fertile, inépuisable en excellents écrits,
Que puis-je offrir de mieux qu'une écritoire ?

A MONSIEUR LE COMTE

DE SAINT-FLORENTIN

DEPUIS

M. LE DUC DE LA VRILLIÈRE

MONSEIGNEUR, quand je me présente,
Ordonnez qu'on me laisse entrer;
Si vous ne voulez vous montrer,
De vos bontés je vous exempte.
Allant vous en rendre, mardi,
Mille et mille actions de grâces
Il me survint tant de disgrâces,
Que j'en suis encore étourdi.
La malicieuse Fortune,
Pour me jouer tout le matin,
Prit le rôle de la Rancune
Et fit de moi son Ragotin.

J'étois sorti de ma chambrette,
Des Muses tranquille retraite,
Et j'allois chez vous, monseigneur,

A pied comme un petit rimeur.
Vous demeurez au bout du monde.
Si les pas ne me coûtent rien,
Quand je vais voir les gens de bien,
C'est quand le beau temps me seconde;
Mais il en advint autrement,
Car le ciel, voilant sa lumière,
Voulut impitoyablement
Me baptiser à pleine aiguière.

Faut-il vous tracer un tableau
Plus vrai que ceux de Largillière?
Sous les ailes d'un vieux chapeau
Tenant à l'abri ma crinière,
Je cheminois en serpentant
Pour éviter à chaque instant
Une cascade, une rivière,
Des torrents, qu'à mes environs
Vomissoit le haut des maisons.

En tout sens, en toute manière,
Ma démarche en vain biaisoit;
Comme je suis court de visière,
Mon mauvais ange me faisoit
Heurter de gouttière en gouttière.

Cependant l'orgueilleux ruisseau
A mon courage offre matière;
Je recule un pas en arrière
Et crois, léger comme un oiseau,
Franchir cette large barrière;

Mais, à coup sûr, j'avois à Dieu
Fait mal ce jour-là ma prière;
Je partage en deux la carrière,
Et je me plante au beau milieu.
A cette chute singulière,
De ma moue un Turc eût frémi.
En un bon grand pas et demi
Je sors de cette fondrière,
Jurant comme un suisse endormi,
Qu'un page a pincé par derrière.
Hélas! que j'étois loin encor
De l'hémistiche en lettres d'or
Du bel hôtel de la Vrillière.

Enfin je respire un moment;
Phébus avoit percé la nue;
Je redresse mon col de grue
Et suis mon chemin doucement.

Me voilà donc, avec prudence,
Sautant de pavés en pavés,
Les pieds sur la pointe élevés,
Comme au premier pas d'une danse.
Qui m'eût vu marcher en cadence
Eût dit que, durant le chemin,
Je répétois la révérence
Qu'à monsieur de Saint-Florentin
Préparoit ma reconnoissance.

Mais que de peines sans profit!
Tout à coup un fiacre maudit,

Croisant le pauvre philosophe,
Vous lui vient broder son habit,
A n'en pas laisser voir l'étoffe.
Vingt mouches, pour dernier malheur,
Qui n'étoient pas du bon faiseur,
Volent à ma face interdite.
A cette apostrophe subite,
Les bras ouverts, je reste coi;
Un diable aspergé d'eau bénite
N'eût pas enragé plus que moi!
Aux yeux de la foule attentive,
Je me secoue : enfin j'arrive.
Mais proche de votre palais,
Arlequin fit son personnage.
De loin, j'avois eu du courage,
Je ne fus qu'un poltron de près;
On ne peut l'être davantage.
De qui, de quoi donc avoir peur?
Rassurez votre humeur affable.
Ce n'est pas de vous, monseigneur!
Vous humanisez la grandeur,
Et votre caractère aimable
Imprime un respect sans terreur.
Bien loin de m'être redoutable,
Vous êtes mon cher protecteur.
Vous m'avez été secourable,
Et j'augure bien du début.
Qui redoutois-je donc? Le diable,
L'ennemi de notre salut.
Non, je ne tiendrai point pour fable
Ce qu'on nous dit de Belzébut.

Las! il n'est que trop vrai!... le traître
Chez les grands vient nous apparoître,
Tantôt en suisse sans pitié,
Et tantôt en valet de pié,
Qui nous barre l'aspect du maître,
Pour nous souvent plein d'amitié.
Ce diable est-il qualifié?
Il n'en a que plus de malice.
Hélas! je l'ai bien éprouvé!

Déjà je me croyois sauvé,
Déjà j'avois franchi le suisse,
Passé la cour et le perron;
J'entre dans la salle prochaine
Avec tout aussi peu de peine
Que les ennuyeux chez *Piron.*

Hardiment j'ouvre une autre salle,
Et m'avançant huit ou dix pas,
De ma figure originale
J'incline le masque assez bas,
Et prie humblement qu'on m'annonce.
Un beau monsieur froid et bénin,
Représentant l'esprit malin,
Me fait une douce réponse;
Et tandis que très poliment,
En vrai papelard, il m'exhorte
A patienter un moment,
De pas en pas, tout doucement,
Il me ramène vers la porte,
Où je recule un peu surpris.

Là, ne cessant de me promettre,
Sa bonté daigne me remettre
Où la témérité m'a pris.

Ainsi, quand aux pieds d'une belle,
Sur l'herbe assis nonchalamment,
Un berger timide et fidèle
Veut préparer l'heureux moment,
De la bergère un peu rebelle
D'abord il prend le pied mignon;
Puis, faisant le bon compagnon,
Admire la mule avec elle,
L'ôte, la baise, la remet.
On souffre cette bagatelle:
Mon drôle, suivant son projet,
Conçoit une audace nouvelle:
Sa main veut se glisser plus haut,
Dans l'espérance la plus douce.
Halte-là! s'il vous plaît; bientôt
En vient une qui le repousse.
L'effronté reste un peu confus,
Et tel à peu près que je fus.
Voyons la fin de la querelle.
Au cœur, vrai souverain du lieu,
Un tendre regard en appelle;
L'un devine, l'autre chancelle;
Aux poudres l'Amour met le feu;
Le cœur, à la main vigilante,
Ordonne de se retirer...
Monseigneur, quand je me présente,
Ordonnez qu'on me laisse entrer.

Et puisse le cœur des bergères,
Quand vous en serez aux genoux,
Aux mains qui feront les sévères,
Donner le même ordre pour vous !

AU MÊME

Si je n'ai depuis cinq semaines
Écrit un mot, ni fait un pas,
Entrez, s'il vous plaît, dans mes peines
Et pour Dieu ne me croyez pas
De ces monstres nommés ingrats
Dont campagne et cité sont pleines.

Bien longtemps avant les jours gras
A ma paternité goulue
On apporta de votre part
Un lièvre de grande value;
Le remerciement vient trop tard
Et sent diablement sa tortue.
Tortue, hélas ! point je ne suis.
Une fluxion qui me tue,
De moi vraiment a fait bien pis !
Au diable cent fois soit la gaupe !
De borgne et demi que j'étois,

Dont très fort déjà je pestois,
Cette fluxion m'a fait taupe,
Taupe complète, ou peu s'en faut,
Et si peu, que presque autant vaut.

Je touche à mon dernier désastre;
Le blanc, à mes yeux, devient noir;
Du jour je n'aperçois plus l'astre,
Et le matin me semble un soir.
En un mot, depuis cinq semaines,
Monseigneur, entrez dans mes peines,
Les yeux bandés et nuit et jour
Je n'ai vu le ciel ni la terre :
Grossière image de l'Amour
Et de monsieur de *Senneterre*[1];
Aveugle et toutefois gaillard,
Content et malheureux vieillard,
De temps en temps jurant en f,
Sous l'épaisse et triste coëffe
D'un joueur à colin-maillard.
Mais enfin je m'impatiente,
Je veux voir clair à tout hasard,
Et, malgré nièce et gouvernante,
En coûtât-il un œil ou trente,
Pour vous je m'ôte le mouchoir,
Et prétends, arrive qui plante,
M'acquitter d'un dernier devoir.
Eh! qu'au moins, si la destinée

1. M. le marquis de *Senneterre*, que la petite vérole a rendu aveugle.

Ordonne que, pour mes péchés,
J'aie à jamais les yeux bouchés;
Si la plume, cette journée,
Pour toujours tombe de la main
De votre infortuné Binbin,
Qu'au moins il soit dit dans le monde
Que dans ma misère profonde
Je profitai bien du moment
Qu'approchoit ma déconvenue,
Et que j'employai sagement
Le dernier rayon de ma vue
A vous faire un remerciement.

Mais n'y redonnez plus matière :
De grâce demeurons-en là,
Cher comte; s'il en falloit faire
Encore un après celui-là,
J'échouerois de toute manière,
Fussé-je un lynx et par delà.
Je ne suis pas une minière.
Le même âge qui m'aveugla
A mis ma veine à la baissière;
J'en suis à ma rime dernière,
J'en suis à mon *non plus ultra.*

N'exaucez pourtant ma prière
Qu'autant que vous le voudrez bien :
Après tout, selon notre espèce,
L'un se hausse, l'autre se baisse;
Un grand a son goût; j'ai le mien :
Le vôtre est d'obliger sans cesse,

Le mien de ne refuser rien.
Ne gênez donc pas la noblesse
De votre façon de penser,
Et si, quand vous irez chasser,
De joli gibier quelque pièce,
Comme vous diriez des perdrix
Et quelque perdreau rouge ou gris
Payoient tribut à votre adresse,
Donnez-leur la mienne... Je ris,
Témoin ce jeu de mots qui blesse
Le sens commun que je chéris.
Excusez donc ma hardiesse...
J'en suis assez puni déjà :
Car aveugle me revoilà.
Je crie : on accourt, on s'empresse,
Et voici gouvernante et nièce
Qui viennent rebander mes yeux.
Eh bien, reprenons la compresse;
Adieu la terre, adieu les cieux.
Touchés de ces tristes adieux,
Chacun la pilule me dore,
En me disant que je pourrois
Dans deux ou trois mois voir encore.
Plût à Dieu ! je vous reverrois !

Mais ces deux ou trois mois de vie,
Quel docteur me les garantit ?
Qui le feroit, feroit folie.
Eh ! sait-on qui meurt ni qui vit ?
Par exemple qui nous eût dit,
Avant la semaine dernière,

Que nous verrions, ce carnaval,
Montesquieu[1] finir sa carrière,
Et *Fontenelle* ouvrir un bal?

1. M. de Montesquieu n'avait que soixante ans, et M. de Fontenelle en avait cent.

ENFANTILLAGE

A une belle et jeune enfant de cinq à six ans,
qu'on appeloit Pantoufle,
au nom de qui M. le duc de N...
m'envoyoit plusieurs petits joujoux de verre.

PETIT poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie;
Gardons-nous, Pantoufle m'amie,
Parlant de vous d'en dire autant.
Car plus elle va grandissant,
Moins une Pantoufle est jolie.
De jour en jour donc, je vous prie,
Tâchez de devenir patin
De damas ou de beau satin,
Capable de serrer encore
Le plus beau peton qu'on adore
Dans les ruelles de Pékin;
Ou, si vanité vous boursoufle,
Devenez dans le cours de l'an
Capable d'être la Pantoufle
Du saint papa qu'on emmitoufle

Dans le palais du Vatican.
Alors, ce seroit beau cancan !
Vous vous feriez baiser des princes,
Sur peine de mettre à l'encan
Leur patrimoine et leurs provinces.
A petite main petit don.
Même je demande pardon
De ce ton de plaisanterie ;
Ne m'en gronderez-vous pas ? non,
Tout est permis à la folie,
Et par conséquent à Piron,
Qui gardera toute sa vie
Vos beaux joujoux comme un guerdon,
Qu'on dut à sa binbinerie.
Adieu, petit patin royal
Qui n'aura jamais son égal,
Et qui déjà les cœurs enflamme.
Comptez sur mille ans d'amitié,
O Pantoufle, par qui mon âme
A trouvé chaussure à son pié !
Adieu, puissé-je être un maroufle,
Si mon cœur tout seul n'en vaut trois !
Adieu, pour une bonne fois :
C'est assez raisonner pantoufle.

ODES

ODES

ODE ANACRÉONTIQUE

A MADEMOISELLE DE ***

Qui m'avoit envoyé un bouquet de fleurs peintes.

Tu languis décolorée :
Progné repasse la mer ;
Et sur l'aile de Borée
Je vois approcher l'hiver.

Flore, adieu, je prends la fuite ;
Que ton règne étoit charmant !
Que ce temps a passé vite !
Qu'il reviendra lentement !

Ainsi parle à son amante
Le tendre et léger Zéphyr;
Flore abattue et mourante
Le baise et pousse un soupir.

Tiens, dit-elle au dieu volage,
Pour te souvenir de moi,
Du moins emporte ce gage
De ta flamme et de ma foi.

Le présent fut agréable :
Ce gage étoit une fleur,
Du beau couple enfant aimable,
Dernier fruit de leur ardeur.

L'enfant n'a vu qu'une aurore,
Et déjà penche affoibli :
Gage, amour, tout s'évapore;
Le soir Flore est dans l'oubli.

Belle Daphné, la tendresse
Veut un plus ferme lien;
Que le don de la déesse
Ne ressembloit-il au tien!

Ou plutôt (car l'immortelle,
Tôt ou tard, eût dû trembler)
Que ne te ressembloit-elle!
Zéphyr m'eût pu ressembler.

ODE BACHIQUE

AU MARQUIS DE MAULÉON

REFUGE du parasite,
Généreux de Mauléon,
Depuis trop longtemps j'hésite
A faire éclater ton nom.
Si de ta bonté j'abuse,
En faisant prendre à ma muse
Un si téméraire essor,
Prête-moi donc une excuse
Au cas que j'y manque encor.

Cent fois, en reconnoissance
Du vin que j'ai bu chez toi,
J'ai voulu, par quelque stance,
Payer ce que je te doi;
Mais ce jus, quoiqu'il anime
Le talent le moins sublime,
Sembloit, par son doux poison,
M'avoir fait perdre la rime
Aussi bien que la raison.

Que de fois pendant ma vie,
Dans un déluge parfait,
Ma noire mélancolie
S'est noyée à ton buffet !
Que de fois de bonne grâce
Les bons vins à pleine tasse,
Versés par ta noble main,
M'ont fait malgré ma disgrâce
Oublier le lendemain !

Le ciel devoit mettre en cendre
L'insensé [1] qui préféra
Le jour aux dons d'Alexandre :
Bien sot qui l'imitera.
Chez toi, le vin délectable
Me paroît si préférable
A la clarté qui nous luit,
Que bien souvent de ta table
Je n'ai sorti qu'à minuit.

Eh ! quel seroit le cynique
Qui pourroit s'en arracher,
Quand ta belle humeur s'applique
A m'y vouloir attacher ?
Tes bons mots et tes saillies,
Dignes des plus beaux génies,
Et ton esprit vif et prompt,

1. Diogène à qui Alexandre dit : *Que veux-tu que je te donne, tu l'auras? — Que tu te retires de mon soleil,* lui répondit Diogène.

Des plus sombres Jérémies,
Pourroient dérider le front.

Plus d'un grand, fier et sauvage,
Reprend son air sérieux
Quand le convive peu sage
Ose rire devant eux :
Ce n'est pas ce qui te touche;
Ta noblesse peu farouche
Laisse parler le badin
Et ne lui ferme la bouche
Qu'avec un verre de vin.

ODE ANACRÉONTIQUE

Je bénissois ma faible vue :
« Heureux, disois-je, le malheur
Qui ferme la seule avenue
Par où l'Amour entre en un cœur ! »

Hélas ! de cette attente vaine,
Le fils de Vénus irrité,
Entre les mains de Célimène
Mit un luth qu'il avoit monté !

J'ouvre l'oreille ; que de charmes !
L'Amour entre avec les accords.
Je brûle : on me hait ; que de larmes !
Que de regrets et de remords !

Quoi ! chez moi ce feu tyrannique
Par cent portes pourra passer,
Lorsque Célimène a l'unique
Par où je le puisse chasser !

STANCES A L'AMOUR

La nature en vain te seconde,
En vain tout charme dans ta cour;
Revole aux cieux, riant Amour :
Ton règne n'est plus de ce monde.

En vain pour pénétrer nos âmes,
Le plaisir aiguisa tes traits;
Elles se ferment à jamais
A tes délicieuses flammes.

O temps heureux, où de la vie
Toi seul tu faisois la douceur!
Temps heureux, où le don d'un cœur
En faisoit deux dignes d'envie!

Alors une noble indolence,
Méprisant la cupidité,
Mettoit aux pieds d'une beauté
Les vains désirs de l'opulence.

A ta puissance légitime
Tout dressoit alors des autels,
Et c'étoit parmi les mortels
A qui serviroit de victime.

Les destins, jaloux de ta gloire,
En ont autrement ordonné,
Et de ce temps si fortuné
Ne nous laissent que la mémoire.

Te faisant une injuste guerre,
Ils t'exilent de ce bas lieu,
Et nous donnent pour maître un Dieu
Sorti du vil sein de la terre.

Fils de l'enfer, père du crime,
Du ciel présent envenimé,
L'or, ce métal inanimé,
Voilà le dieu qui nous anime !

De ton trône doux et tranquille,
Ce méprisable usurpateur
Devient notre législateur,
Notre guide et notre mobile.

Vainement la raison te nomme
Le dieu des belles passions :
L'or, chez toutes les nations,
Enflamme seul le cœur de l'homme.

A ce tyran on sacrifie
Son cœur, sa liberté, sa foi;
C'est ce monstre qu'au lieu de toi
Notre aveuglement déifie.

Tes lois ne sont plus révérées,
Et le cœur même le plus doux
Est impénétrable à tes coups,
Si tes flèches ne sont dorées.

STANCES

La femme est un sot animal :
Le pécheur à qui Dieu veut mal,
Dit le sage, est amoureux d'elle ;
Oui, ce feu qui paroît si doux
Est la marque la plus cruelle
Qu'on ait du céleste courroux !

Que ne peut le sexe adoré !
Nous périssons, bon gré mal gré,
Lorsque ce démon nous possède ;
Notre cœur, notre âme en dépend ;
Honneur, étude, tout y cède ;
L'âge vient, et l'on s'en repent.

Ce penchant n'apporte aucun fruit :
L'amant, toutefois, jour et nuit
Veille, va, revient, se démène :
Cela s'appelle, en vérité,
Chercher, avec bien de la peine,
Les malheurs de l'oisiveté.

L'Amour, par ses indignes feux,
Nous ôte l'avantage heureux
Qu'ici-bas la raison nous donne;
Et, pour s'en venger à son tour,
La raison toujours empoisonne
Les plus doux moments de l'amour.

Tel est le sort des amoureux :
Le désir ardent d'être heureux
Longtemps les tyrannise en maître.
Le sont-ils enfin devenus?
La crainte de ne le plus être
Fait qu'ils ne le sont déjà plus.

Si l'Amour, selon nos désirs,
Nous procure quelques plaisirs,
Un chagrin les balance au double.
Et puis sont-ils jamais complets!
Délicat, toujours on les trouble;
Brutal, on les goûte imparfaits.

Cependant du vieillard ailé
Le sable fatal a coulé :
Le plaisir avec lui s'envole,
L'Amour nous laisse à mi-chemin.
Qu'emportons-nous de son école?
De l'ignorance et du chagrin.

Lis, travaille, compose, écris,
J*** [1], conçois un beau mépris

1. C'était à son ami Jehannin que Piron adressait ces stances.

Pour une insipide mollesse;
Thésaurise en tes jeunes ans
De quoi pouvoir, dans la vieillesse,
Adoucir tes ennuis pesants.

Mon cinquième lustre a passé,
Le tien a déjà commencé;
Tu vois mes regrets; fais-toi sage.
Qu'un ami, tel que je le sui,
Ne m'imprima-t-il à ton âge
Ce que je conseille aujourd'hui!

LES

MISÈRES DE L'AMOUR

D'après l'ode de Rousseau,
sur les misères de l'homme[1].

Que l'homme est sot et ridicule,
Quand l'amour vient s'en emparer !
D'abord il craint, il dissimule,
Ne fait longtemps que soupirer.

S'il ose enfin se déclarer,
On s'irrite, on fait l'inhumaine :
N'importe, il veut persévérer ;
Que de soins, d'ennuis et de peine !

On l'aime : tant pis ! double chaîne.
Mille embarras dans son bonheur.

1. La pièce de vers de J.-B. Rousseau, qui, comme on sait, finit par ces mots : *c'était bien la peine de naître !* est elle-même une réminiscence de l'*habent sua fata libelli* du grammairien Terentianus Maurus.

Contretemps, humeur incertaine,
Père, mère, époux, tout fait peur.

Est-ce tout? Non : reste l'honneur,
L'honneur du plaisir l'antipode.
On veut le vaincre, il est vainqueur :
On se brouille, on se raccommode.

Vient un rival : autre incommode.
Loin des yeux le sommeil s'enfuit;
Jaloux, on veille, on tourne, on rôde;
Ce n'est qu'alarmes jour et nuit.

Après bien des mots et du bruit,
Un baiser finit l'aventure :
Le feu s'éteint, le dégoût suit;
Le pré valoit-il la fauchure?

STANCES

AU DOCTEUR PROCOPE[1]

Qui ne prit point
en riant l'épigramme qui commence ainsi :
Un pauvre hère, enfant de l'Hélicon.

PARFUMÉ de l'encens du Pinde
Au sommet duquel on te guinde,
Ami, ne te moques-tu pas
De revendiquer l'aromate

1. Fils d'un limonadier. Il avait le corps et l'esprit d'Ésope. Il n'était médecin que *adhonores*. Sa vraie profession était celle de bel esprit et d'accompagner, en cette qualité, les dames et les messieurs que ses confrères envoyaient aux eaux. « Au moment que je publiois cette pièce, on en jouoit une de lui au Théâtre-Italien, qui avoit et méritoit un grand succès. Au reste, tout contrefait qu'il étoit, il étoit l'homme à bonnes fortunes du jour. Il ne prit guère mieux ces vers-ci que les précédents, et jusqu'à sa mort, nous nous brouillions, et nous nous raccommodions tous les ans, par semestre. Nous nous sommes quittés sur la bonne bouche. »

Dont notre sottise ici-bas
Suffumige un fils d'Hippocrate?

Mais quelque injuste que puisse être
Le chagrin que tu fais paroître,
Je ne m'en veux pas moins de mal.
Chasse mon tort de ta mémoire:
A *Sylva* je te crois égal,
Si de l'égaler tu fais gloire.

Pour adoucir un peu le crime,
Un autre diroit que la rime
Le conduisit à ce faux pas,
Qu'elle en fait faire au plus habile,
Que Boileau même, en pareil cas,
Bronche entre Quinault et Virgile.

Mais la rime est-elle une excuse
Que puisse alléguer une muse
Pour qui l'honneur a des appas?
Non, non, aisée ou difficile,
Cent Richelet ne valent pas
La civilité puérile.

Je n'ai voulu, je le déclare,
Noter le docte ni l'ignare.
Que fait l'ignare ou le savant
A qui se rit de l'art funeste
Où le plus versé, très souvent,
Est le plus semblable à la peste?

Des trois filandières sinistres
Je voulois nommer les ministres,
Sans songer au point décisif;
Et seulement dans l'apologue
Citer d'entre eux le plus oisif,
En l'opposant au plus en vogue.

Or, je te sais l'ami des belles,
Le favori des neuf pucelles,
Le charme de tes auditeurs,
Un Catulle, un Alcibiade;
Je te sais mille adorateurs
Et ne te sais pas un malade.

L'honneur du Pinde et de Cythère,
J'ai cru que tu ne songeois guère
A l'emploi de docte assassin,
Que tu te piquois peu de l'être;
Enfin je t'ai cru médecin,
Comme plus d'un évêque est prêtre.

C'est là l'esprit de l'antithèse;
Mais pour peu qu'elle te déplaise,
Publie à tous mon repentir.
Je publierai mon témoignage
Et ne craindrai plus de mentir
En te comparant à *Vernage.*

Outre cette palinodie,
En cas de grave maladie,

Dont on pourroit mal augurer,
Le coupable avec diligence
T'appellera pour assurer
Sa guérison ou ta vengeance.

CONTES

CONTES

LE

MIROIR DE LA VÉRITÉ

Un jour, à Quimper, en un temps
Où, dans les villes comme aux champs,
De veaux il étoit belle année,
Une Basse-Brète vêla;
Et, contente de sa journée,
Remercioit la Destinée
De cette maternité-là.
Elle se croyoit fortunée,
Lorsque tout à coup dévala,
Par un tuyau de cheminée,
Jambe deçà, jambe delà,

Sur un manche à balai, la fée
Accroupie et ratatinée,
Que dans un cas pareil on craint;
Que vieille et bossue on nous peint
En dame d'enfer attifée;
Pour mamelle ayant saucissons,
De serpents galamment coiffée,
Et grommelant des maudissons.
Dame Carabosse on la nomme,
Veuve exécrable d'un vieux gnome,
Digne, en naissant, qu'on l'étranglât,
Puisque tout son plaisir, en somme,
Seroit de faire de chaque homme
Un monstre qui lui ressemblât.
Le jeune auteur qui, des coulisses,
Voit à sa pièce entrer *Fréron;*
Notre Homère, voisin des Suisses,
Qui, du nord, un jour aux Délices
Verroit entrer le Salomon,
Sentiroit moins d'effroi dans l'âme
Que n'en sentit la pauvre femme,
Prévoyant le sort de son fils.
Elle eut beau jeter les hauts cris :
L'implacable et sourde mégère,
De ses deux griffes de panthère
Empoignant le petit garçon,
Déjà le doue à sa façon :
Il n'y fallut pas grand mystère,
C'était un petit Bas-Breton.
Un rien suffisoit pour en faire
Le second tome d'Erichthon.

Aussi fut-il, aussi fit-on.
La fée, en un coup de baguette,
Fit du magot à la bavette
Un singe des plus accomplis :
Nez épaté, rousse crinière,
Du nain jaune le coloris,
Bosse devant, bosse derrière,
Borgne, boiteux, torticolis,
Œil éraillé, quart de prunelle.
Auprès de lui Polichinelle
Eût passé pour un Adonis.
Bref, la vieille sempiternelle,
Du Tartare digne suppôt,
Vous le fagota de manière
A pouvoir, une foire entière,
Peint sur le devant du tripot
Par un peintre d'enseigne à bière,
Attirer la foule et les ris,
Et faire déserter *Molière*
A tous les badauds de Paris.

Passant du corps ensuite à l'âme
Afin que tout fût de niveau,
Et qu'on ne dît pas que la lame
Assortissoit mal au fourreau,
De sa maudite main l'infâme
Y versa belle portion
De cette bonne opinion
Qui fait que l'on se dissimule
Tout ce qu'on a de rebutant,
Et que plus on est ridicule

Plus de soi-même on est content;
Qui fait non seulement qu'on s'aime,
Et qu'on va tout haut s'admirant;
Mais, sans miséricorde même,
Que sur autrui l'on va tirant.

Sur l'œil unique du bélître,
De mère Philautie exprès,
Et de sœur Jalousie après,
Elle étendit la double vitre;
Puis la belle aux yeux de cochon,
Rejuchée à califourchon
Sur sa monture saugrenue,
Part avec les mêmes honneurs,
Et s'en va comme elle est venue
Par le chemin des ramoneurs.
Toujours, dit-on, croît mauvaise herbe:
Et c'est, je pense, le proverbe
De nos proverbes le moins faux.
Nos guérets sont pleins de pavots,
Le marronnier d'Inde est superbe,
Quand l'orme n'est qu'à peine éclos.
L'enfant crut avec ses défauts.
A quinze ans, l'animal immonde,
Moyennant un riant maintien
Et la perruque courte et blonde,
Se croyant extrêmement bien,
Le front haut se présente au monde,
Respire l'air parisien,
Examine tout à la ronde,
Cherche son pareil, ne voit rien

Qu'il ne déprime et qu'il ne fronde.
Pour ouvrir même, à ce qu'on dit,
Un champ vaste à ses railleries,
C'est lui qui le premier s'assit
Sur une chaise aux Tuileries.
Gai, docte et cher abbé *Cochet*[1],
Dont elles sont les galeries,
Toi qui ris de mes railleries,
Sans les peser au trébuchet;
Philosophe qui, des folies
Impertinentes ou jolies,
Fais ton profit ou ton hochet,
Que n'eus-tu parfois l'avantage
De te trouver, ainsi que moi,
Assis tout près du personnage!
Le beau passe-temps pour un sage!
Quel plaisir c'eût été pour toi,
L'âme d'étonnement ravie,
D'entendre siffler les serpents
De l'impuissante et folle Envie,
Et de voir, un jour en ta vie,
Le hibou bafouer les paons!

Devant lui, s'il passe une belle
Digne de fixer le regard,
Il feroit volontiers querelle
A qui la loue; et le pendard
Dit qu'il auroit le teint comme elle,
Si, comme elle, il avoit du fard.

1. Ancien professeur de philosophie au collège Mazarin.

Vient un abbé de bonne mine,
La perle des petits-collets,
Et le plus beau des prestolets :
On admire sa jambe fine,
Qu'il étale à pas de ballets.
Moi, dit la langue serpentine,
Sous ses deux beaux bas violets,
Je n'admire que deux mollets,
Tels que je me les imagine,
Agencés sur deux flageolets.
Puis à la roide contenance
De nosseigneurs à cheveux longs,
N'ayant point de rouge aux talons,
Et pourtant d'un air d'éminence
Avançant à pas d'ordonnance
Guindés et droits comme des joncs :
Tel que je suis, dit-il, je gage
Que je suis, malgré les railleurs,
Plus à l'aise dans mon corsage
Que ces Robins-là dans les leurs.

Un joli jeune homme à lorgnette,
De huit ou dix pas la braquant
Sur cette espèce contrefaite,
Celui-ci rit, en remarquant
Sa badauderie indiscrète;
Mais, loin d'y rien voir de choquant,
Il croit plaire au sot qui le lorgne
Et disoit en se requinquant :
C'est bien dommage qu'il soit borgne!
Quelqu'un vient, qui, plus sérieux

(Encore que sous cape il rie)
Jette discrètement les yeux
Sur la Bamboche rabougrie;
Puis les baisse avec modestie
Pour le respect qu'on doit à ceux
Que la nature disgracie.
Ne pensez pas qu'il s'en soucie,
Ni qu'il en soit moins glorieux;
Cet homme trop peu curieux,
Dans sa cervelle rétrécie,
Passe pour un fat, envieux
De voir sa présence obscurcie,
Et sa fausse inattention,
Effet de la compassion
Pour une basse jalousie.

Jolis esprits à dévidoir
(Ceci soit dit par parenthèse),
Oh! qu'ici vous seriez à l'aise!
Combien de scènes à tiroir!
Et qu'il feroit beau vous y voir!
Aussi notre homme à courbe échine
Y fit-il très bien son devoir :
Tout passe par son étamine.

Sur ce tourbillon sémillant,
Où tout le bel air se déploie,
Il ne jette l'œil qu'en raillant,
S'admire seul, et, quoi qu'il voie,
Ne voit rien dont il ne se croie
Le contraste heureux et brillant :

Jusqu'à ce que certain génie,
Du plus haut don favorisé,
Depuis longtemps scandalisé
De l'insupportable manie
De ce petit monstre abusé,
Devant lui s'arrête et se plante,
En beau cavalier déguisé,
Dont la figure étoit charmante.
Pas mieux qu'un autre il n'est traité.
Alors, d'une main foudroyante,
Au malheureux enfant gâté,
Dans le même instant il présente
Le miroir de la vérité.
A cette fatale clarté,
La double vitre ne put faire
Que le Narcisse imaginaire,
De son aveugle vanité
N'aperçût pas l'affreux mécompte
Et toute sa difformité.
Lors, de la fuite la plus prompte
Il sentit la nécessité,
Et de soi-même épouvanté
Courut dans un antre écarté
Cacher sa misère et sa honte.

Moralisons et, sans efforts,
Revenons un peu sur nos traces.
Il en est, en fait de disgrâces,
Des esprits ainsi que des corps.
On en voit sans nombre et sans cesse
De tortus que rien ne redresse;

Machines à mauvais ressorts,
Sans jeu, mesure, ni justesse;
Esprits n'ayant bride ni mords,
Avec audace et maladresse,
Heurtant les foibles et les forts,
Qui, faux aigles et vrais butors,
S'imaginent, dans leur ivresse,
Planer sur les eaux du Permesse,
Dont ils n'ont jamais vu les bords.

O le plus rare des trésors,
Miroir, le seul de ton espèce,
Où tant de sots avantageux,
Voyant toute leur petitesse,
Se connoîtroient en dépit d'eux !
Miroir de la vérité, sors
Du fond du puits de la déesse !
Glace fidèle et vengeresse,
Que pieds nus, comme un franciscain,
Si j'avois certitude pleine
De ne pas y perdre ma peine,
J'irois chercher jusqu'à Pékin !
Encore une scène amusante !
Reviens, de grâce, et désenchante
Maint fat, maint sot et maint faquin.
Reparois, dis-je, et te présente
A V... O... et D... [1]

1. Le lecteur a compris que ce conte est une satire dirigée contre Fréron.

LE MOINE BRIDE

OU

LA BRIDE NE FAIT PAS LE CHEVAL

BLAISE, à la ville, un jour ayant porté
Et bien vendu son avoine et son orge,
Sur un cheval qu'il avoit acheté,
S'en revenoit monté comme un saint George.
Saint George, soit. Mais saint George descend
A ses besoins, ou quand le pied lui gèle.
Les pieds gelés, Blaise en vain s'en défend :
Il lui fallut abandonner la selle,
De cavalier devenir fantassin,
De son cheval lui-même être le guide,
Et dans la neige entr'ouvrir un chemin,
Tirant la bête après lui par la bride.

Suivoient de loin deux grisons bien dispos,
Non des grisons de l'espèce indolente
De celui-là qui porta sur son dos

Le palfrenier du fameux Rossinante.
C'étoient vraiment bien d'autres animaux,
C'étoient de ceux que Boccace nous vante,
De ces matois connus par plus d'un tour,
Tour de galants, ou d'espiègle, ou d'ivrogne;
De ces bons saints qui se firent un jour
Martyriser et cuire en Catalogne :
Deux cordeliers, pour vous le trancher net,
Suivoient de loin et l'homme et le genet.

« Sus, sus, l'ami, dit l'un des deux à l'autre;
Vois devant nous ce rustre et son cheval!
Faisons un tour ici de carnaval!
Entendons-nous, et la monture est nôtre.
Seulement songe à nous bien seconder.
Goutte ne faut avoir ici ni crampe :
Je le saurai doucement débrider.
Toi, cependant, habile à t'évader,
Sur le cheval monte, pique et décampe;
Puis sur nos pas, derrière ce rocher,
Tandis qu'à fin je mènerai l'affaire,
Tournant tout court, tu courras te cacher;
Je suis un sot, ou tu n'attendras guère
Que sain et sauf je n'aille t'y chercher. »

Le complot fait et la marche hâtée,
Gaillardement à l'œuvre les voilà.
Déjà par l'un voici la bride ôtée,
Et proprement à son col ajustée,
Tandis que l'autre en galopant s'en va,
Sans que le bruit des pieds du quadrupède

Fût et ne pût de Blaise être entendu :
Le paillasson sur la plaine étendu,
Un pied de neige y mettoit bon remède.

Au lieu marqué le cavalier alla ;
Qu'il ne soit plus parlé de celui-là.
Son compagnon, cette affaire arrangée,
Resté pour gage et seul dans l'embarras,
Sur les talons de Blaise, pas à pas,
La bride au cou pendante et négligée,
La tête basse et l'échine allongée,
Alloit un train dont il étoit bien las.
Quand Blaise aussi, las de marcher lui-même,
Voulut enfin reprendre l'étrier.
Figurez-vous quelle surprise extrême,
Se retournant, de voir un cordelier !
Est-il esprit si fort qui n'y succombe ?
En cas pareil, en croiriez-vous vos yeux ?
Au pauvre Blaise, homme simple et pieux,
La bride échappe et de la main lui tombe.

Le papelard, humble à fendre les cœurs,
S'agenouillant, et d'un cœur de colombe,
Bien tendrement laissant couler des pleurs,
S'écrie : « Hélas ! je suis Père *Panuce*,
De saint François indigne et lâche enfant,
Que de la chair le démon triomphant
Dans ses filets fit tomber par astuce !
Que voulez-vous ? le plus sage a bronché.
Le tentateur mit un morceau d'élite
A l'hameçon : j'y mordis : je péchai ;

J'y remordis : j'y restois attaché;
C'en étoit fait : j'allois, en proie au diable,
Être du vice à jamais entiché.
Mais Dieu qui veut, en père pitoyable,
L'amendement, non la mort du coupable,
Pour me tirer de l'abîme infernal
Où m'entraînoit cette habitude au mal,
Et m'emmener à la résipiscence,
Constitua mon âme en pénitence,
Pendant sept ans, dans le corps d'un cheval.
Le terme expire, et vous êtes le maître
De me traiter à votre volonté.
Ordonnez-moi l'écurie ou le cloître.
A vous je suis : vous m'avez acheté.

— Eh, oui, dit Blaise, au diable soit l'emplette!
J'eus belle affaire à vos péchés passés,
Pour en payer ainsi les pots cassés!
De Dieu pourtant la volonté soit faite!
Car, après tout, comme vous j'ai péché;
J'ai comme vous mérité pénitence :
Chacun son tour. Toute la différence
Qu'ici je vois (dont je suis bien fâché):
La vôtre est faite, et la mienne commence;
Quitte j'en suis encore à bon marché.
Dieu m'auroit pu sept ans envoyer paître.
Un roi pécheur fut ours pendant sept ans;
Vous fûtes, vous, cheval un pareil temps;
Un temps pareil âne je pouvois être,
Et maintenant travaillant au moulin,
Bien autrement je rongerois mon frein.

Eh bien, je perds une assez grosse somme;
Mais cinq cents francs ne sont la mort d'un homme.
Soyez donc libre, et libre sans rançon.
Vous serez sage et vous n'irez pas comme
Un étourdi remordre à l'hameçon.
Qui de si près a frisé les chaudières,
Sur son salut n'est pas si négligent :
Père Panuce, au moins pour mon argent,
Souvenez-vous de moi dans vos prières! »

Notre bon Père alors se prosternant,
Et par trois fois ayant baisé la terre,
Son chapelet et le pied du manant,
Gai, sur ses pas s'en retourne en grand erre,
Tandis que triste, et le gousset vidé,
Blaise, chargé d'une bride inutile,
En véritable et franc oison bridé,
Regagne à pied son petit domicile.

Il ne dit rien de l'accident fatal,
Et s'en fût tu longtemps, comme on peut croire
Si quelques mois après, dans une foire,
Il n'eût revu, reconnu son cheval,
Que marchandoit son compère *Grégoire*.
Il s'émerveille, et souriant à part :
« Ami, dit-il, le tirant à l'écart,
N'achète point ce cheval, et pour cause.
Tu t'en mordrois les pouces tôt ou tard.
Je le connois. Sois bien sûr d'une chose,
C'est qu'un beau jour, te panadant en roi
Sur cette bête, en effet assez belle,

Crac ! en chemin, tout à coup au lieu d'elle,
Tu trouveras un cordelier sous toi.

— Un cordelier ! tu voudrois que je crusse...
— Un cordelier ! tu gausses ? — Point du tout ;
Un maître moine ayant cordon, capuce,
Grise vêture et nom Père *Panuce.* »

Lors il conta le fait de bout en bout,
L'achat, la route et la métamorphose,
Et l'hameçon fatal au franciscain,
Et les sept ans de purgatoire ; enfin
Tout ce qu'il sait : le reste, il le suppose.
« Tiens, poursuit-il ; à peine le bourreau
S'est retrouvé sous sa première peau
Et sous le froc, que, perdant la mémoire
Du châtiment qui lui fut si bien dû,
A l'hameçon il aura remordu ;
Et le voilà. — Peste ! interrompt Grégoire,
Qu'il aille au diable avec son hameçon
Et ses sept ans de nouveau purgatoire.
Vraiment sans toi j'étois joli garçon !
C'est cinq cents francs que je gagne. Allons boire. »

ROSINE

OU

TOUT VIENT A POINT

QUI PEUT ATTENDRE

CHACUN trouve à la fin son compte.
Gens mécontents de votre état,
Patientez. C'est de ce conte
La morale et le résultat.

Rosine à peine avoit quinze ans.
Peignons d'un trait ses agréments :
Le moindre de tous étoit l'âge.
Ne détaillons pas davantage
Un produit qui court les romans.
Rosine, en un mot, étoit belle,
Belle à mériter mille amants.
Pas un pourtant n'approchoit d'elle.

Son père vivoit en dévot,
Et sa mère étoit une prude :

Couple aussi rigoureux que sot,
Aussi ridicule que rude.
Nuit et jour en inquiétude,
Et l'œil ouvert sur le tendron,
Crainte de quelque tour fripon
Que se reprochoit leur sagesse,
Et qui, dans leur temps de foiblesse,
Avoit hâté leur union.
Il n'est Argus pires, dit-on,
Que les Argus de cette espèce.
Mais il n'en est ni plus ni moins :
Ils en furent pour leurs alarmes.
Rosine prit garde à ses charmes
Et sentit ses petits besoins.
Le sein naissant de la fillette
Couva bientôt certains désirs,
Sources de maints profonds soupirs,
Qui le soulevoient en cachette.

Et quand surtout ces déplaisirs?
Sans faute, aux heures de toilette.
« Hélas! disoit-elle souvent,
Quand sa parure étoit complète,
Et qu'elle se miroit seulette,
Je jette bien ma poudre au vent!
Quoi donc! J'aurai toute ma vie,
Pour tous jeux, pour tout entretien,
J'aurai pour toute compagnie,
Mon oiseau, ma chatte et mon chien!
Avec le monde qui m'oublie,
Tout commerce m'est interdit.

Et pour qui me suis-je embellie?
C'est bien me parer à crédit!
Me parer est grande folie!
Que m'importe d'être jolie,
Si mon miroir seul me le dit?
Veut-on me laisser mourir fille?
Si je puis, il n'en sera rien,
Et j'y saurai plus d'un moyen.
Ah! qu'une mère de famille
A de beaux droits qui m'iroient bien!
Droit d'être coquette ou béguine,
D'être précieuse ou badine,
D'agacer un cercle flatteur,
Ou de passer, à la sourdine,
Le temps avec un directeur;
Droit, selon l'une ou l'autre humeur,
De porter l'or ou l'étamine;
Droit d'oser tout sous la courtine :
De faire la paix ou le bruit;
D'être caressante la nuit,
Et le jour de faire la mine;
Droit, s'il arrivoit un malheur,
De convoler en tout honneur;
Tant d'autres droits que j'imagine,
Droits si bien dus à nos appas,
Dont la jouissance est si belle!
Puissance maritale, hélas!
Bientôt ne me viendras-tu pas
Délivrer de la paternelle? »

Le ciel prit au mot la pucelle.

Le père avoit un vieux château
Au bord de la mer infidèle.
Un jour que, sur une nacelle,
La belle s'égayoit sur l'eau,
Une bourrasque, un vent de terre
Fait faire largue à son bateau.
A point nommé passe un corsaire
Qui la ramasse en son vaisseau,
Cingle en Afrique et, sur la plage,
Met sa belle proie à l'encan.

Un beau jeune mahométan
(Nommons Osmin le personnage)
La convoite et paye au forban
Tout ce qu'on veut et davantage.
Et croyez que le musulman
N'eut pas plus regret à la somme,
Qu'à l'aspect d'un si beau jeune homme
Rosine en eut à sa maman.

Or déjà le Turc, à son dam,
Avoit vingt-neuf femmes; en somme,
En avoir trente étoit son plan;
Et cela, grâce à l'Alcoran,
Sans nulle dispense de Rome.
Otez-moi la peur de Satan,
Gens indévots, et qu'on m'assomme
Si demain je n'ai le turban!

Ainsi payée en belle espèce,
L'ouaille fut mise au bercail,

Non sans quelques mots de tendresse;
Bref, et laissant tout long détail,
Rosine entra dans le sérail
Moins en esclave qu'en princesse.

Pendant le jour tout fut des mieux.
Rien d'abord qui ne rit aux yeux.
Mais, à la fin de la journée,
Voici la chance bien tournée.

Dans un spacieux promenoir,
Elle trentième est amenée.
Pensez qui fut bien étonnée,
Quand, face à face, par un noir,
Ces anges, rangés sur deux lignes,
A l'arrivante firent voir
Vingt-neuf rivales, toutes dignes,
Comme elle, de n'en point avoir.
Le fier Osmin, à pas tranquilles,
Grave comme un consul romain,
Et toutefois d'un air humain,
Se promène entre les deux files,
Lève un menton, découvre un sein,
L'admire à son aise, examine
Le lis, la neige et le jasmin
Du demi-globe que termine
Un petit bouton de carmin;
En enveloppe de sa main
Le contour aussi doux qu'hermine,
En fait autant à son germain;
Puis de belle en belle chemine,

Et devant qu'il se détermine,
Refait trente fois le chemin.
Cependant, des fines femelles,
Pour fixer les faveurs d'Osmin,
C'est à qui jouera des prunelles;
Mais un mouchoir qu'il jette enfin
A la plus heureuse d'entre elles
Remet le reste au lendemain;
Et Rosine étoit de ce reste.
Nouvel état, en vérité,
Pour peu qu'il dure, plus funeste
Que le premier qu'elle a quitté!
« Mais c'est un choix peu médité;
L'injustice est trop manifeste :
Demain j'aurai la primauté. »
Des femmes, en fait de beauté,
Tout monologue est peu modeste.

D'un second choix moins indigeste
Espérance endort vanité;
Le tiers jour, pas plus d'équité.
Soit guignon, soit mauvais manége,
Soit tous les deux : que vous dirai-je?
Elle en est au vingtième jour
Sans avoir encore eu son tour.
Elle ne retient plus ses larmes :
« Quel est donc l'étrange séjour
Où j'étale aux yeux tous mes charmes,
Sans pouvoir inspirer d'amour?
Ah! disoit la belle éplorée,
Que mon cœur s'étoit bien mépris!

Hélas! si j'étois ignorée,
Du moins j'ignorois les mépris!
Être vingt fois déshonorée!

O l'indigne et l'affreux destin!
M'a-t-il un moment désirée,
Le tyran! de quel air hautain
Il se présente à notre vue!
Ce coup d'œil errant, incertain,
De quelque attrait qu'on soit pourvue!
Ce geste presque du dédain,
Porteur de l'arrêt qui me tue,
En m'exposant au ris malin
De celle dont il s'infatue!
Quel empire absolu sur nous!
Comme sous lui tout s'humilie!
Quelles rivales! quel époux!
Mais que leur nombre multiplie;
Qu'elles triomphent, qu'il m'oublie,
Et que, tandis que je le fuis,
Aux pieds du monstre prosternées,
Les lâches passent les journées
A briguer de honteuses nuits;
Pour nous, songeons mieux qui nous sommes,
Relevons un rang avili;
Méritons un sexe embelli
Pour commander à tous les hommes.
Fuyons de ces barbares lieux
Où la beauté n'a point d'empire,
Et couronnons, sous d'autres cieux,
Quelque amant moins audacieux,

Quelque amant du moins qui soupire. »
Elle auroit pu fuir à l'instant,
Si demeura-t-elle pourtant,
Curieuse encor de voir celle
Qu'Osmin recevroit dans son lit.

Point de mouchoir encor pour elle :
Donc l'héroïsme ne faillit
De la reprendre de plus belle.

Des jardins le mur treillissé
La nuit l'invite à l'escalade.
Quelque peu de vivre amassé,
Elle monte, saute et s'évade
Du plus austère des couvents,
Trouve un brigantin, s'en empare,
Manœuvre de son mieux, démarre
Et s'abandonne au gré des vents.

Rosine avoit lu les romans :
Leurs plus rares événements
Pour elle étoient mots d'Évangile;
Mais l'héroïne au cœur d'argile
Manqua de foi bien des moments ;
Et bien des fois, malgré ses dents,
Elle observa jeûne et vigile.

Après quelques jours de gros temps,
Où des bons vents la troupe agile
S'épuisa de soins obligeants,
Elle et son bâtiment fragile

Vinrent échouer près d'une île
Qu'habitoient de fort bonnes gens.

A quel degré, sous quelle zone,
Ce pays-là ? Je n'en sais rien :
Le fait est qu'il différoit bien
Avec celui des Amazones.
C'étoient femmes sans homme : ici
C'étoient dans l'île, hommes sans femme;
La dernière avoit rendu l'âme.
Un cocu diroit : Dieu merci !
Mais moi qui ne le serai mie,
Femme n'ayant, ains bonne amie,
N'ai garde de parler ainsi.

Pour vous mieux expliquer ceci,
La mortalité s'étoit mise
Sur tout le beau sexe du lieu.
Le nom du mal importe peu;
Mais enfin telle en fut la crise,
Que fille, mère, et de par Dieu,
Voire, la grand'mère y fut prise.
De l'*Ile-Veuve* cependant,
Nulle terre n'étoit voisine;
Onc on n'y connut la marine :
Donc, nul remède à l'accident.
Jugez, cette vérité sue,
Si Rosine y fut bien reçue.
L'État étoit républicain,
Partant, tout commun, perte ou gain :
Si qu'au ciel chacun rendant grâce,

Compta qu'il auroit de sa race.
Pour moi, la façon d'en avoir
Eût fait mon seul et bel espoir.

Chacun prétend donc à l'aubaine,
Sans que personne ose y toucher,
Pas seulement en approcher;
C'étoit déjà leur souveraine :
Un objet si rare et si cher
Même est pour eux plus qu'une reine.
C'est quand parfois le bien nous faut,
Qu'alors le prisons ce qu'il vaut.

En pompe, et de fleurs couronnée,
Dans un palais elle est menée.
D'abord on lui fait sa maison;
Cour leste, amoureuse et galante;
La garde, ainsi que de raison,
Sage, discrète et vigilante;
Cœurs sans nombre, pour tout blason.
Quant à l'étiquette, excellente:
Plus d'une femme en conviendra.
Elle porte qu'avant huitaine
Sa Majesté prendra la peine
De se choisir qui lui plaira.
Le choix, au cas qu'elle soit mère,
Une fois par an changera,
Quatre fois en cas du contraire;
Qu'au reste, tout ce qu'en secret
Elle fera, sera bien fait,
Et que ce sera son affaire.

Quel heureux et prompt changement!
De honte ainsi gloire est voisine :
Fortune, par ce règlement,
De toute l'île, en ce moment
Forme un beau sérail à Rosine.
Que lui désirer de plus doux?
Elle peût avoir plus d'époux
Qu'un sultan jamais n'eut d'épouses,
Faire en un jour plus de jaloux
Que l'autre en mille ans de jalouses!
Et notez que murs ni verrous
De ses plaisirs ne lui répondent;
Au-devant d'elle ils volent tous :
Sous ses pas d'eux-même ils abondent.
Hommes orgueilleux, jugez-vous!
Comparez sa gloire à la vôtre!
Que l'une est au-dessus de l'autre!
Quels droits, selon vous, à l'orgueil
Présentent la plus douce amorce,
De ceux que s'acquiert un bel œil,
Ou de ceux qu'usurpe la force?

Par la ville, où tout l'adoroit
(Ce n'est conte de *Mélusine*),
Tant que le joli jour duroit,
Sur un char élevé, Rosine
Rouloit, cherchant qui lui plairoit.
Vous eussiez vu, sur son passage,
Les hommes, ces bons habitants,
Du moins sensé jusqu'au plus sage,
Petits, plus souples que des gants,

S'empresser à lui rendre hommage;
Et maints Adonis arrogants,
Habillés à leur avantage,
Se carrant bien de tous les sens,
De leurs grâces faire étalage,
Rire pour faire voir leurs dents,
Minauder et mettre en usage
Tout l'art des coquettes du temps,
Qu'on reproche à nos jeunes gens;
Enfin, pour primer sur les rangs,
Faire un plus mauvais personnage,
Qu'aux yeux du plus fier des sultans
N'en fait le sexe qu'il outrage.

Le sort bientôt se déclara.
Le lot fut pour un insulaire,
Beau, bien fait, jeune, *& cætera :*
Hylas est le nom qu'il aura;
Le reste m'est peu nécessaire.
Suffit qu'il eut le don de plaire,
Que la sympathie opéra,
Et qu'au lit, contre l'ordinaire,
L'Hymen en locataire entra,
Et l'Amour en propriétaire.

Hylas époux, Hylas heureux,
N'en devint que plus amoureux,
Que plus aimé, que plus aimable;
On vit la paix inaltérable
Et l'hymen en même maison.
Je vous en ai dit la raison :

Cet hymen étoit peu durable,
Ils alloient être désunis.
Trois mois, incessamment finis,
De fruits n'offroient point d'apparences :
D'Hylas imaginez les transes.
Céder un si parfait bonheur !
Se dessaisir de tant de charmes !
Le désespoir entre en son cœur ;
La rage y resserre les larmes :
Il y parut à sa pâleur.
« Qu'avez-vous, Hylas ? dit la belle.
— Ce que j'ai, dit-il ; ah ! cruelle !
Demain je vous perds pour toujours ;
Et vous me tenez ce discours !
Avez-vous déjà dans votre âme
Nommé celui qui jouira
Du prix qui n'est dû qu'à la flamme
De l'époux qui vous adora ?
D'un tendre amant qui vous adore,
Comme les dieux sont adorés,
Qui va vous adorer encore,
Tandis que vous le trahirez !
Demain mon sort n'est plus le vôtre,
Demain votre cœur m'est fermé,
Et ce cœur n'est pas alarmé !
Rosine entre les bras d'un autre !
Rosine qui m'a tant aimé !...
— Et qui plus que jamais vous aime !
Interrompt-elle en soupirant ;
Ma tendresse est toujours extrême,
Pour vous je suis toujours la même ;

Que ce baiser en soit garant!
Mais mon pouvoir n'est pas suprême,
Le droit public est mon tyran.
Reine en ces lieux, moins que captive,
De vous seul en vain je fais cas.
Les lois sont faites, cher Hylas;
Il faudra bien que je les suive;
Mais je ne vous oublierai pas. »

A cet arrêt, qui l'assassine,
Il jette un cri plus douloureux,
Tient des propos plus langoureux
Que tous les héros de *Racine.*
Il voulut se percer le sein;
Vingt fois on désarma sa main :
Rosine aussi vive, aussi tendre,
S'emportoit contre le destin;

« Mais, cher Hylas, que faire enfin?
Pour être à vous, par où m'y prendre?

— Fuyons, dit-il, et promptement!
Pourquoi répugner à la fuite?
Confions-nous à l'élément
Qui sur ces bords vous a conduite.
Seule, vous l'osâtes braver
Dans votre première aventure;
Les arbitres de la nature
Ont pris soin de vous conserver,
C'est qu'ils vouloient vous réserver
A la tendresse la plus pure :

Après vous l'avoir fait trouver,
Leur protection vous est sûre;
Venez avec moi l'éprouver.
Venez : à ce nœud légitime
Je vois ce que vous immolez
Quand d'ici vous vous exilez.
Cette île entière est ma victime.
Vous abandonnez les douceurs
D'un séjour où l'on vous accable
D'hommages, de vœux et d'honneurs
Pour courir un risque effroyable.
Vous quittez l'empire des cœurs,
Des empires le plus aimable;
Mais, Rosine, vous me suivrez.
C'est avec moi que vous vivrez :
Et pour vous seule je veux vivre.
Est-il ici-bas quelque bien
Plus doux que ceux qu'Amour nous livre?
Ah! quand c'est lui qui se fait suivre,
Qui le suit ne regrette rien.
Que n'ai-je été maître du monde!
J'eusse, au mépris d'un rang si beau,
Bravé le fer, la flamme et l'onde,
Pour être à vous jusqu'au tombeau! »

Il en jura : la belle, en somme
(Qui n'avoit pas laissé d'abord
De regretter un peu le sort
Qu'elle abandonnoit pour un homme),
La belle, dis-je, avec transport,
En amante un peu trop fidèle,

Fut généreusement d'accord
De tout ce qu'on exigeoit d'elle.

« Eh bien, dit-elle, cher époux,
Fuyons ! un tel avis m'oblige
Une seule chose m'afflige :
Je quitte encor trop peu pour vous.
Partons : je vous suis. » De ses voiles
La nuit couvrant jusqu'aux étoiles,
Par l'aveugle Amour conseillé,
Voilà notre couple héroïque
Embarqué dans l'esquif unique
Presque aussi mal appareillé
Que lorsqu'il arriva d'Afrique,
Mais un peu mieux ravitaillé;
Et Rosine, heureuse et tranquille,
Étoit déjà bien loin de l'île
Quand le monde y fut réveillé.

Pour se consoler de sa perte,
Chacun fit quelque chose ou rien :
Chacun fit bien ou mal; mais certe,
Que chacun fît ou mal ou bien,
L'île au bout d'un temps fut déserte.

Cependant Rosine en repos,
Voguant à la merci des flots,
Sembloit avoir, dans ses voyages,
Éole et Neptune à ses gages.
Celui-ci, bien que de long cours,
Parut toutefois des plus courts.

Elle voyoit mille avantages
A ses innocentes amours;
Et pour n'avoir pas à se plaindre,
En soi-même elle se peignoit
Mille inconvénients à craindre
Dans l'état qu'elle abandonnoit,
Et qu'elle eût dû plus tôt se peindre;
Car en effet le dénouement,
A moins d'un secours tout céleste,
Après un beau commencement,
Lui pouvoit devenir funeste.

Un bourguemestre saugrenu,
Pressé d'une ardeur indiscrète,
Dont le tour ne fût pas venu,
A l'époux nouveau parvenu
De force à la fin l'eût soustraite,
Sans nul égard à l'étiquette;
Les sénateurs, sur ce viol,
Auroient, en confisquant le vol,
Fait justice du bourguemestre
Et dit que chacun d'eux en paix
Exerceroit seul désormais
L'emploi de mari par semestre.
Le peuple se fût révolté.
Quel enfer alors eût-ce été
Que ce beau paradis terrestre?
Surtout si, pendant un traité
Où tout le monde eût contesté,
On eût mis la reine en séquestre
Chez le plus vieux de la cité?

Quel embarras de tout côté !
Ici, quelle paix, au contraire !

« Je serai donc heureuse enfin !
S'imaginoit-elle en chemin.
J'ai trouvé le point salutaire :
Un seul homme fait mon destin ;
Seule j'ai son cœur et sa main :
Rien jusqu'ici ne m'a dû plaire.
Pas le moindre amant chez ma mère !
Trente rivales chez Osmin !
Dans l'île un monde à satisfaire :
Ennui, dépit, dégoûts, misère !
Mais un tendre époux plein de feu
N'est ni rien, ni trop, ni trop peu :
C'est assez, et c'est mon affaire. »

Avec ce beau raisonnement,
Rosine est, par la Providence,
De vague en vague, heureusement
Poussée au lieu de sa naissance ;
Mais, par malheur pour la constance
De son époux toujours amant,
Son lieu natal étoit la France.
Père, mère, tout étoit mort,
Elle unique et riche héritière,
Partant, le mari gros milord,
Et sa bonne fortune entière.
D'abord il en parut confus.
Rien n'égaloit sa gratitude.
Vertu, de toutes les vertus,

Dont l'homme, en la vantant le plus,
Se fait le moins une habitude.

Des libres façons du pays
Bientôt l'insensé prend ombrage,
Devient jaloux jusqu'à la rage,
Croit sur un rien ses feux trahis.
Rosine qui prévoit l'orage
Cherche à rassurer son époux
Par un volontaire esclavage :
Mais rassure-t-on un jaloux?
Il faudroit qu'un jaloux fût sage.
Celui-ci, le plus fou de tous,
N'aborde plus qu'il n'injurie
Ne s'éloigne plus qu'en furie,
Même sur la foi des verrous
Bientôt encore il s'en défie;
Et l'outrageante jalousie,
Dominant ce cœur déréglé,
Le fait recourir à la clé
Que Vulcain forge en Italie,
Clef maudite! infâme instrument!
Qui, lorsqu'il faut qu'un mari sorte,
Condamne la dernière porte
Par où se peut glisser l'amant.

Jusque-là, soumise et fidèle,
Rosine ne murmure pas :
Tout ce qui tranquillise Hylas
Produit le même effet en elle.
Mais, gens de bien, admirez tous

L'iniquité du personnage!
De l'ingrat, qui du mariage
Ose ressentir les dégoûts
Et fausser la foi qui l'engage!
L'air du pays, me direz-vous,
Influoit; mais être volage
Sans rien rabattre du jaloux,
Ce n'est ni le droit, ni l'usage.
La belle en eut le cœur percé
De l'atteinte la plus cruelle;
Elle regretta du passé
Jusqu'à la maison paternelle.
Le regret surtout lui rappelle
L'île, dont elle avoit été
L'amour et la divinité,
Vrai paradis perdu pour elle,
D'où, pour se voir abandonner,
En aveugle et tendre victime,
Elle s'étoit laissé traîner
Du sein des plaisirs dans l'abîme.
Même encore au sérail, du moins,
Entre elle et ses vingt-neuf rivales
Le Turc eût partagé ses soins.
L'espace d'un mois, de tous points,
Les eût rendu toutes égales.
Trente maîtresses sur son cœur
Avoient prétention commune :
S'il en mécontentoit quelqu'une
Par une trop volage ardeur,
Il n'en abandonnoit aucune;
Au lieu qu'Hylas, n'en eût-il qu'une,

Cette une a toute la faveur,
L'épouse toute l'infortune,
Et point de terme à son malheur.

Elle étoit trop infortunée;
Le ciel enfin la secourut :
Elle changea de destinée,
Un beau matin l'ingrat mourut,
Et serviteur à l'hyménée!
Rosine en réchappe à vingt ans,
Fraîche comme rose au printemps,
De toute gentillesse ornée;
Riche, point des plus importants,
Appât de triomphante espèce,
Grâce aux nobles cœurs de ce temps.
A beauté, chevance et jeunesse,
Ajoutons pleine liberté,
Plus de savoir, moins de simplesse,
La voilà sans difficulté
Plus heureuse qu'une princesse.

Des autres états celui-ci
Est l'agréable raccourci.

Sans père, ni mère, elle est fille :
Sans mari, mère de famille :
Sur ces petits-maîtres altiers,
Qui sont, par un bonheur extrême,
Coqueluches de leurs quartiers,
Elle a tout au moins son trentième.
Chez elle enfin, par ses appas,

Attirant la cour et la ville,
Elle peut choisir entre mille
Et jouir jusqu'à son trépas
Des prérogatives de l'île,
Sans en craindre les embarras.

ÉPIGRAMMES

ÉPIGRAMMES

En France, on fait, par un plaisant moyen,
Taire un auteur, quand d'écrits il assomme :
Dans un fauteuil d'académicien,
Lui quarantième on fait asseoir cet homme ;
Lors il s'endort et ne fait plus qu'un somme :
Plus n'en avez prose, ni madrigal.
Au bel esprit ce fauteuil est, en somme,
Ce qu'à l'amour est le lit conjugal.

A L'ACADÉMIE FRANÇOISE

Gens de tous états, de tout âge,
Ou bien, ou mal, ou non lettrés,
De cour, de ville, ou de village,
Castorisés, casqués, mitrés,

Messieurs les beaux esprits titrés,
Au diable soit la pétaudière
Où l'on dit à *Nivelle :* Entrez;
Et *nescio vos* à *Molière!*

La Condamine est aujourd'hui
Reçu dans la troupe immortelle.
Il est bien sourd, tant mieux pour lui;
Mais non muet, tant pis pour elle[1].

Effrontément la mort avoit mis bas
Un immortel (c'étoit un des Quarante)
Et malgré *Roy*[2] des gens ne trouvoient pas
De jetonier la place indifférente.

1. Cette épigramme n'est que l'abrégé de celle que M. de la Condamine fit lui-même, et qu'il publia la veille de sa réception à l'Académie française. Remarquable témérité du récipiendaire. La voici :

Apollon n'avoit plus que trente-huit apôtres;
La Condamine *entre eux vient s'asseoir aujourd'hui.*
Il est bien sourd, tant mieux pour lui;
Mais non muet, et tant pis pour les autres.

2. Le poète Roy déclamait d'assez mauvaise foi contre les jetons et crut tourner ces messieurs en dérision, en les nommant jetoniers.

Un cavalier sur les rangs se présente ;
Ensuite un prêtre, un franc *abbé Cotin*,
Qui l'emporta tout d'emblée au scrutin.
Je le crois bien : tenez, belles nouvelles !
Pour lui, le prêtre avoit une c...[1];
L'autre pour lui n'avoit que neuf pucelles.

A M. L'ABBÉ TRUBLET

A sa réception à l'Académie.

L'ABBÉ Gédoyn, en galant glorieux
Faisoit fanfare et se vantoit sans cesse,
Ninon ayant dix-sept lustres et mieux,
D'en avoir eu la dernière caresse.
Le beau triomphe et la rare prouesse !
L'Académie aujourd'hui de ses fleurs
A, cher *abbé*, couronné tes labeurs ;
Ta gloire est bien à plus haut apogée !
Tu viens d'avoir les dernières faveurs
D'une catin bien autrement âgée.

1. Nous croyons qu'il s'agit ici de l'abbé de Boismont, dont l'élection avait été patronnée par une grande dame bien connue.

D'ARMAND la fille amaigrit chaque jour.
Surpris n'en suis, ni ne le devons être :
Chez Apollon, tant qu'elle eut bouche à cour,
De beaux lauriers elle put se repaître.
Mais dès longtemps, hors de chez ce bon maître,
Le chardon sec est son mets coutumier.
Elle a le sort qu'a tout enfant de prêtre :
Elle a mangé son pain blanc le premier.

A M. DE LA FAYE

En remerciement du conte de l'Enfant de neige, qu'il nous avoit envoyé à ma femme et à moi.

FRANC chevalier, expert en tout manège,
Urgande et moi l'avons trouvé parfait :
Onc ne fondra ce bel enfant de neige ;
J'ai pour garant le beau feu qui l'a fait.
Voilà pour l'œuvre. Un mot sur le bienfait.
Grâces, tous deux, rendons pour la copie.
Pour ton loyer puisses-tu de ta mie,
Avant le don d'amoureuse merci,
En tant user qu'elle merci t'en crie.
Peste ! un beau don ce seroit celui-ci !

SUR LA NOMINATION DE CRÉBILLON

A la censure de la police.

DIEU des vers, sous ton pavillon
Qu'on vogue bien à la male-heure!
Pour placer le grand *Crébillon,*
Il faut que le gros[1] *Chérier* meure.
Quelle place! pour moi j'en pleure.
Examiner avec dégoût
Nos ragotons de bout en bout!
Du moins l'autre (en paix soit sa cendre!)
Approuvoit ou réprouvoit tout,
Sans lire et sans y rien entendre.

« SONGE à finir, disoit une rusée
A *Fontenelle,* attentif à briller.
Qu'hier au soir je fus mal avisée
De te laisser ici déshabiller!

1. L'abbé Chérier n'était en tout qu'un gros réjoui, qui n'avait de bréviaire que la bouteille, et d'autre bénéfice que la censure de la police, dont il s'acquittait comme du reste. On n'a de lui que les approbations des sottises sans nombre de son temps, sous le nom factice de *Passart.* A sa mort, ce bel emploi, bon pour ses pareils, fut donné au célèbre auteur de *Rhadamiste.*

L'aurore luit; mes gens vont s'éveiller!
— Rassurez-vous, lui repart *Fontenelle*,
La nuit sera, si je veux, éternelle,
Puisque du jour je tiens l'astre en mes bras.
— Encor! pour Dieu, bel esprit, ce dit-elle,
Deviens un sot, finis, ou bien t'en vas! »

C'EST trop peu que d'une amourette
Pour satisfaire à tous mes vœux.
A la vestale, à la coquette,
Tour à tour je fais les doux yeux;
Et c'est le sort le plus heureux
Où l'homme, à mon gré, puisse atteindre :
La vestale allume les feux,
Et l'autre sert à les éteindre.

LE dieu d'amour, un jour, en voltigeant,
Vit la bergère à qui je rends hommage:
« Certes, dit-il, ce visage est trop gent
Pour n'en avoir une éternelle image. »
Couleurs adonc il met en étalage,
Pinceau mignon dont le charme ravit;
Rien ne manquoit pour commencer l'ouvrage,
Fors une toile, et mon cœur en servit.

Vous brûlez d'être possesseur
De cette jeune demoiselle.
Que de grâces, quelle douceur!
Vous diriez un ange femelle.
La tenez-vous, et vous tient-elle?
Sous l'enveloppe qui, d'abord
Vous plut et vous tenta si fort,
Vous trouvez le diable et sa griffe
Qui vous font envier le sort
D'Ixion, Tantale et Sisyphe.

POUR L'ENVOI

D'UNE BAGUE A MADAME B***

S'il en faut croire un[1] vendeur d'oripeau
Dont l'Ausonie exalte la faconde,
Par le moyen d'un merveilleux anneau
Du beau Médor l'amante vagabonde
Disparoissoit aux yeux de tout le monde.
Gentil Amour, fais, en bon négromant,
De celui-ci qu'il soit tout autrement;
Fais, dès qu'il est au doigt de ma maîtresse,
Que tout le monde, excepté son amant,
Oublié d'elle, à ses yeux disparoisse.

1. L'Arioste.

A MADAME DE BOULLONGNE

En lui envoyant une lanterne.

Si le vieux Grec, que le Cynique on nomme,
En plein midi, la lanterne à la main,
Couroit Paris, criant : Je cherche un homme!
On lui diroit : Ami, passez chemin;
Longtemps ici vous chercheriez en vain.
Mais s'il crioit : Je cherche la sagesse,
Un esprit juste, une âme sans foiblesse,
Soit homme, ou femme, il ne m'importe pas :
Lors d'Uranie en lui donnant l'adresse,
On lui pourroit épargner bien des pas.

A MON PREMIER BIENFAITEUR ANONYME[1]

Qui que soyez, homme, ange, diable ou dieu,
(De celui-ci tenez plus que du reste),
Quand voulez-vous que gratitude ait lieu?
Quand plaira-t-il à la bonté céleste

1. Le marquis de Lassay, sans se faire connaître, avait constitué une rente viagère de 600 francs en faveur de Piron.

Que son ministre à moi se manifeste !
Jà par trois fois au poète indigent
Avez, sous main, coulé son contingent ;
En attendant que fassions connoissance,
Je garderai mon doute et votre argent,
Et je prendrai le tout en patience.

DANS un bon corps, Nature et Maladie
Étoient aux mains. Un aveugle vient là :
C'est Médecine, une aveugle étourdie,
Qui croit par force y mettre le holà.
A droite, à gauche, ainsi donc la voilà,
Sans savoir où, qui frappe à l'aventure,
Sur celle-ci, comme sur celle-là,
Tant qu'une enfin céda. Ce fut Nature[1].

UN écrivain fameux par cent libelles
Croit que sa plume est la lance d'Argail
Au haut du Pinde, entre les neuf pucelles,
Il est planté comme un épouvantail.

1. Un auteur tragique du temps a bien voulu me faire le plaisir de réformer cette épigramme, et de l'insérer, dix ou douze ans après, dans le *Mercure* du mois de février 1772.

Que fait le bouc en si joli bercail ?
S'y plairoit-il ? Penseroit-il y plaire ?
Non. C'est l'eunuque au milieu du sérail ;
Il n'y fait rien et nuit à qui veut faire.

DANS le bassin des fontaines du Pinde
Veille un serpent boursouflé de venin.
Géant ne suis, ni le dompteur de l'Inde,
Et moins encor le vainqueur de Menin ;
Mais les neuf sœurs m'ont vu d'un œil bénin ;
J'ai gain de cause, et sans gants ni mitaines,
J'arracherai, moi, qui ne suis qu'un nain,
Et dents et langue au serpent *des Fontaines.*

« J'OUVRE le temple de Mémoire :
Oui, messieurs, et sans vanité
J'ai la clef dans mon écritoire.
Je mène à l'immortalité. »
Vous ne dites pas vérité,
Monsieur, l'homme ou le rat d'Église ;
Ou vous êtes comme Moïse,
Qui, par des chemins peu frayés
Menoit à la Terre promise,
Et qui n'y mit jamais les pieds.

POUR dire à ma muse une injure,
Foible et téméraire écrivain,
Je vois d'ici quelle aventure
T'offrit ces deux mots triple airain[1].
Tu les cherchas longtemps en vain;
Tant que suant à grosse goutte,
Tu t'essuyas le front sans doute,
Et les trouvas là sous ta main.

CHEZ un évêque on étoit douze à table,
Entre un curé qu'on laisse là debout,
Confus, piqué, donnant tout bas au diable
Les conviés et le prélat surtout;
Quand celui-ci, pour le pousser à bout,
Lui dit : « Curé, que dit-on pour nouvelles?
En savez-vous?—Oui, monseigneur.—Et quelles?
— Ma truie hier mit bas treize petits.
— Oh! c'est trop d'un, dirent nos gens assis;
La mère en tout n'a que douze mamelles :
Qui nourrira le treizième? — Ma foi,
Répond le drôle aux douze heureux apôtres,
Qu'il s'accommode! il fera comme moi,
Il verra, seul à jeun, dîner les autres. »

1. « Il accusoit mes vers de dureté et se servoit sans cesse de ces deux mots : *Æs triplex.* »

APRÈS LA MORT
DE M. DE MONTESQUIEU

L'AIGLE a disparu. Montesquieu,
Du haut de la double colline,
Revole pour jamais au lieu
De son immortelle origine.
Qui de la région divine
Reconnoîtra mieux le chemin,
Que le merveilleux écrivain
Qui, sur les ailes du génie,
Une plume d'or à la main,
La parcourut toute sa vie?

CONTRE NIVELLE LACHAUSSÉE

Au sujet d'une de ses pièces qui n'avoit pas réussi.

SUR L'AIR : *L'amant fidèle.*

CHALEUR subite
Faisoit trop vite
Pousser le blé :
Monsieur Nivelle
A dit : *qu'il gèle!*
Il a gelé. *(Bis.)*

SOYEZ-EN sûr : oui, si le premier homme
Eût eu le tic de ce faiseur de vers,
Il eût fait pis que de mordre la pomme,
Et c'eût été bien un autre travers;
Portant envie aux miracles divers
Du grand auteur de la nature humaine,
Il eût voulu refaire l'univers
Et le refaire en moins d'une semaine[1].

SUR MÉROPE[2]

CHEZ l'histrion Mérope usée,
Vers le Pont-Neuf a pris l'essor;
Et là, par un sot, la rusée
S'est fait donner cent louis d'or :
Serre-la bien dans ton trésor,

1. M. de V... venait de faire *Rome sauvée* en deux ou trois mois, pour effacer le *Catilina* de Crébillon, qu'il n'effaça point, parce qu'il fit moins bien. C'est que, lorsqu'en trente ans un homme qui a du génie ne réussit point à ce qu'il fait, un homme qui n'en a point, et qui veut mieux faire, réussit encore moins.

2. Fontenelle disait plaisamment, ce qu'après lui l'abbé Prévost a dit de *Gustave, que cette pièce imprimée faisoit beaucoup d'honneur aux comédiens*

Troupe[1] ignorante, et mercenaire;
Car elle fait pleurer encor,
Non le lecteur, mais le libraire.

SON enseigne est à l'Encyclopédie[2].
Que vous plaît-il? de l'anglois, du toscan?
Vers, prose, algèbre, opéra, comédie?
Poème épique, histoire, ode, ou roman?
Parlez! C'est fait. Vous lui donnez un an?
Vous l'insultez. En dix ou douze veilles,
Sujets manqués par l'aîné des *Corneilles,*
Sujets remplis par le fier *Crébillon,*
Il refond tout. Peste! voici merveilles!
Et la besogne est-elle bonne? Oh non!

Dans la Correspondance inédite *de Buffon, publiée en* 1860 (t. I, p. 113), *nous trouvons l'épigramme suivante, attribuée à Piron.*

PÉGASE constipé s'efforçoit un matin :
Le petit Poinsinet fut son premier crottin.

1. Les comédiens.
2. Il n'était pas encore question du Dictionnaire.

VERS A LA POSTÉRITÉ

POSTÉRITÉ, réformez-vous
Sur les sottises de notre âge.
Riez si nous fûmes des fous;
Mais n'en devenez que plus sage!
De ceux qui vinrent avant nous,
Notre orgueilleuse extravagance,
Honteuse de son impuissance,
Prit le parti facile et bas
D'exposer au siècle où nous sommes
Les foiblesses de ces grands hommes,
Que d'atteindre on n'espéroit pas;
Contents, ne pouvant les atteindre,
D'oser les rabaisser de prix,
Et par cet air de faux mépris,
De s'achever ainsi de peindre.

ÉPITAPHE DU GENRE HUMAIN

L'AURORE ayant du jour entr'ouvert la barrière
Devançoit le soleil, qui de près la suivit.
Mais quel étonnement, voyant la terre entière,
De ne plus y revoir personne qui les vît!

L'homme étoit disparu de dessus la surface
Du bourbeux élément dont il étoit sorti :
Un souffle le créa lui jadis et sa race;
Un souffle aussi léger l'avoit anéanti.

Une haute obélisque au sommet du Caucase
Terminoit et couvroit un vaste souterrain;
Et Némésis venoit de graver sur la base,
En chiffres infernaux : Ci-gît le genre humain.

La belle inscription pour le Grec hypocondre,
Qui souhaita de voir tous les humains détruits!
Que l'autre misanthrope et le Timon de Londre,
Young, à ses côtés, coule d'heureuses nuits!

Moins rigoureusement jugeons la race humaine.
L'homme étoit vicieux, mais foible, peu sensé,
Et plus digne, après tout, de pitié que de haine;
Le ciel s'en devoit moins tenir pour offensé.

Aussi deux beaux esprits admis dans l'Élysée,
Molière et *Lucien*, les Momus d'ici-bas,
Aux hommes ont peint l'homme un objet de risée :
Les hommes en rioient, mais le ciel ne rit pas.

Il dit : Qu'il ne soit plus. Et la terre est déserte.
Amour, dont elle fut l'empire en tous les temps,
Tendre Amour, c'est à toi de réparer sa perte
Et de la repeupler de meilleurs habitants.

Sois nu, simple, joyeux, fidèle et sans caprices,
Loin de toute imposture, exempt de tous forfaits.
L'argent, l'airain, le fer amenèrent les vices;
Ramène l'âge d'or, et qu'il dure à jamais.

ÉPITAPHE

DE JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU

Ci-gît l'illustre et malheureux Rousseau,
Le Brabant fut sa tombe, et Paris son berceau.
Voici l'abrégé de sa vie,
Qui fut trop longue de moitié :
Il fut trente ans digne d'envie
Et trente ans digne de pitié [1].

1. « Les ennemis de Rousseau voulurent donner un sens forcé à ma pensée, en la faisant tomber sur les ouvrages de cet illustre poète, que j'ai regardé, que je regarde et que je regarderai toujours comme le plus grand poète lyrique qui ait paru depuis Pindare. *Les trente ans dignes de pitié* sont les trente ans de malheurs et d'exil qu'il a si injustement soufferts. A l'égard des ouvrages qu'il a faits pendant ces trente ans d'exil, ses ennemis seroient, sont et seront éternellement incapables d'en produire de pareils. »

ÉPITAPHE

DE L'ILLUSTRE CRÉBILLON

TANDIS que l'auteur de *Thieste*,
De l'Olympe atteint le sommet;
Tandis que la troupe céleste
Lui présente le calumet,
Et qu'Hébé du tabac y met :
Au Parnasse grand deuil on mène;
Surtout la pauvre Melpomène,
Qui ne va plus qu'à cloche-pié.
Terreur étoit de son domaine :
Ce ne sera plus que pitié.

MON ÉPITAPHE

Épigramme.

CI-GIT... Qui? quoi? Ma foi, personne, rien.
Un qui, vivant, ne fut valet ni maître,
Juge, artisan, marchand, praticien,
Homme des champs, soldat, robin ni prêtre,
Marguillier, même académicien,
Ni frimaçon. Il ne voulut rien être

Et véquit nul : en quoi certe il fit bien ;
Car, après tout, bien fou qui se propose,
Venu de rien et revenant à rien,
D'être en passant ici-bas quelque chose !

Pour le soulagement des mémoires, et pour le mieux, j'ai cru devoir réduire cette épitaphe à deux vers :

CI-GIT Piron, qui ne fut rien,
Pas même académicien.

MA DERNIÈRE ÉPIGRAMME

J'ACHÈVE ici-bas ma route.
C'étoit un vrai casse-cou.
J'y vis clair, je n'y vis goutte ;
J'y fus sage, j'y fus fou.
Pas à pas j'arrive au trou
Que n'échappent fou ni sage,
Pour aller je ne sais où.
Adieu, Piron, bon voyage !

FABLES

FABLES

LA POULE

AUX QUARANTE COQS

PARFOIS plusieurs valent moins qu'un.
Dans un poulailler peu commun
Sont neuf poules belles à peindre,
N'ayant qu'un coq pour elles neuf,
Et sans en être plus à plaindre,
Le coq étant toujours tout neuf.
Tous les jours nouvelles couvées,
Éternel caquet d'accouchées,
On n'entend que poulets chanter;
On ne voit partout que nichées
De poussins prêts à voleter.

Une poule de par le monde
Crut, prenant maints coqs à son choix,
Devenir seule aussi féconde
Que toutes ces neuf à la fois.
La sotte, bien que mal en plumes,
Étoit fière sur son palier;
Elle y bravoit lois et coutumes,
Et par un abus singulier,
D'un coq au lieu d'être contente
Elle en voulut avoir quarante.
Le coq aux neuf poules feignit
D'applaudir au nouveau ménage :
Mais au fond le sultan craignit
L'incursion du voisinage.
La disette et l'occasion,
Grandes faiseuses de larron,
N'annonçoient que honte et ruine.

Que fait mon coq? Il entre un soir
Pian-piano dans le dortoir
De la sultane Messaline;
Et là, muni d'un bon rasoir,
Légèrement à la sourdine,
Et sans qu'aucun d'eux le sentît,
Il ôte à messieurs les Quarante
Le double morceau qui les fit
Tout ce qui fait que le coq chante.
Chacun d'eux s'éveilla chapon :
Dont cuit à la pauvre volaille,
Qui depuis ce temps-là ne pond
Ni ne couve aucun œuf qui vaille.

Démasque-nous, me dira-t-on,
Les héros de l'allégorie.
Oui-da : le coq, c'est Apollon,
Et la poule l'Académie.

L'OURS ET L'HERMINE

Fable allégorique.

Un[1] ours vivoit dans sa tanière :
Et vivoit comment? Comme un ours.
Très mal : tirant une heure entière
La langue d'un pied, tous les jours
Attendant qu'une fourmilière
Servît, à sa faim meurtrière,
De repas sans autres secours.
L'hermine[2] en eut pitié. L'hermine
Est un animal fort mignon
(Comme l'ours, connu du Lapon),

1. « C'est moi. »

2. « C'est Mlle Quinault, digne du symbole que je lui attribue ici. Je ne pourrois ni ne devrois jamais tarir sur ses louanges, autant par l'hommage dû à la vérité que par la reconnoissance éternelle que je lui dois. Ses conseils et ses bons offices ont fait le bonheur de ma vie; elle a su m'encourager par les uns, et me sauver de la misère par les autres. Bienfaisance pure, et l'une des qualités, entre mille aussi excellentes, qui caractérisent la beauté de son âme. »

Dont la peau blanche, douce et fine
Passe le vernis de la Chine
Et le grand poli du Japon.
Tous nos barbouilleurs de blason
A tort nous l'ont représentée
De taches noires marquetée :
Sa nature est de n'en avoir
De noire, non plus que de bleue,
Hormis quelque peu de poil noir
Qu'elle a tout au bout de la queue.
Mais loin qu'au blanc de son habit
La chose apporte aucun dommage,
Ce noir y sied, à ce qu'on dit,
Comme la mouche au beau visage,
Et le caprice au bel esprit.

L'hermine aimant le pauvre diable
Le voulut mettre en bonne table,
Et comme elle fut de tout temps
La familière inséparable
Du prince, du duc et des grands,
Du [1] souverain très débonnaire
Elle n'eut pas de peine un jour
D'obtenir que le solitaire
Désormais auroit bouche à cour,
En payant de son savoir-faire.
Or, le savoir-faire d'un ours
Consiste en jolis petits tours :
Celui-ci joua bien son rôle.

1. M. de Livry.

Une fois pourtant l'animal
Prit ses mesures un peu mal,
Et faisant une cabriole
Chut le pied dans un margouillis.
L'hermine gagna le taillis
Craignant d'en être éclaboussée;
Car être nette est son grand soin.
Là-dessus même, un peu trop loin,
Sa délicatesse est poussée;
Propreté, d'accord, est vertu;
Mais c'est une vertu qu'elle outre.
Sur sa robe a-t-elle un fétu?
Elle y croit avoir une poutre.
Pour moins encor, pour rien : ainsi
Se l'imagina celle-ci.

« Eh! pourquoi cette fuite inique?
Grommeloit l'ours en la suivant;
Votre précieuse tunique
Est blanche comme auparavant,
Et c'est belle terreur panique;
Autant en emporte le vent. »
Il y perdoit sa rhétorique,
Comme on la perd avec les sourds;
Pour le pauvre bonhomme d'ours,
La chaleureuse et douce hermine
Devient landier, marbre, glaçon,
Et pis encor fagot d'épine,
Petit porc-épic, hérisson,
Toujours, et sans que rien ne l'arrête,
Criant à l'ingrat, sur la bête,

Qui, triste comme un loup-garou,
S'en retourna baissant la tête
Et se renfonça dans son trou.
Cependant arrive la fête
Et le jour de[1] l'Aguilanneuf,
De l'an mil sept cent trente-neuf :
Jour, où toutes choses nouvelles,
Jour amical et terme heureux,
Où finissent toutes querelles,
Et recommencent tous les vœux.
Notre ours en fit pour la cruelle
Non un, ni deux, ni trois, mais cent.
Les dieux lui disoient : « Innocent !
Sa haine en est-elle moins forte ?
Elle ne t'entend pas. — Qu'importe,
Quand je forme des vœux si doux,
Dit la bête franche et fidèle,
Que je calme ou non son courroux,
Et que je sois entendu d'elle,
Pourvu que je le sois de vous[2] ? »

1. Le jour de l'an.
2. A l'époque où Piron fit cette fable un malentendu l'avait brouillé avec Mlle Quinault.

POÉSIES SACRÉES

POÉSIES SACRÉES

LE JUGEMENT DERNIER

Ou vole, où s'élève mon âme?
D'où part ce rayon lumineux?
Ah, c'est du buisson, dont la flamme
Éclaira le chef des Hébreux!
Oui, j'ai, loin de la multitude,
D'Horeb atteint la solitude.
Peuples, rois, terre, écoutez-moi!
Que le juste se réjouisse!
Que l'impie étonné frémisse!
Je porte l'espoir et l'effroi.

Au delà du temps qui s'écoule,
La foi porte mes yeux ouverts :

La terre s'entr'ouvre et s'écroule;
Le feu consume l'univers.
Siècles obscurs, siècles célèbres,
Tout retombe dans les ténèbres;
Le ciel en est lui-même atteint;
Enveloppé dans nos désastres,
Il voit disparaître les astres
Avec le soleil qui s'éteint.

O vous, héros imaginaires,
Guerriers qui d'un titre si vain,
Fruit de vos exploits sanguinaires,
Chargeâtes le marbre et l'airain;
Et vous, dont les plumes savantes,
Par des routes plus innocentes,
Crurent tromper les temps jaloux,
Que ne me pouvez-vous entendre?
Ces temps ne sont plus : tout est cendre.
A quelle gloire aspiriez-vous?

Mais, tandis que dans sa carrière
Je vois le soleil s'éclipser,
L'auteur divin de la lumière
Vient lui-même le remplacer.
Dieu paroît. O Majesté sainte!
Devant toi, d'une juste crainte
Tout l'univers est assailli.
Les mers rentrent dans leurs abîmes,
Les montagnes courbent leurs cimes,
Et les rochers ont tressailli.

En ce jour de pleurs et de joie,
Finit l'empire de la Mort;
Tu lui dis de lâcher sa proie :
Le tombeau s'ouvre, et l'homme en sort.
Tout ressuscite. Quel spectacle
Succède à ce dernier miracle!
D'un côté, tout le genre humain;
De l'autre, un Dieu doux et terrible,
Tendre père et juge inflexible,
La palme et la foudre à la main.

Des rangs la vanité foulée
Voit confondre, dans ce grand jour,
La dépouille du mausolée
Et la pâture du vautour.
Du mal et du bien l'évidence
Ne laisse plus de différence
Qu'entre le juste et le pervers.
Enfin l'homme à l'homme est visible;
Le fond des âmes est lisible;
Et ses replis sont découverts.

O foudre qui sur nous t'apprêtes,
Tombe, ne retiens plus tes coups!
Montagnes, écrasez nos têtes!
O mer, ô terre, engloutis-nous!
Cris affreux de ceux que surmonte
L'effroi, le remords et la honte,
A l'aspect du juge irrité!
Cris mêlés des chants d'allégresse

De ceux que, suivant sa promesse,
Dieu comble de félicité.

Gloire au roi doux et pacifique!
Malheur à toi, prince orgueilleux,
Dont la barbare politique
Fit mille et mille malheureux!
Du périssable diadème,
Devant la puissance suprême,
Ton front superbe est dépouillé;
Et rougissant de tes maximes,
Il n'est plus couvert que des crimes,
Dont tu fus et restes souillé.

Frémis à la liste effrayante,
Que le miroir injurieux
De la vérité foudroyante
Présente sans cesse à tes yeux.
Triste objet du courroux céleste!
Quel fut, quel est le prix funeste
De tes laborieux forfaits!
Vivant, tu n'eus repos ni gloire;
Mort, on t'a flétri dans l'histoire;
Tu revis et meurs à jamais.

Des rois armés d'un vain tonnerre
On n'apprécia que le cœur:
Bons, c'étoit les dieux de la terre;
Méchants, ils en étoient l'horreur.
Du sang d'un prince magnanime,
L'honneur et l'amour de Solime,

Se daigna former l'Éternel;
Et, dans les plaines de Syrie,
Les chiens burent le sang impie
Du lâche époux de Jézabel.

J'aperçois un autre coupable
Qui fuit devant la piété,
Et qui du jour insupportable
Voudroit éviter la clarté.
Mais c'est en vain. Nul ne l'évite :
Moins que tout autre, l'hypocrite,
Dont le masque tombe à nos yeux;
Notre vue ici dessillée
De son âme enfin dévoilée
Perce les replis odieux.

Là régnoient la haine traîtresse
Couverte du modeste accueil,
L'inhumanité, la mollesse,
L'intérêt sordide et l'orgueil.
Dieu juste, ces cœurs sacrilèges
Ont, sur ton nom, dressé des pièges
A la simple crédulité;
Sévis! leur funeste malice
Rendit ce divin nom complice
De leur heureuse iniquité.

Et toi, d'un sommeil volontaire,
Avant le jour vengeur qui luit,
Mondain charnel et téméraire,
Que n'as-tu dissipé la nuit?

Tu l'as pu; mais, par indolence,
Contre une commode ignorance,
Tu n'as jamais bien combattu :
Des passions folle victime,
Qui, de peur de haïr le crime,
N'osoit connoître la vertu.

Séjour de la mort éternelle,
Enfers, j'ordonne : obéissez.
Sous cette race criminelle,
Ouvrez-vous, et l'engloutissez.
A cet arrêt irrévocable,
D'un Dieu désormais implacable,
Partent mille cris douloureux.
Mais ils percent en vain la nue :
Je vois sous la foule éperdue
S'ouvrir l'abîme ténébreux.

J'y vois précipiter l'avare,
Que la soif de l'or dévora,
Ce grand qu'une fierté barbare
Rendit sourd à qui l'implora;
Le faux délateur, l'homicide,
Le cœur ingrat, l'ami perfide,
L'envieux cruel et malin,
Le juge fourbe et mercenaire,
Infidèle dépositaire
Des droits sacrés de l'orphelin.

Abominable Babylone,
Ton sceptre est donc enfin brisé !

Le Dieu de Juda, sur son trône,
Venge le foible méprisé.
Tombe avec l'orgueilleuse troupe
Qu'abreuva ta funeste coupe !
Elle a régné : son temps n'est plus.
Tombe ! et que, pour premiers supplices,
Tes yeux contemplent les délices
Que Dieu fait goûter aux élus.

SIXIÈME PSAUME

De profundis clamavi ad te, Domine.

C'EST du fond de mon cœur, grand Dieu, que je t'implore.
Du fond d'un cœur frappé d'un salutaire effroi,
Que le remords poursuit, que le regret dévore,
Et qui toujours espère en toi !

Exauce un moribond qui t'invoque et t'appelle !
Des humains n'es-tu pas le père en les créant ?
Pour n'être qu'un objet de l'ire paternelle,
M'aurois-tu tiré du néant ?

Remets-moi sous ton aile, et deviens mon refuge !
J'ai suivi le torrent d'un siècle vicieux :
Eh ! qui de nous, hélas ! si tu n'es que son juge,
Sera pardonnable à tes yeux ?

Dieu pardonne, dit l'homme, il connoît ma foiblesse.
Puis-je tant en avoir, qu'il n'ait plus de bonté ?
Sur ce principe, il s'ouvre et s'élargit sans cesse
Les routes de l'iniquité.

Bientôt devoirs, salut, tout sort de sa mémoire;
De ta grâce il oublie et le prix et le don,
Et la part qu'il avoit à l'éternelle gloire,
Et la ressource du pardon.

De l'infernal abîme il voit enfin la flamme,
Et la voit quand il touche à son dernier moment :
Contrit, moins qu'effrayé, pour lors il te réclame,
Et te réclame vainement.

Comme il l'a commencée, achevant sa carrière,
Sans amour, sans espoir, il n'a que des remords.
Ta clémence longtemps attendit sa prière,
Et ta justice est sourde alors.

Tel est le jour affreux dont sa nuit est suivie :
Sur moi-même tel est le retour accablant :
Ainsi sur le tableau de ma coupable vie
J'arrête mes yeux en tremblant.

Déjà mon âme est-elle une âme réprouvée?
Perdrai-je, en la rendant, l'espérance et la foi?
Non, Seigneur, ta parole est trop avant gravée,
Et trop vivifiante en moi.

Tu l'as dit : « Qu'Israël en repos vive et meure!
Mes bras lui sont ouverts en tout temps, en tout lieu;
Que de son premier jour jusqu'à sa dernière heure
Il ait confiance en son Dieu.

S'il a prévariqué, qu'il se repente, m'aime,
Me remonte un cœur pur, tel que je lui donnai;
Qu'à tous ses ennemis il pardonne lui-même,
Et tout lui sera pardonné. »

Mourant dans cet esprit, dans cette confiance,
Quand donc au tribunal je serai présenté,
Que ta miséricorde y tenant la balance
Désarme ta sévérité.

DEUXIÈME SÉRIE

POÉSIES DIVERSES

TIRÉES DES

ŒUVRES INÉDITES

ET DE LEUR COMPLÉMENT

PUBLIÉS EN 1859 ET 1866

Les Œuvres inédites *de Piron et leur* Complément *étant épuisés depuis longtemps, il s'ensuit que les poésies contenues dans cette deuxième serie auront pour beaucoup de lecteurs toute la saveur de la nouveauté et de l'imprévu.*

POÉSIES DIVERSES

LE VIEIL ONCLE[1]

Épigramme.

Ma maisonnée offre un tableau comique.
La nièce y tient le rôle principal;
Nicole, fine et fausse domestique,
La double et joue à titre presque égal :
L'une sert l'autre et je le suis très mal.
Veux-je me plaindre et dire une parole,
C'est radotage; et la nièce et Nicole
Sautant, dansant, me tournent les talons.
J'enrage vif. Est-ce là tout mon rôle?
Nenni! Qui donc paieroit les violons?

1. Il s'agit de Piron lui-même.

CHANSON

Sur le même sujet.

AIR *du Traquenard.*

En arbalète inégal,
Mon attelage va mal.
Il est d'un mauvais cheval,
Talonné de deux cavales;
Il est d'un mauvais cheval,
Borgne, poussif et bancal[1].

1. Terme du bas peuple de Paris, qui veut dire boiteux. (*Note de Piron.*)

ÉPIGRAMME

Sur ce qu'on me reprochoit le célibat.

Tout poète qui triompha
Ne veut plus avoir de sa race,
Depuis qu'on a lu *le Sopha* [1]
Et le poème de *la Grâce* [2].

1. De Crébillon fils. (*Note de Piron.*)
2. Du fils de Racine. (*Id.*)

RETOUR SUR MOI-MÊME[1]

1707.

ENFIN, Seigneur, enfin, le crime me fatigue :
A vos divins genoux se met l'enfant prodigue,
Dont les yeux tout en pleurs viennent voir aujourd'hui
Si les vôtres encor peuvent être pour lui.
Dans la juste terreur que me donne mon crime,
Il me semble déjà voir s'entr'ouvrir l'abîme
Où de votre fureur mille et mille instruments
Étalent à mes yeux autant de châtiments.
Mon cœur même, saisi d'une honte mortelle,
N'attend que le moment d'une chute éternelle,

1. Premiers vers de Piron, en marge desquels il a dicté à sa nièce la note suivante (il avait alors soixante-dix-huit ans) : « Il faut ici rabattre un peu de la force des termes ; à dix-huit ans, je sortois d'une éducation sévère et pieuse, peut-être à l'excès : ses principes me grossissoient terriblement les objets. On ne traiteroit que de petits écarts d'une première jeunesse ce que j'appelle ici crime. Voilà les premiers vers que j'aie faits de ma vie. En eussent-ils été les derniers ! »

Trois ans après, Piron composait l'*Ode à Priape*.

Et de mille remords se sentant déchirer
Loin d'en trembler de crainte, ose les désirer.
Dans ce terrible état, Seigneur, que je mérite,
Malgré le désespoir qui me trouble et m'agite,
Je me suis souvenu dans mes iniquités,
Qui croîtroient en perdant l'espoir de vos bontés,
Que ce Dieu tout-puissant dont le bras redoutable
Au cri de sa justice arrête le coupable,
Que ce Dieu qui poursuit et punit le méchant
N'est jamais inflexible aux cris du pénitent.
Vous-même l'avez dit, et c'est sur cet oracle
Que, me jetant au pied de votre tabernacle,
J'ose emprunter ici la voix du publicain,
Et vous tendre aujourd'hui ma criminelle main.
Périrai-je, Seigneur? Votre juste colère
Ne veut-elle donc plus que vous soyez mon père?
Et malgré ma douleur, mes promesses, ma foi,
N'avez-vous plus, mon Dieu, que des foudres pour moi?
Le retour de mon cœur n'est-il pas légitime,
Pour ne venir encor que d'un dégoût du crime?
Ma voix n'a-t-elle plus d'accès jusques à vous?
Et ne suis-je plus fait que pour votre courroux?
Quelque juste que soit la douleur qui me presse,
Fuyons un désespoir qu'inspire la foiblesse,
Espérons en un Dieu qui toujours eut pitié
D'un pécheur qui revient d'un cœur humilié.

LA FRÉRONADE

En trente-deux épigrammes que, huit jours après la feuille *de Fréron, je fis lire à l'abbé de La Porte, son coadjuteur, pour qu'il sût que je n'avois pas perdu plus de temps à m'y amuser. Je n'ai même jamais voulu les publier, par le peu de cas que je faisois et d'elles et de lui.*

On veut qu'à Fréron je réponde
Sur ce qu'il dit que j'écris mal.
S'il dit ce que dit tout le monde,
Je défère au cri général :
Le silence est mon lot fatal.
Mais si la petite vengeance,
L'infidélité, l'ignorance,
Seules, ont dicté son écrit,
Et s'il n'a dit que ce qu'il pense,
C'est comme s'il n'avoit rien dit.

AUTRE [1]

FRÉRON, Frérot, mon petit frère,
Apprenez à faire un extrait;
Sachez plus et n'opinez guère,
Ou n'opinez pas tout à fait.
Voilà le dernier coup de fouet
Que vous aurez de ce voyage.
Dorénavant soyez plus sage,
Mettez à profit mes leçons.
Mouchez-vous, reprenez courage,
Et remettez vos caleçons.

1. Cette épigramme clôt la série des trente-deux de *la Fréronade*.

BOUQUET

AU COMTE DE SAINT-FLORENTIN

Pour le jour de la Saint-Louis, sa fête, célébrée dans son salon.

AIR : *J'aime le pain, j'aime le vin.*

Il est deux salons dans Paris,
Ville où tout charme abonde,
Qui s'ouvrent à la Saint-Louis
Pour le plaisir du monde.
L'un tout le jour, dès le matin,
Reste ouvert au vieux Louvre [1];
A l'hôtel de Saint-Florentin,
Aux flambeaux l'autre s'ouvre.

On ne parle, dans le premier,
Comme en un lieu de gloire,
Debout, pendant le jour entier,

1. L'ouverture du Salon de peinture au Louvre avait lieu le jour de la Saint-Louis.

De manger ni de boire.
Libre, joyeux et rubicond,
Chez le seigneur affable,
On est assis dans le second,
Et bien assis à table.

Dans l'un se disent de grands mots,
Dans l'autre des mots drôles;
Là sont les ennuyeux propos,
Ici les gaudrioles.
Et tandis que, bredi-breda,
Non sans de grands mécomptes,
On discute l'histoire, là;
Ici, l'on dit des contes.

Là, pour tout plat de son métier,
Oudry[1], par aventure,
A l'huile nous sert du gibier
Tiré d'après nature.
Ici l'on nous sert des perdrix
Au rôt comme aux entrées;
Et bien d'autres pièces de prix
Mille fois mieux tirées.

Là, sur une ligne rangés,
En pastel et sous glaces,
Sont quinze ou vingt fats rengorgés

1. Oudry (J.-B.), peintre et graveur, élève de Largillière, a peint une série de tableaux de chasse. Né en 1686, mort en 1755.

ODE

FAITE A DOUBLE JEUN

1712.

Sans crédit, sans argent, sans or,
Le ventre plus plat que punaise,
Un pauvre petit mot encor,
Dieu de misère et de malaise!
Mon enthousiasme n'est plus
L'effet de tes feux superflus.
Ce sont les noires Euménides
Qui donnent la force à ma voix
De sortir encore une fois
Du fond de mes poumons arides.

Du fil de mes jours les fuseaux
Font leurs dernières pirouettes.
Déjà, pour chercher ses ciseaux,
Atropos a mis ses lunettes.
Averti déjà par la mort,

Caron mène sa barque au bord
Pour y donner place à mon ombre;
Et le jour, dont mon ventre est plein,
A mes yeux se dérobe enfin
Et les laisse dans la nuit sombre.

Bel exemple certainement,
A ceux qu'une stérile audace
Fait, sans provision d'argent,
Courir à jeun sur le Parnasse!
On n'y mâche que du laurier,
On n'y voit point de cuisinier;
Point de tonneaux, point de marmite.
Pour bourret [1] et pour Apollon,
De l'eau, du laurier, du chardon!
Beau ragoût pour un sybarite!

Crèvent comme Denis ou moi
De la faim canine ou de l'asthme
Ceux qui pensent de bonne foi
Pouvoir vivre d'enthousiasme!
Puissent tous ces divins transports
Qui m'ont mis la famine au corps,
Muses, mettre le diable aux vôtres!
Et puisse ce diable, à la fin,
Secondé d'un juste destin,
Vous entraîner à tous les autres!

1. Nom vulgaire du jeune canard, en Normandie. C'est aussi l'un des noms vulgaires du bœuf et du veau.

A MONSIEUR

LE COMTE DE LIVRY

Qui étoit à Compiègne[1].

Comte, sur les bords de l'Oise,
Je me figure un palais
Occupant plus d'une toise,
Bâti sans doute à grands frais,
Couvert peut-être d'ardoise,
Tout comme il aura plu ; mais
Ce lieu ne vaudra jamais

1. Cette épître, qui se trouve dans les *Œuvres complètes*, a subi de tels retranchements de la part de Juvigny, qu'elle en est devenue méconnaissable. Nous croyons devoir la rapporter dans son entier et d'après l'original autographe, parce que les passages supprimés renferment, sur Mlle Quinault, sur Mlle Balicourt, sa cousine, et sur Mlle Dufresne, sa belle-sœur, des détails qu'il nous paraît essentiel de conserver. En outre, nous rétablissons toutes les notules de la main de Piron. Les vers *en italique* sont ceux que Juvigny a retranchés.

Certaine maison bourgeoise
Qui vous attend à Paris.
Grâces, plaisirs, jeux et ris,
Nuit et jour y font la ronde;
Et certe une paix profonde
Siégeroit sous ses lambris,
Si paix pouvoit être au monde.

C'est, je l'avoue, un logis
D'assez petite étendue;
Mais libre, et dans une rue[1]
Où l'on entendroit trotter
La souris la plus légère;
Tandis que sur le derrière,
C'est charme d'ouir chanter,
Sans qu'on ait soin de la cage,
Et fauvette et rossignol
Nichés dans un beau feuillage
Qui sert, auprès du vitrage,
De store et de parasol.
Du joli concert champêtre
On s'approche tant qu'on veut;
Si le cœur en dit, on peut
Se jeter par la fenêtre.
Et dans ces lieux fortunés,
Tout le mal de l'aventure
Seroit de donner du nez
Dans des touffes de verdure.
Balcon, moyennant cela,

1. Rue du Pot-de-Fer, où le comte de Livry avait son hôtel.

Belvédère[1], *aussi bien là*
Pour échauffer la cervelle
De Tonton[2] *et de Bouri*[3],
Que pour Binbin fut l'échelle
Du jardinier de Livry,
Où fut posée une selle :
En sorte que je fis d'elle
Mon Pégase favori[4].
Dans le riant ermitage
Brillent deux jolis minois,
Et, ce qui vaut davantage,
Deux cœurs bons et francs gaulois :
Couple assorti, couple d'anges,
Qui, tête à tête en ce lieu,
Chantent tout bas vos louanges,
Ainsi que celles de Dieu.

N'en déplaise au Père, au Verbe,
Au Saint-Esprit, leur adverbe[5],
C'est un plaisir très décent

1. Il régnait le long des croisées une terrasse sur laquelle les demoiselles étudiaient leurs rôles. (*Note de Piron.*)

2. Mlle Quinault. (*Id.*)

3. Mlle Balicourt. (*Id.*)

4. « Un jour, dans le parc de Livry (je travaillois à *Gustave*), je m'avisai, pour élever mes idées en m'approchant du ciel, de monter en haut de la double échelle qui servoit à tondre les charmilles et de m'y jucher à califourchon, jambe de çà, jambe de là. Quelqu'un m'y vit sans que je m'en aperçusse, et le lendemain y étant remonté, je fus fort surpris d'y trouver posée une selle avec des étriers. » (*Note de Piron.*)

5. Ces deux vers appartiennent à l'abbé Legendre. (*Id.*)

Que prend ce couple innocent,
Pour démentir le proverbe
Qui dit malheur à l'absent.

Des deux jeunes solitaires
L'une devient grasse à lard;
L'autre ne tardera guères :
Car on sait qu'à ses affaires
Sympathie a bonne part;
Que chez elle, sympathie
Fait santé, fait maladie :
Sa cousine rebondie
Lui rendra son embonpoint.
Mais que sa cousine crie,
Vite même mal la point.
L'approuvé-je en ceci? Point.
Bouri n'est qu'une étourdie.
Plainte à rien ne remédie.
Bouche close sur ce point.
Suffit que ma belle amie,
Que vous appelez Tonton,
Que Tonton, jadis momie,
De graisse est un peloton;
Qu'enfin, grâce à sympathie,
Vous trouverez deux dondons,
Et qu'une fois en leur vie
Elles auront deux mentons.

Le pauvre mangeur d'éclanche
N'a cependant chez Tonton,
Ni de rougeâtre saumon,

Ni de vive ferme et blanche,
Ni de bleuâtre esturgeon.
Binbin pleure, Binbin crie,
Binbin déteste la vie;
Binbin voudroit du bonbon.
Pour n'avoir point de querelles,
A Binbin les jouvencelles
Promettent maint carpillon,
Maint beau petit[1] *barbillon*
Qui danseront, disent-elles,
Dans le coin du pavillon,
Au doux chant des Philomèles
Et de maint autre oisillon.
Venez donc, l'ami des belles;
Venez, le prince à Binbin.
Amour puisse, un beau matin,
Vous mettre au dos[2] ses deux ailes,
Et vous ramener bon train!

Je vous dirai, pour nouvelles,
Qu'*Eryphile*[3] est morte enfin;
Mais non le censeur malin

1. « Elles se divertissoient à nourrir dans une auge du frétin qu'elles prétendoient me servir en gros poissons. Cela ne réussit pas. » (*Note de Piron.*)

2. « Un jour de Fête-Dieu, seigneurs et dames vinrent à ma fenêtre voir passer la procession de Saint-Sulpice. Danchet et moi nous les reçumes habillés en anges. Il avoit soixante-deux ans et moi quarante-deux. M. de Livry, à un bal ensuite, emprunta mes ailes et dansa gaillardement avec. » (*Note de Piron.*)

3. Tragédie de Voltaire, jouée en 1732.

Qui déjà suit à la piste
La Vérité fabuliste [1],
Et qui, chez *Servandoni*,
Où court un monde infini,
Sur un portail se délecte
A bien dauber à son gré
Le devis [2] de l'architecte
Et les projets du curé.

Adieu, comte qu'on respecte
De ce respect tempéré
Des douceurs de la tendresse,
Le seul respect désiré
De tout cœur où gît noblesse :
Respect de la bonne espèce
Que vous m'avez inspiré,
Et m'inspirerez sans cesse.
Vive l'amour et le vin !
Vive Tonton l'indocile!
Vive Bouri la tranquille!
Vive le barbu Binbin!
Vive Loulou la débile!
Vive le maître à Quinquin!

1. Pièce de Launay, aux Italiens. (*Note de Piron.*)
2. Ici un renvoi est marqué par Piron, qui l'a laissé en blanc. Servandoni était à la fois architecte et peintre. Né à Florence en 1695, mort à Paris en 1756.

ÉPIGRAMME

MAUPERTUIS est un vilain nom
Qui plairoit peut-être en Toscane;
Mais en tout autre pays, non.
Nul ne l'entend qui ne ricane.
Depuis qu'un Breton fit la canne
Dans un traité des plus connus,
Partout Mauclerc voulut dire *âne*,
Donc Maupertuis veut dire *anus* [1].

1. Voyez l'histoire de Bretagne. Mauclerc, quasi mauvais clerc; Maupertuis, quasi mauvais pertuis. *(Note de Piron.)*

DIALOGUE

ENTRE LA REINE DE HONGRIE

ET LE GRAND-DUC DE TOSCANE

Son mari[1].

SUR L'AIR : *Mordienne de vous ! quel homme*, etc.

PLEINE de courroux,
La reine d'Hongrie
Dit à son époux :
Je suis bien maigrie.
Mordienne de vous !
Quel homme ! quel homme !
Mordienne de vous ! Quel homme êtes-vous ?

Ma ceinture au mieux
Étoit élargie ;

1. Cette pièce offre un piquant spécimen des nombreuses chansons populaires et patriotiques que Piron aimait à composer sur les événements du temps, et qu'il allait ensuite entendre chanter au Pont-Neuf, *incognito*, en se mêlant aux badauds.

Et d'un quart ou deux
Elle est rétrécie.
Mordienne de vous!
Quel homme! quel homme!
Mordienne de vous! Quel homme êtes-vous?

Tout est, entre nous,
Dans notre ménage
Sens dessus dessous.
Je suis au pillage.
Mordienne de vous!
Quel homme! quel homme!
Mordienne de vous! Quel homme êtes-vous!

Dans mes hauts États
Le Prussien fait rage;
Dans mes pays bas
Le Français fourrage.
Mordienne de vous!
Quel homme! quel homme!
Mordienne de vous! Quel homme êtes-vous?

Quoi! l'on m'ôtera
Jusqu'à ma quenouille,
Sans que pour cela
Votre Altesse grouille.
Mordienne de vous!
Quel homme! quel homme!
Mordienne de vous! Quel homme êtes-vous?

J'avois, de plein saut,
Cru prendre l'Alsace;

Je n'aurai tantôt
Pris qu'une besace.
Mordienne de vous !
Quel homme ! quel homme !
Mordienne de vous ! Quel homme êtes-vous ?

Frère Charle à tout
Ne peut faire tête [1].
Frère George, à bout,
Renonce à la quête [2].
Mordienne de vous !
Quel homme ! quel homme !
Mordienne de vous ! Quel homme êtes-vous ?

Mettez le holà !
Grand-duc de Toscane ;
Sinon, d'un Bacha
Je deviens sultane.
Mordienne de vous !
Quel homme ! quel homme !
Mordienne de vous ! Quel homme êtes-vous ?

Madame à monsieur
Chante ainsi sa gamme.
Monsieur, en fureur,
Répond à madame :
Mordienne de vous !
Quell' femme ! quell' femme !
Mordienne de vous ! Quell' femme êtes-vous ?

1. Le prince Charles de Lorraine.
2. Le roi d'Angleterre.

Fussions-nous déjà
Vous et moi sous terre!
Moyennant cela,
Nous serions sans guerre.
Mordienne de vous!
Quell' femme! quell' femme!
Mordienne de vous! Quell' femme êtes-vous?

Je ne fais qu'un vœu
Pour vivre en ce monde :
Bon lit et bon feu,
Écuelle profonde.
Mordienne de vous!
Quell' femme! quell' femme!
Mordienne de vous! Quell' femme êtes-vous?

Je n'aimai jamais
Bruit ni tintamarre;
Je cherche la paix,
Et vous la bagarre.
Mordienne de vous!
Quell' femme! quell' femme!
Mordienne de vous! Quell' femme êtes-vous!

Mais on n'entend rien
Quand c'est moi qui parle;
On trouve tout bien
Quand c'est George ou Charle.
Mordienne de vous!
Quell' femme! quell' femme!
Mordienne de vous! Quell' femme êtes-vous!

George a ses desseins,
Charles ses prouesses;
Battez-leur des mains :
Je m'en bats les fesses.
Mordienne de vous !
Quell' femme ! quell' femme !
Mordienne de vous ! Quell' femme êtes-vous ?

Un tendre duo
Termina la fête.
Duo que l'écho
En tous lieux répète.

TOUS DEUX ENSEMBLE :

Mordienne de vous !
Quell' femme ! quell' femme !
Mordienne de vous ! Quell' femme êtes-vous ?
Mordienne de vous !
Quel homme ! quel homme !
Mordienne de vous ! Quel homme êtes-vous ?

ÉTRENNES A MA COUSINE V***

Puisqu'a la noblesse elle en veut,
Grands Dieux, contentez-la ! Donnez-lui, s'il se peut,
Un époux du beau sang des Bourbons ou d'Autriche !
D'un comte ou d'un marquis qu'elle ait au moins la main !
En tous cas, qu'un si beau terrain
Ne reste pas longtemps en friche !
Pour moi, je ne souhaite à cet objet charmant
Qu'un mari complaisant, bien fait, beau, jeune et riche :
Je lui souhaite, en un mot, son amant,
Quoique le cruel me déniche.
Mais que du moins, après le sacrement,
Il ait toujours le même empressement.
Qu'il ne soit point amant postiche !

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Qu'il ait autant d'amour pour ce rare trésor
Que l'avare en a pour son or,
La cavale pour sa pouliche,

Que le cerf en septembre en ressent pour sa biche,
Et que pour elle, hélas ! j'en ai moi-même encor !

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Dieux, à qui j'adresse ces vers
Pesez-en bien chaque hémistiche ;
Mais du moins n'allez pas deviner de travers.
Ce n'est ni Catin ni Catiche
Pour qui je m'intéresse ainsi.

Je ne vous recommande aussi
Ni Margot, ni Gotton, ni Babet, ni Babiche.
Si le français n'eût eu que sept rimes en *iche*,
Je n'aurais pas manqué de m'expliquer ici
Par le moyen d'un acrostiche.
Mais pour savoir l'objet de mes vœux pleins d'ardeur,
Interrogez l'Amour et lisez dans mon cœur ;
Vous y verrez écrit : Baniche.

ÉPITAPHE

DE L'ABBÉ DESFONTAINES

Sous ce tombeau gît un auteur
Dont en deux mots voici l'histoire :
Il étoit ignorant comme un prédicateur
Et malin comme un auditoire.

ÉPIGRAMME

VIRGILE, Horace, Ovide, Homère,
Tant d'autres écrivains fameux,
N'ont pu de la satire amère
Éviter les traits venimeux.
J'ai, de ce chicotin, comme eux,
L'honneur d'avoir ma bonne dose;
Rions donc et pour bonne cause.
Car, émule au plus de Scarron,
Que suis-je, après tout? Peu de chose.
Et qui me critique? Fréron.

AU COMTE

DE SAINT-FLORENTIN

Étrennes de Binbin,
les dernières venues, le 5 *janvier* 1759[1].

BINBIN, un peu d'assurance
Et ne vous démontez pas.
Çà, faites la révérence :
Bas ! plus bas ! encor plus bas !
Bon. Récitez une fable
Au seigneur le plus affable
Qui parmi les grands soit né.
Dieu veuille qu'il vous regarde,
Et ne soit pas indigné
De voir venir la moutarde
Si longtemps après dîné !

1. « J'avois employé les cinq ou six jours précédents à faire des vers pour le même seigneur de la part de plusieurs dames qui me les avoient ordonnés. » (*Note de Piron.*)

Dans la saison verte et gaie
Où tout ce qui voit le jour
Renaît, se réveille et paie
Les tributs dus à l'amour;
Dans cette saison si belle
Que le printemps on appelle,
L'Almanach des animaux,
Selon moi, fort à propos
Marque l'heureuse journée
Qui sous des destins nouveaux
Recommence leur année.

Alors, parmi les oiseaux,
Ce fut l'usage et la règle
D'aller, en bon courtisan,
Gazouiller au pied de l'aigle
Sa chanson du nouvel an.

Or, parmi la volatille
Qui se pavane et qui brille
Entre la terre et les cieux,
Il en est une gentille
Que Nature pourvut mieux
De beauté que de ramage;
Cette espèce folle ou sage
Chère aux hommes comme aux dieux,
Sur le ton mélodieux
Voulut rendre son hommage.
Dans ce dessein gracieux
Elle tira de sa cage
Un pinson vif et joyeux

Et qui, hors de sa retraite,
Leur pût servir d'interprète.

Le Gelyot[1] du printemps
Fredonna vingt compliments;
Mais la corvée étant faite
Et voulant faire à son tour
Comme de raison sa cour,
Faute de voix et d'haleine
Sa tentative fut vaine :
L'oiselet demeura court.
Il fut pris de la pépie.
De façon que pour autrui,
Après avoir été pie
Carpe il se trouva pour lui.

Ici la fable est finie;
Et c'est justement ici
Que mon histoire commence. —
J'ai de l'oisillon transi
Eu, ce nouvel an, la chance.
Je me suis égosillé
Et mon ramage a brillé
Pour dames et damoiselles;
Mon Pégase fut pour elles
Le cheval de Pacolet,
Et pour moi c'est un bidet
Qui n'a plus de pieds ni d'ailes.

1. Gélyotte, célèbre chanteur de l'Opéra.

Du gai passons au moral :
Quand on dit qu'il est fatal
A tel qui les autres chausse
D'être chaussé le plus mal,
Et que tout danse à la noce
Excepté le viéleur,
On ne dit pas chose fausse :
On dit bien vrai, monseigneur.

TROISIÈME

ET DERNIÈRE SÉRIE

POÉSIES INÉDITES

POÉSIES INÉDITES

POUR

MADEMOISELLE QUINAULT

Qui envoyoit à M. le comte de Saint-Florentin deux perruques, dont l'une pour représenter et l'autre pour la chasse.

En offrande, à ce qu'on assure,
Chez les gentils l'usage étoit
De présenter sa chevelure
Aux Dieux à qui l'on se vouoit.

Au pontife on tondoit la nuque,
Et, par la tête en un instant,
Faute en ce temps-là de perruque,
Vous restiez fait comme un feuillant.

Après quoi, pour le bon exemple,
Aux colonnes, deçà, delà,
Aux murs, à la voûte du temple,
On suspendoit ces cheveux-là.

Mais ne sachant de temple au monde
Plus digne de tout notre encens
Qu'une tête où sagesse abonde,
A la vôtre je les suspends.

Et je les suspends à ma guise.
Deux perruques je vous fournis:
L'une au conseil sera de mise,
L'autre à la plaine Saint-Denis.

Sous l'une sera l'Excellence,
Sous l'autre l'adroit cavalier;
Sous l'une l'ange de la France,
Sous l'autre l'effroi du gibier.

Sous l'une, dans l'auguste salle,
Vous serez Mentor et Caton;
Sous l'autre, le matin Céphale,
Et le soir un Endymion.

Ce n'est pas petite fortune
D'avoir dans sa manche à la fois
Minerve, l'Aurore et la Lune:
Celle-ci, seule, en valant trois.

A MADAME

DE BOULLONGNE, LA JEUNE

En lui envoyant un tableau allégorique
1760.

A PEINE *l'enfant de Cythère*
Fut-il hors des flancs de sa mère,
Que méprisant, à ce qu'on dit,
Les jouets qu'à l'enfance on laisse,
Il prit un arc et le tendit,
Puis, sur le premier qui s'offrit,
Signala déjà son adresse.

Votre cher et premier enfant,
O mère aimable et fortunée!
En fera pour le moins autant.
Dans son cœur la sagesse innée
Va dès demain, dès aujourd'hui,
Hâter sa belle destinée,
Et n'attendoit qu'à peine en lui
La fin de sa première année.

Dans ce second tableau tracé
De la même main prophétique
Qui vous le peignit l'an passé
Sous les traits d'un prodige unique,
Voyez le petit garçonnet
Déjà, d'un pied philosophique,
Foulant tambour et moulinet,
Et polichinelle et bidet,
Pour courir où Minerve indique.

Bel exemple pour le cadet,
Ou pour la quatrième grâce
Plus belle ou plus beau que le jour,
Qui de l'aîné suivant la trace,
Doit voir incessamment le jour!

A MONSIEUR PÂRIS, L'AINÉ[1]

SURNOMMÉ LE GRAND PÂRIS

1724.

GRAND *homme (c'est en dire assez:*
Grand prince, à mon avis, ne dit pas davantage,
Souvent même dit moins parmi les gens sensés);
Toi, par qui les Colbert, honneur des temps passés,
En ces jours d'écueils et d'orage
Eussent pu se voir effacés;
Illustre Pâris, ta prudence
Prévoit tout ce qu'il faut prévoir:
Tes veilles, ton profond savoir,
Des ministres fameux qu'eut et qu'aura la France
Enseignent quel dut être et quel est le devoir.
De ma part toutefois daigne ici recevoir
Pour l'intérêt public un avis d'importance.

1. Il s'agit de Pâris-Duvernois, le célèbre financier.

Sans manège et sans biens, des astres ennemis
Voulant corriger la malice,
Du public à tes soins commis
Mes vers intéressés jurèrent le supplice.
J'avois fondé sur son caprice
L'espoir de quelque heureux succès.
Hé! qui n'eût eu pareille audace
Quand Sémiramis[1] *en disgrâce*
A vu favoriser Inès?
Mais ce public quinteux, volage,
A fixé sur moi son dédain.
Je produis sur la scène ouvrage sur ouvrage;
Sifflets continuels, jamais presque un suffrage:
Je suis un second Pellegrin.

Toutefois ce public en vain me déshonore.
Je vais recommencer à l'accabler d'ennui.
Il me faut, malgré moi, malgré Minerve et lui,
A ses yeux reparoître encore;
Et, dans mes mauvaises humeurs,
Faire toujours lever cette funeste toile,
Ce rideau fatal qui dévoile
La honte de tant de rimeurs.

Signale donc ta vigilance
Pour cet unique objet de tes nobles travaux!

1. Il s'agit de la tragédie de Crébillon, « fort au-dessus de celle de Voltaire et d'*Inès*, à bien des égards, quoique sans succès ». (*Note de Piron.*)

Du public en péril assure le repos
En me sauvant de l'indigence.
Et s'il se montre ingrat envers son bienfaiteur
(Tu pourras là-dessus faire l'expérience),
Je prendrai sur moi de bon cœur
Le poids entier de la reconnaissance.

ÉPIGRAMME

AUX CAPUCINS DE LA RUE SAINT-HONORÉ

Dont la cloche vis-à-vis de mes fenêtres
m'éveille toute la nuit.

MES *Rèvèrends, vous ruez en cuisine*
Dès que l'on tinte à l'heure du repas.
Mais à minuit sonne-t-on vos matines,
L'airain brimbale et vous ne bougez pas,
Ou vous doublez du moins si peu le pas
Qu'il en rèsulte une heure de tapage:
C'est là, dit-on, la moitiè de l'ouvrage.
Dieu bènit-il l'autre? je n'en sais rien.
Ce que je sais par tout le voisinage
C'est qu'en son lit chacun vous maudit bien.

ÉPITRE

A M. LE COMTE DE SAINT-FLORENTIN

Sur ce que le mois de janvier étoit à sa fin sans que je lui eusse envoyé d'étrennes
1742.

Comte, j'ai fait ainsi mon plan
Qu'à vous seul je songe sans cesse,
Sans que pourtant, comme à confesse,
J'aille à vous plus d'une fois l'an.
En mil sept cent deux et quarante,
Je n'ai pas oublié la rente
Que tous les premiers de janvier
Binbin vous paye en sa monnoie.
Voici cependant février,
Et vous n'en avez vent ni voie.
Mais, pour Dieu, ne me l'imputez.
Un dévot des plus entêtés,
Un Janséniste que j'héberge[1]

1. Son frère, qui était dans les ordres.

En est la cause et s'en goberge.
Le fait est bizarre. Écoutez :

Dès le dernier jour de décembre,
Je m'étois mis à mon devoir.
Chaque soir, en robe de chambre,
Dès ce jour, vous auriez pu voir
Binbin, entre minuit et onze,
A cheval (non sur un bâton,
Mais sur le beau cheval qu'en bronze
A fait jeter Monsieur Titon)[1],
Rimer des vers à votre gloire.
Ils sont restés en ma mémoire.
Les voici, sans plus de grimoire :

Je souhaitois qu'une beauté
A vermeille et petite bouche,
Au regard plein de volupté,
Si l'on veut même un tantet louche,
Au doux sourire, aux propos doux,
Tour à tour mignarde et mutine,
Vous donnât et reçût de vous
Cent baisers à la florentine.

Ce souhait causa ma ruine.
Mon Janséniste, en ce moment,

1. Titon du Tillet (Évrard, Paris, 1677-1762,) conseiller au parlement de Paris, auteur du *Parnasse français*, monument consacré à Louis XIV et aux grands hommes de son siècle, et dont le modèle en bronze est à la Bibliothèque nationale.

Me trahissoit à la sourdine,
Et lisoit indiscrètement
Ces vers, penché sur mon échine.
Aussitôt sa main assassine
Prit mes vers, et pieusement
Les brûla tous sous ma narine.

Mais consolons-nous de concert
Pour ce que l'un et l'autre y perd.
Non, point de plainte superflue.
L'Épître est au diable Vauvert:
Prenez que vous l'avez reçue.

ÉTRENNES

DE MADEMOISELLE QUINAULT

*A madame ****
en lui envoyant un mantelet de nouvelle mode, à laquelle cette dame pouvoit donner la vogue.
1755.

C'est le fameux Mandrin qui parle.

ROMULUS, *premier Mandrin,*
A ses troupes libertines
Permit, par un beau matin,
L'enlèvement des Sabines.

A Paris[1] *bientôt mes gens*
Chercheurs de franche lippée,

1. A cette époque, des malfaiteurs, détachés de la bande de Mandrin, infestaient Paris, où ils détroussaient les passants.

A pas un peu diligents
Feront la même équipée.
Je songe à vous dégager
D'un péril inévitable:
Car en ce mal passager
La dame la plus aimable
Sera le plus en danger.
Ne craignez rien de mes drôles
Sous ce petit manteau gris:
C'est le plus sûr des abris.
Mettez-le sur vos épaules.
Celles qui le porteront
Pendant ce temps de désordres,
Rien d'eux à craindre n'auront.
Ils ont là-dessus mes ordres.

Publiez-le, parlez-en
Dans les bonnes compagnies;
Et que toutes vos amies,
Dans ces premiers jours de l'an,
Tâchent d'en être fournies,
Car j'en ai fait fabriquer
Une quantité très grande,
En dépôt chez la marchande
Qu'on saura vous indiquer.
Qui n'en sera pas munie
Après l'avertissement
Voudra bien être ravie!
Et celle-là constamment
Aura de l'enlèvement
Moins de crainte que d'envie.

Je ne vous en dis pas plus,
Sinon que je suis, Madame,
A vous de toute mon âme.

MANDRIN,

Nouveau Romulus.

CHANSON

POUR LA BELLE MADAME S***[1]

SUR L'AIR : *Amis, quand j'ai bien bu, je crois que toute la terre, etc.*

Un bouquet donne la migraine;
Laissons la rose et le jasmin.
Laissons Flore, courons au vin.
Invoquons Bacchus et Silène.
Amis, c'est aujourd'hui la fête de Madeleine.
Célébrons-la le verre en main. (bis.)

Les fleurs à peine brillent-elles
Un jour ou deux dans le jardin;
Mais sur son visage divin
Les roses sont toujours nouvelles.
Amis, à la santé de la plus belle des belles!
Célébrons-la le verre en main. (bis.)

Elle est une rose elle-même,
Des Satyres lorgnée en vain:

1. Il s'agit très probablement de Mme Sabattin, maîtresse du comte de Saint-Florentin, qui en avait eu plusieurs enfants.

Épineuse pour le Sylvain,
Sans épines pour ce qu'elle aime.
Chantons du bien-aimé la félicité suprême!
Célébrons-la le verre en main. (bis.)

De cette rose triomphante
Est sorti, par un beau matin,
Un petit bouton de carmin
Qui ne la rend que plus charmante.
La rose et le bouton méritent bien qu'on les chante.
Célébrons-la le verre en main. (bis.)

LETTRE

DU CURÉ DE CHATEAUNEUF

TERRE DU COMTE DE SAINT-FLORENTIN

Pour le jour de la Saint-Louis,
patron de ce seigneur[1].

Ce 23 août 1758.

MONSEIGNEUR,

DIMANCHE passé, je montai en chaire à mon accoutumée, chaire qui, par parenthèse, est une grosse futaille posée sur deux tréteaux à trois pieds de terre. « Enfants, dis-je à mes paroissiens :

Tonton, Fanchon, Margot, Catin,
Sans faute, dès le grand matin,
Ayez jeudi sur le tetin
Un bouquet de rose et de thym.

1. Dans cette pièce, Piron fait parler un tiers, qui est censé s'adresser au comte de Saint-Florentin

Vous Blaise, notre sacristin,
Carillonnez comme un lutin;
Que la cloche au son argentin
Fasse bien tin relin tintin.

Vous au lutrin, maître Martin,
N'allez pas, comme un Trissotin,
Chanter des hymnes en latin
Que vous ni moi n'entendons brin.

Mais en magister calotin,
Vous dèmenant comme un lutin,
Chantez en chape de satin
Quelque prose de l'Arètin.

J'aurai pour vous faire festin
Deux ou trois pâtès de Pantin,
Et quatre ou cinq flacons d'ètain
Pleins d'un excellent Chambertin.

Je m'en laverai l'intestin
Et boirai comme un libertin,
Criant: Vive, vive sans fin
Monseigneur de Saint-Florentin!

SUR L'AIR : *O filii et filiæ.*

Mon auditoire sur cela
De grand plaisir trèpudia,
Et quatre ou cinq fois s'ècria:
Alleluia!

D'un saut que je fis sur cela,
La douve sous mes pieds craqua,
Et le fond du tonneau manqua.
Alleluia.

Ma soutane se retroussa,
Mon aiguillette se cassa,
Et ma culotte s'abaissa.
Alleluia.

Mon buste en chaire seul resta.
De rire un chacun s'éclata,
Et plus fort que devant chanta:
Alleluia.

Et, dans cette attitude-là,
Mon prône aussitôt commença,
Et par le bondon s'acheva.
Alleluia.

MESSIRE JEAN,
Curé de Châteauneuf.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

NOTICE SUR LA VIE ET LES ŒUVRES D'ALEXIS PIRON. 1

PREMIÈRE SÉRIE

Poésies diverses tirées des Œuvres complètes de Piron publiées en 1776 par Rigoley de Juvigny.

ÉPITRES

A mademoiselle Chéré. 5
Au comte de Saint-Florentin. 13
A madame de Boullongne 19
Au chevalier de Belle-Isle. 22
A la marquise de Mimeure. 24
Au marquis de L*** 27
A madame de Tencin. 33
Au comte de Livry. 38

Pages.

Au comte de Vence. 45
Au comte de la M***. 47
De madame *** à monsieur *** 50
A madame la comtesse de ***. 52
A madame de ***. 56
A la même. 60
A mademoiselle Quinault, envoi d'une écritoire. . . . 63
Au comte de Saint-Florentin. 64
Au même 71
Enfantillage. 76

ODES

Ode anacréontique. 81
Ode bachique. 83
Ode anacréontique. 86
Stances à l'amour. 87
Stances. 90
Les Misères de l'amour. 93
Stances au docteur Procope. 95

CONTES

Le Miroir de la vérité. 101
Le Moine bridé. 110
Rosine, ou Tout vient à point qui peut attendre. . . 116

ÉPIGRAMMES

En France, on fait, par un plaisant moyen. 141
Contre l'Académie françoise. 141
La Condamine est aujourd'hui. 142
Effrontément la mort avoit mis bas. 142
Sur la réception de l'abbé Trublet. 143

Pages.

D'Armand la fille amaigrit chaque jour. 144
Remerciement à M. de la Faye. 144
Sur la nomination de Crébillon à la censure de la police. 145
Songe à finir, disoit une rusée. 145
C'est trop peu que d'une amourette. 146
Le dieu d'amour, un jour, en voltigeant. 146
Vous brûlez d'être possesseur. 147
Pour l'envoi d'une bague à madame B***. 147
A madame de Boullongne, en lui envoyant une lanterne. 148
A mon premier bienfaiteur anonyme. 148
Dans un bon corps, Nature et Maladie. 149
Un écrivain fameux par cent libelles. 149
Dans le bassin des fontaines du Pinde. 150
J'ouvre le temple de Mémoire. 150
Pour dire à ma muse une injure. 151
Chez un évêque on étoit douze à table. 151
Après la mort de M. de Montesquieu. 152
Contre Nivelle Lachaussée. 152
Soyez-en sûr : oui, si le premier homme. 153
Sur Mérope. 153
Son enseigne est à l'Encyclopédie. 154
Pégase constipé s'efforçoit un matin. 154
Vers à la postérité. 155
Épitaphe du genre humain. 155
Épitaphe de Jean-Baptiste Rousseau. 157
Épitaphe de l'illustre Crébillon. 158
Mon épitaphe. 158
Ci-gît Piron, qui ne fut rien. 159
Ma dernière épigramme. 159

FABLES

La Poule aux quarante coqs. 163
L'Ours et l'Hermine. 166

POÉSIES SACRÉES

Pages.

Le Jugement dernier. 173
Sixième Psaume de la pénitence. 180

DEUXIÈME SÉRIE

Poésies diverses tirées des Œuvres inédites et de leur Complément, publiés en 1859 *et* 1866.

Le Vieil Oncle, épigramme. 185
Chanson sur le même sujet. 186
Epigramme sur Louis Racine et Crébillon fils. 187
Retour sur moi-même. 188
La Fréronade, épigramme. 190
Autre Fréronade. 191
Bouquet au comte de Saint-Florentin. 192
Ode faite à double jeun. 196
Épître au comte de Livry. 198
Épigramme sur Maupertuis. 204
Dialogue entre la reine de Hongrie et son mari. . . . 205
Étrennes à ma cousine V***. 210
Épitaphe de l'abbé Desfontaines. 212
Épigramme contre Fréron. 213
Épître au comte de Saint-Florentin. 214

TROISIÈME ET DERNIÈRE SÉRIE

Poésies inédites.

Pour mademoiselle Quinault. 221
A madame de Boullongne, la jeune 223
A monsieur Pâris, l'aîné. 225
Épigramme aux capucins de la rue Saint-Honoré . . . 228

Pages.
Épître au comte de Saint-Florentin. 229
Etrennes à mademoiselle Quinault. 232
Chanson pour la belle madame S***. 235
Lettre du curé de Châteauneuf au comte de Saint-Florentin. 237

Achevé d'imprimer

par

LE 5 AOUT 1879